

Marc
TRÉVIDIC

**LE ROMAN
DU
TERRORISME**



Discours
de la méthode
terroriste

Flammarion

Marc Trévidic

Le roman du terrorisme

Discours de la méthode terroriste

Flammarion

Marc Trévidic

Le roman du terrorisme

Discours de la méthode terroriste

Flammarion

© Flammarion, 2020.

ISBN Epub : 9782080204837

ISBN PDF Web : 9782080204851

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081513006

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« Je ne sais pas grand-chose de mes ancêtres, sinon qu'ils remontent au début de l'humanité, dès que l'homme voulut posséder du pouvoir sur ses semblables et que la mort lui fit peur. »

Un acte terroriste ne se réduit pas au chaos qu'il provoque : il répond et s'articule, depuis la nuit des temps et sur tous les continents, autour de sept préceptes, sept piliers fondateurs. Dans ce livre, qui retrace l'histoire du terrorisme depuis sa naissance dans la Perse du XI^e siècle jusqu'à aujourd'hui, le juge Marc Trévidic décortique cette méthode d'action et de pensée en s'appuyant sur son expérience en tant que juge d'instruction au pôle antiterroriste.

Le roman du terrorisme est un récit captivant sur le sujet le plus brûlant de notre époque, qui donne la parole à la méthode terroriste elle-même. C'est en effet le terrorisme personnifié qui s'exprime dans ce texte d'une rationalité glaçante et d'une ironie mordante, illustrant son propos d'exemples véridiques et de faits inédits.

Marc Trévidic, spécialiste des filières islamistes, a été procureur anti-terroriste pendant trois ans puis juge d'instruction au pôle antiterroriste pendant dix ans. Depuis 2018, il est président de chambre à la cour d'appel de Versailles. Il est également l'auteur de plusieurs essais et romans (notamment *Ahlam*, prix 2016 Maison de la Presse).

Du même auteur

Au cœur de l'antiterrorisme, JC Lattès, 2011.

Terroristes : les 7 piliers de la déraison, JC Lattès, 2013.

Qui a peur du petit méchant juge ?, JC Lattès, 2014.

Ahlam, JC Lattès, 2016.

Le Magasin jaune, JC Lattès, 2018.

Le roman du terrorisme
Discours de la méthode terroriste

Comme ce livre contient ce que j'avais de plus essentiel à dire sur le terrorisme, je voudrais le dédicacer à tous ceux qui m'ont aidé, quand j'étais juge antiterroriste, afin que la justice tienne aussi sa place dans cette sanglante comédie humaine.

PRÉAMBULE

Patience et taqiyya font plus que force et que rage

Je ne sais pas grand-chose de mes ancêtres, sinon qu'ils remontent au début de l'humanité, dès que l'homme voulut posséder du pouvoir sur ses semblables et que la mort lui fit peur. Mon arbre généalogique ressemble à un buisson ardent et dense dont les branchages sont entremêlés et aussi impénétrables que les mystères de la Perse.

Le premier empire de l'humanité

Mon concepteur me parlera des heures durant de cette grande Perse. Il me contera, avec de l'émotion et de la fierté dans la voix, de quelle façon, depuis le plateau iranien, elle étendit son territoire sous Cyrus le Grand qui prit Babylone en 539 avant Jésus-Christ, puis sous Darius I^{er}, entre 522 et 486. Le premier empire de l'humanité naquit d'une peuplade descendue de la région du Parsua, située au nord-ouest de l'actuel État iranien, dans la chaîne montagneuse du Zagros et à proximité du lac Ourmia, qui s'était imposée sur les tribus iraniennes, les Mèdes, les Scythes, les Sagdiens, les Élamites et les Babyloniens. Cet empire, à son apogée, s'étendait jusqu'à l'Inde et la Chine à l'est, jusqu'aux rives de la Méditerranée et de la péninsule arabique à l'ouest. Et puis, comme une rivière sortie de son lit et qui, une fois assagie, y retourne inexorablement, l'Empire perse, défait en 331 avant Jésus-Christ par les armées d'Alexandre le Grand, se replia en position du fœtus dans son berceau iranien, espérant renaître un jour.

Je revois mon concepteur ouvrir fébrilement et avec délectation l'un des bijoux de sa bibliothèque, le *Shâh nâme* ou *Livre des rois* de Firdousi, écrit à la fin du Xe siècle après Jésus-Christ, et se plonger dans les légendes perses. Le mystère est partout : dans le culte sacrificiel des Mages, les Mowbed, au sud-ouest de l'Iran, dans leurs cérémonies du « Feu sacré » à Shiz, dans la naissance de Zoroastre, appelé également Zarathoustra, vers 1200 avant Jésus-Christ, dans les palais de Persépolis, dans la chaîne de l'Elbourz dont le sommet le plus élevé, le volcan de Damâvand, culmine à 5 600 mètres au-dessus de la mer Caspienne, et dans les déserts impitoyables du Dasht-e Kavir et du Dasht-e Lut, au cœur du plateau iranien, dont les lacs salés témoignent d'une mer primitive depuis longtemps asséchée.

Percer les mystères de la Perse ! Pour vos âmes occidentales, c'est aussi difficile que de faire passer un dromadaire dans le chas d'une aiguille. Et parmi toutes les énigmes persanes, il en est une, protégée de génération en génération par des grands maîtres initiés à sa seule existence mais qui ignorent tout de son contenu : al-bâtin al-bâtin, le secret du secret. Cette protection aveugle participe de l'équilibre du monde car il existe deux sortes d'adorateurs du secret : ceux qui veulent le garder et ceux qui veulent le découvrir. Pour accomplir l'une et l'autre de ces missions, il faut de la méthode. « Les questions de méthode priment toutes les autres¹ », écrivait Descartes. Seule la méthode amène à la vérité ou permet de la cacher.

Abdallâh, fils de Maimoun al-Kaddah

Parmi mes ancêtres, l'un s'est distingué, non parce qu'il m'a conçu ni même imaginé, mais parce qu'il fut l'inspirateur génial de mon concepteur. Il s'appela Abdallâh, fils de Maimoun al-Kaddah et petit-fils de Daissan le dualiste. Si Maimoun al-Kaddah n'a pas laissé plus de traces dans l'histoire que les pattes d'un fennec sur le sable du désert, Daissan le dualiste, né vers 790 après Jésus-Christ dans la plaine de Susiane, actuelle région iranienne du Khuzistan s'étendant au pied des montagnes du Zagros, est resté dans les mémoires, entouré d'un voile mystique. Il affichait sa croyance sur son visage grimé, la partie gauche au charbon de bois et la droite à la craie blanche. Car Daissan, au masque noir et blanc, était un adepte de la forme la plus ancienne et la plus ésotérique du dualisme : le magisme. Il croyait en la coexistence originelle du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, de Dieu et du Diable. L'âme était pour lui le siège du bien et le corps celui du mal. Daissan n'admettait pas l'unicité de Dieu puisqu'il avait foi en deux divinités. Le destin de l'homme était de choisir entre l'une et l'autre et de servir celle qu'il avait choisie avec adoration et soumission.

À la naissance de son petit-fils Abdallâh en 838, le magisme était encore considéré avec crainte mais ne faisait plus d'adeptes. Depuis déjà deux cents ans, l'invasion arabe avait imposé l'islam dans le pays des Aryens, même si les Iraniens avaient massivement choisi le camp des partisans d'Ali, les chiïtes, contre celui de la dynastie omeyyade, surtout après la mort en 680 de Hussein, le dernier fils d'Ali, à Karbala. Leur sympathie s'était naturellement portée sur le parti des opposants opprimés qu'ils étaient eux-mêmes, plutôt que sur celui des dirigeants oppresseurs. Originaire comme son père et son grand-père du Khuzistan, province du sud-ouest de l'Iran, Abdallâh se convertit très jeune à l'ismaélisme, nouvelle religion issue d'une scission au sein des chiïtes survenue en 765, à l'occasion de la succession du sixième imam Ja'far al-Sâdiq. Abdallâh était persuadé qu'Ismâ'îl, le fils aîné de Ja'far al-Sâdiq, n'était pas mort mais seulement occulté. Ja'far l'avait désigné pour lui succéder, puis avait

annoncé faussement sa mort dans le but de le protéger des ambitions de son autre fils, Mûsâ. Ismâ'il avait donc quitté le *mulk*, le monde de la réalité matérielle, pour se retirer provisoirement dans le *malakût*, le monde de la réalité spirituelle. Selon une autre théorie, Ismâ'il était bien mort avant son père mais, puisque celui-ci l'avait désigné comme successeur et non Mûsâ, son fils Muhammad avait hérité de l'imamat et avait dû assurer sa survie en s'occultant.

Les ismaéliens, appelés également septicémaines, sont convaincus qu'Ismâ'il est bel et bien le septième imam, ou qu'il aurait dû l'être et que cette charge s'est transmise à son fils Muhammad. Ismâ'il, ou son fils Muhammad, est certes temporairement occulté mais reviendra, peu de temps avant la fin du monde, pour y faire régner la justice et la paix en défaisant par les armes le faux messie et en préparant ainsi le retour de Jésus. Il est Al Mahdi. Par conséquent, non seulement Mûsâ était un usurpateur, mais ses cinq successeurs de même, reconnus par les chiïtes duodécimains jusqu'à l'occultation du douzième imam, en 940 après Jésus-Christ. La seule véritable différence entre le chiïsme duodécimain, aujourd'hui religion officielle de l'Iran, et l'ismaélisme, réside dans cette lutte de pouvoir entre les prétendants à l'imamat. Pour le reste, les duodécimains et les ismaéliens croient dans le même Dieu et dans l'occultation du dernier imam, si ce n'est que pour les uns le dernier imam est le douzième alors que pour les autres Al Mahdi est le septième. Pour la deuxième fois, en un siècle à peine, d'une guerre de succession naquit une religion, tout aussi ésotérique que la précédente. La même cause produira le même effet au cœur de l'ismaélisme, 329 années plus tard, scellant le destin de mon concepteur et hâtant ma conception.

Abdallâh, pour sa part, était un adepte du chiffre sept. Il y avait nécessairement sept imams, de même qu'il y avait selon lui sept planètes, sept Terres, sept cieux, sept vertèbres cervicales, sept ouvertures sur le visage de l'homme, sept cycles, sept prophètes, à savoir Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, Jésus et Mohammed, et leurs sept vicaïres, imams ou lieutenants, Seth, Sem, Ismaël, Aaron, Salomon, Simon-Pierre et Ali. Il se mit en tête qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il lui fallait préparer le retour de l'imam occulté. Longtemps auparavant, Zarathoustra avait déjà annoncé que le Saôshyant viendrait pour sauver le monde. L'homme a besoin de croire, à tort ou à raison, que la justice et la paix triompheront, ne serait-ce qu'aux derniers jours de l'humanité. Mais en attendant le sauveur, la prudence s'imposait pour la *da'wa al-Haqq*, l'appel à la vérité. Abdallâh n'ignorait pas que toute nouvelle religion est une hérésie. Comme tout chiïte, il savait ce qu'il advint de ses semblables sous le califat de Mouawiya, le fondateur de la dynastie des Omeyyades, après la renonciation en 661 de Hassan, le fils aîné d'Ali, à lutter pour conquérir le pouvoir. Les chiïtes furent massacrés et ceux qui survécurent cachèrent leur foi ou la renièrent. La dissimulation n'était alors qu'un instinct de survie. Ce fut Abdallâh qui en fit un art : la taqiyya. Il ne s'agissait plus seulement de dissimuler pour survivre, mais de dissimuler pour gagner du temps, parce que le temps était indispensable pour préparer un terrain favorable. Grâce à cet outil redoutable, la taqiyya, Abdallâh put élaborer, en toute sécurité, une doctrine et une méthode d'endoctrinement dans le plus grand secret.

L'art de la taqiyya

Comme le laboureur doit retourner la terre avant de semer, Abdallâh retourna les esprits avec patience et utilisa une gradation toute pythagoricienne pour endoctriner ses disciples. Son enseignement se faisait très progressivement. Au cours des sept étapes qui augmentaient son emprise sur les esprits et les cœurs, il parvenait à les faire douter de tout, et en particulier de leur croyance dans la religion dominante sunnite ou même dans la branche duodécimaine et majoritaire du chiïsme. À la fin, ils ne croyaient plus en rien, si ce n'est en lui. Ils étaient prêts pour le service.

Dans l'immédiat, la violence n'était pas une option viable. La puissance du califat sunnite de Bagdad était telle que la victoire par les armes n'était pas envisageable. Abdallâh, tout intelligent qu'il était, ne m'avait pas imaginé. Ses disciples n'avaient donc pour mission que de convaincre les cœurs et les esprits en propageant la religion de leur maître. Mais il s'agissait d'un travail de longue haleine et la prudence s'imposait. Il fallait agir masqué, discret comme un imam caché. La doctrine se transmettait sous les longs manteaux. Publiquement et à visage découvert, Abdallâh soutenait le pouvoir et le dogme en place. Il vivait sous sa domination directe, dans la ville d'Ahwaz en Perse, sur les bords de la rivière Karun écrasée de soleil. Il continua son œuvre occulte à Salmiya jusqu'à sa mort en 882, envoyant ses missionnaires, appelés dais, dans tout le califat et même au-delà. En quelques années de dissimulation et de prosélytisme prudent, l'ismaélisme se répandit, non seulement en Iran, mais aussi au Pakistan et au Maghreb.

Ubayd Allah al Mahdi, né l'année de la disparition d'Abdallâh, poursuivit son œuvre à Kairouan. Le nombre de ses partisans ne cessa de croître et, quand il fut assez puissant, en 909, il se proclama calife, ce qui ne fut pas du goût du calife abbasside de Bagdad. Ubayd Allah al Mahdi fut le fondateur de la dynastie des Fatimides qui étendit son influence jusqu'à l'Arabie heureuse, le Yémen, mais n'exerça effectivement le pouvoir qu'en Afrique du Nord.

Pendant les décennies d'opposition entre les Fatimides ismaéliens installés en Égypte à partir de 969 et les sunnites de Bagdad, les chiïtes iraniens qui se trouvaient géographiquement sous la coupe sunnite, qu'il s'agisse des chiïtes ismaéliens ou des chiïtes duodécimains, établirent des stratégies pour combattre le régime de Bagdad ou, à tout le moins, lui nuire d'une manière ou d'une autre en attendant des jours meilleurs. Mais ceux-ci se firent attendre. À partir de l'invasion des Turcs seldjoukides en 1035, la situation des chiïtes fut encore plus difficile. Les seldjoukides étaient fraîchement convertis au sunnisme, et les convertis de fraîche date sont souvent les plus zélés. Qui plus est, les seldjoukides avaient un goût prononcé pour l'empalement des mécréants. Comme Le Caire fatimide était loin, la taqiyya continua à être la seule option.

Créateur de cet art de la dissimulation, de cette méthode qui annonçait la Méthode, Abdallâh fut comme un grand-père pour moi. Il a ouvert la voie, préparé le terrain. Si je dois une part de ma mystique au visage lunaire de Daissan, je dois sans doute à Abdallâh quelques traits de mon caractère, et notamment mon esprit méthodique et mon âme patiente.

Je suis ému en pensant à lui et légèrement amusé. Abdallâh professait en secret ce qui constituait à l'époque une hérésie absolue en se caressant doucement la barbe, de haut en bas, de ses longs doigts osseux. Les ennemis de l'ismaélisme prétendaient que le guide non encore identifié qui propageait l'impiété ne croyait même pas en Dieu et que, selon lui, les religions étaient des mensonges dont il fallait se débarrasser. Ils espéraient ainsi le discréditer car l'athéisme était inconcevable pour l'immense majorité des Arabes et des Iraniens. C'était faux : Abdallâh ne cherchait qu'à détruire l'islam officiel. Il semait le doute en espérant, plus tard, récolter la tempête. Son objectif était de renverser l'ordre établi, objectif recherché par la plupart de ceux qui m'utiliseront dans les siècles à venir. En ce sens, Abdallâh avait une démarche philosophique moderne. Il avait compris la nécessité de mettre en doute toutes les prétendues connaissances, de faire table rase, et il est allé au bout de son raisonnement en mettant en doute la religion dominante elle-même.

Sur cette fameuse taqiyya, l'art de la dissimulation, tout a été écrit ou presque ces dernières années, depuis que les médias et le grand public ont découvert tardivement son existence. De fait, ce concept est porteur d'images fortes délicieusement médiatiques. Il fait peur dans les chaumières. Le voisin barbu est très aimable, ouvre la porte de l'ascenseur, mais n'est-il pas un fourbe dissimulateur qui, dans l'ombre de ses pensées criminelles, attend son heure en cachant sa lame sous son long kamis blanc ?

Que la taqiyya me soit intimement liée, je ne saurais le nier, mais elle ne saurait se réduire à cette image de fourberie criminelle qu'on a voulu donner d'elle. Elle est une stratégie subtile et redoutable, si bien que nous avons à l'évidence des génomes communs. Elle est en outre une stratégie du faible face au fort, ce qui nous rassemble encore.

Abdallâh, comme plus tard mon concepteur, avait compris qu'il fallait baisser la tête pour que le calife ne vous la coupe pas, avant de la relever au moment le plus opportun. De tous mes obligés à travers les siècles, méritent mon estime seuls ceux qui adoptent, à l'égard de leurs ennemis, l'adage des Touaregs des tassilis n'Ajjer et du Hoggar, au sud de l'Algérie : « Vous avez l'heure mais nous avons le temps. »

Les terroristes du 11 septembre 2001, ou encore Mohammed Merah, avaient retenu et appliqué leur leçon de taqiyya en parvenant à camoufler leur véritable nature dans un monde de mécréants, en se fondant dans celui-ci à la manière des animaux qui se dissimulent totalement dans leur environnement, notamment sous le sable des déserts. Chacun sait que les seiches sont les reines du camouflage et que le caméléon change de couleurs, mais il y a bien plus impressionnant. Certains animaux se déguisent en d'autres animaux. Le plus souvent, ils se font plus menaçants afin de faire fuir les prédateurs, comme la couleuvre faux-coraïl qui prend les couleurs du très venimeux serpent coraïl, la pieuvre qui se fait passer pour une limace de mer ou la mantispe, mante religieuse qui ressemble à une guêpe. Parfois, également, des animaux prennent une apparence inoffensive. Certaines araignées, maîtresses en duplicité, peuvent à volonté prendre l'apparence d'une crotte d'oiseau, d'une fourmi ou même d'une coccinelle pour ne pas effrayer leur proie. Les plus intelligents de mes obligés savent imiter l'araignée, se transformer en bête à bon Dieu afin qu'on le leur donne sans confession puis, le moment venu, passer à l'action.

Et les graines de cette taqiyya ont été semées par mon grand-père Abdallâh, de même qu'il a fait de la patience un art majeur.

Car la dissimulation sans patience ne mène à rien puisqu'il faut être capable, même quand l'envie et la haine deviennent irrésistibles, d'attendre le moment favorable pour agir. Quoi de plus absurde qu'un pied nickelé terroriste qui se précipite dans la rue avec un simple couteau, sans aucune préparation, entraîné par une pulsion de mort et une bouffée de haine. Quand on pense à ce qu'il aurait pu faire avec un peu de patience et de réflexion ! J'appelle ça gâcher le travail.

De même, la patience sans dissimulation est vouée à l'échec : sans taqiyya, mes obligés seront repérés et arrêtés avant d'avoir pu passer à l'action.

Mais ni la patience ni la taqiyya ne sont des fins en soi.

Utopie de la non-violence

La patience et la taqiyya peuvent-elles suffire ? N'ont-elles pas leur limite ? La propagation de la bonne parole, même sous le manteau, peut-elle convertir les cœurs et les esprits sans qu'aucune lame de couteau, enfin sortie de son fourreau, n'accroche les rayons du soleil ou de la lune ? Abdallâh n'y croyait évidemment pas, mais à ce moment de l'histoire, précurseur et anté-conceptuel – car mon concepteur n'était pas encore à l'œuvre –, est née une question que certains esprits obtus ou naïfs se posent encore.

Peut-on détruire l'ordre établi sans violences ?

J'aborde cette interrogation essentielle avec confiance, même si une réponse positive signifierait la négation presque totale de mon utilité et donc de mon existence. Si Abdallâh ne pensait pas que la da'wa, le prosélytisme par le prêche, suffisait, il savait qu'elle était une étape indispensable. Toute doctrine ou idéologie a besoin d'adeptes. Et plus ses adeptes sont nombreux, plus elle est puissante. Cette évidence s'appliquera de la même façon, après ma conception, pour certains de mes obligés car, mis à part les États eux-mêmes, les structures ou les groupes qui m'utilisent ont besoin non seulement d'une main-d'œuvre qui se renouvelle au rythme des pertes subies, mais aussi d'une ambiance favorable pour perdurer. Les membres actifs ont besoin d'un cercle suffisamment large de sympathisants auprès desquels ils peuvent obtenir, certes un soutien intellectuel, mais aussi une aide ponctuelle. C'est d'ailleurs dans ce cercle de sympathisants que pourront se recruter les nouveaux membres actifs.

Le cercle de sympathisants fait donc office de réservoir. Mais les sympathisants, aussi nombreux et dévoués soient-ils, ne peuvent passer leur existence éphémère à seulement sympathiser. Ils veulent des résultats, c'est-à-dire ni plus ni moins que ce qu'on leur a promis. C'est en ce sens que la patience et la taqiyya ont leur limite. Il n'y a que les électeurs, dans les démocraties, qui s'habituent à ne jamais obtenir les changements pour lesquels ils ont voté. À l'inverse, si a été promis aux sympathisants d'une cause le renversement de l'ordre établi pour y mettre un autre à sa place, il faut bien essayer d'y parvenir. La tentation de l'action est forte quand la parole ne suffit pas, ou quand les résultats sont trop longs à venir pour la jeunesse bouillonnante.

C'est ainsi que les anarchistes se sont un jour lassés de leurs meetings enflammés qui n'enflammaient, précisément, qu'eux-mêmes. Ils discutaient dans l'Europe entière, distribuaient des journaux et des pamphlets, et rêvaient de la révolution sans jamais la faire. Puisque la propagande par le verbe tardait à porter ses fruits, naquit l'idée de propagande par l'action. Et j'entrai donc en jeu.

À une époque plus récente, de nombreux membres du Tabligh ont rejoint les salafistes jihadistes. Le Tabligh, mouvement fondamentaliste musulman prônant un retour aux sources de l'islam, a toujours limité son action prosélyte et pacifique à du porte-à-porte, à l'exemple des témoins de Jéhovah, mais les jeunes gens, qu'ils soient corses, kurdes, tamouls, basques ou fondamentalistes musulmans, ont pour la plupart besoin d'action, ce qui arrange bien mes affaires.

Il y eut aussi tous ceux qui, publiquement, prétendaient m'ignorer mais m'utilisaient dans la clandestinité. Officiellement, une branche politique diffuse ses idées en se refusant de condamner les agissements de ce qui n'est que sa branche armée. Et c'est ainsi que A Cuncolta nazionalista fut

considérée comme la vitrine légale du Front de libération nationale corse, le Sinn Féin celle de l'IRA, Herri Batasuna celle de l'ETA, et bien d'autres encore.

Pour tous ces mouvements revendicatifs, fondamentalistes ou révolutionnaires, le verbe était si insuffisant pour parvenir aux résultats souhaités qu'ils prévoyaient, avec un art consommé de la taqiyya politique, mon utilisation récurrente. Ils avaient compris que j'étais absolument indispensable, car les idéologies s'imposent par binôme : la da'wa et le jihad, le discours et la violence, la politique et les opérations secrètes, le faire semblant et le fer brûlant. Je suis un double jeu ou la face cachée de la même pièce. À l'état de simple menace, je m'entoure d'artifices linguistiques. Mes obligés deviennent des sophistes. Mon financement lui-même devient un impôt révolutionnaire.

Que la parole ne suffise pas a été démontré par le Christ lui-même. Il a prôné la non-violence et a fini sur la Croix. Les premiers chrétiens ont suivi son exemple et ont été pour la plupart crucifiés, mangés par des bêtes féroces ou découpés par des gladiateurs dans l'arène. Et que dire de ses représentants sur terre qui, malgré la clarté de son message – « aimez-vous les uns les autres », « tendez l'autre joue », « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse » – ont massacré plus d'êtres humains que mes obligés les plus talentueux ne parviendront jamais à le faire, m'obligeant ainsi à une modestie qui ne m'est pas naturelle ! Quel terroriste pourrait en effet égaler l'Inquisition, les conquistadores, la Saint-Barthélemy ou les croisades ?

Les propagateurs de l'islam, pour leur part, contrairement à la chrétienté naissante, n'ont jamais prétendu s'imposer par la seule force du message dont ils étaient porteurs et ont manié l'épée sans complexe dès l'origine, commettant également quelques massacres mémorables. Sur leurs étendards, le sabre côtoyait un verset du Coran. Plus tard, le verset restera inchangé mais l'arme blanche laissera place à la kalach rutilante.

À considérer le passé et le présent, les religions et la non-violence ne font donc pas bon ménage et je n'ai rien à craindre d'elles, d'autant que nous sommes au contraire entrés dans l'ère du terrorisme confessionnel. On m'affuble de parures religieuses qui ne sont guère à mon goût, car je suis une méthode au service d'une stratégie et l'irrationnel peut nuire à mon efficacité.

Je suis cartésien mais d'un cartésianisme épuré, libéré de la foi.

Si les religions m'offrent donc des légions d'adorateurs – ou plutôt des katiba à l'heure prétendument moderne –, devrais-je craindre en revanche la non-violence laïque ou la désobéissance civique ?

L'adversaire est de taille, je n'en disconviens pas. Accepter de subir la violence d'un État sans répondre violemment, qui plus est par une stratégie subtile, est un tour de force qui aurait pu me faire douter de moi-même. Mais, après une analyse poussée, je suis convaincu de n'avoir rien à craindre non plus de cette résistance laïque.

En premier lieu, le succès très relatif de la non-violence a reposé sur des êtres uniques que l'on rencontre rarement au cours des siècles, alors que n'importe qui peut m'utiliser de nos jours puisque je suis malheureusement devenu, au fil du temps et à mon corps défendant, de moins en moins élitiste. Mais, outre le caractère exceptionnel de Ghandi, de Martin Luther King ou de Nelson Mandela, les causes qu'ils défendaient leur permettaient d'utiliser efficacement l'arme de la non-violence, qu'il s'agisse de l'indépendance de l'Inde ou de la lutte contre l'apartheid et la ségrégation raciale. Aux yeux de l'opinion publique internationale, la violence et les mesures répressives des régimes combattus étaient d'autant plus inacceptables que ceux qui y répondaient par une obstination pacifique défendaient une cause manifestement juste.

En second lieu, contrairement au Mahatma, Martin Luther King ou Nelson Mandela n'ont jamais exclu, tout au long de leur lutte, de faire usage de la violence si leur stratégie non violente conduisait à l'échec. Ils ont eux aussi été à deux doigts de s'embrasser.

Enfin, s'être passé de mes services n'a pas sauvé Martin Luther King d'une condamnation aux travaux forcés, en 1960, pour avoir participé à un simple *sit-in* à Atlanta, ni d'ailleurs d'être assassiné, tout comme Ghandi. Et ses partisans, pourtant nourris de ses six principes de non-violence, dont celui impliquant l'acceptation de la souffrance infligée sans représailles, ont participé en grand nombre à des émeutes particulièrement violentes à l'annonce de son assassinat, démontrant que son enseignement ne lui avait même pas survécu le temps que son âme rejoigne le paradis.

Le fait de ne pas avoir utilisé mes services n'a pas davantage empêché Mandela d'être condamné pour terrorisme aux travaux forcés à perpétuité. Et il restera inscrit sur la liste noire américaine des terroristes jusqu'en 2008.

Résistance n'est pas terrorisme

Pourtant, Nelson Mandela n'a jamais été l'un de mes obligés. Je l'affirme, même si l'ANC, l'African National Congress, après avoir utilisé un arsenal non violent – grèves de grande ampleur, blocage des services publics, des usines, des entreprises et des commerces –, avait créé une branche armée vouée à la destruction de diverses infrastructures. Avec son sens inné de la stratégie et du sacrifice, Mandela aurait cependant été un représentant admirable de ma grandeur. Et puis, avoir comme disciple un prix Nobel de la paix de son envergure aurait été valorisant, d'autant qu'Alfred Nobel a inventé la dynamite, ce dont je lui suis infiniment reconnaissant.

De tout temps des régimes, même démocratiques, ont cherché à me galvauder sans vergogne en qualifiant de terroristes leurs opposants. Et avec une grande satisfaction ce constat me permet d'affirmer que ceux qui refusent de m'utiliser seront, s'ils sont un tant soit peu efficaces pour renverser le régime en place, traités comme ceux qui m'utilisent.

Un exemple récent m'est donné par le cinéaste Oleh Sentsov, arrêté en 2014 par le FSB russe, condamné à vingt ans de réclusion pour terrorisme et incarcéré dans une prison sibérienne. Son principal tort aura été de ne pas digérer l'annexion de la Crimée par la Russie, ce qui peut se comprendre pour un Ukrainien né en Crimée. Mais voilà que le régime poutinien voudrait de force en faire l'un de mes obligés. Je ne peux tout de même pas accueillir n'importe qui, à moins d'abolir la frontière déjà fort mince entre la résistance et votre serviteur.

Au cours de l'histoire, la confusion, savamment orchestrée par presque tous les régimes politiques, à un moment ou à un autre, a eu des conséquences regrettables. D'authentiques résistants ont été traités comme des terroristes, à l'instar des résistants français pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que des terroristes, après avoir été considérés comme tels, sont devenus des résistants ou même des libérateurs aux yeux du plus grand nombre.

Menahem Begin, par exemple, m'a utilisé contre les Anglais pour amener à la création d'Israël, ce qui démontre, s'il en était besoin, que des gens respectables font aussi appel à mes services. Je ne suis donc pas si infréquentable. Chef de l'Irgoun, il participa notamment à l'organisation, le 22 juillet 1946, de l'attentat contre l'hôtel King David à Jérusalem qui fit 92 morts et une cinquantaine de blessés, même si ce score très honorable ne fut pas du seul fait de l'Irgoun qui avait prévenu en vain les autorités britanniques de l'importance de l'explosion afin que l'immeuble soit évacué.

Il recevra néanmoins, lui aussi, le prix Nobel de la paix, en 1978, après les accords de Camp David, à l'instar du président égyptien Anouar el-Sadate, assassiné pour cela en 1981, comme tout bon pacifiste.

Menahem Begin justifia ses actions passées en définissant le terrorisme comme une forme de guerre d'autant plus acceptable qu'elle fait moins de victimes que la guerre conventionnelle. Il avait parfaitement raison. Je suis un exercice mesuré de la violence politique, alors que les guerres n'ont presque pas de limites. Je suis même, très souvent, moins violent que les guérillas. Outre que Menahem Begin a démontré mon efficacité, je dois reconnaître que son discours de réhabilitation m'a particulièrement touché. Il m'a rappelé, toutes proportions gardées, celui de Tamerlan qui massacra la moitié de la population d'Ispahan en 1387 parce qu'elle avait refusé de se rendre et fit des pyramides avec les têtes de ses victimes. Il expliquait que ce massacre, en servant d'exemples aux populations des futures villes assiégées, éviterait d'autres massacres. De fait, il suffisait de se rendre sans combattre pour être épargné, ce que certains firent et d'autres pas. Tamerlan, en somme, tuait pour sauver des vies. Cette argutie n'a pas été seulement utilisée par mes obligés. Elle le fut dans le cadre de guerres traditionnelles. Le président des États-Unis d'Amérique justifia l'utilisation de bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki en soutenant qu'elles avaient permis de mettre fin à la Seconde Guerre mondiale et donc de sauver de nombreuses vies. L'idée que l'on puisse prétendre tuer 250 000 personnes pour en sauver un nombre indéterminé – mais soi-disant supérieur – m'apparaît être une hypocrisie de plus de mes détracteurs destinés à moraliser leurs actions meurtrières. Tamerlan, tout au moins, ne cherchait pas à se justifier. Il énonçait une stratégie dont il démontrait l'efficacité.

Mes obligés, même occasionnels, contrairement à mes détracteurs, ont souvent le mérite de l'honnêteté intellectuelle.

On est toujours le terroriste de son ennemi

Yasser Arafat, un autre de mes anciens obligés occasionnels qui reçut – devinez quoi – le prix Nobel de la paix, déclara devant les Nations unies que la différence entre un résistant et un terroriste tient entièrement dans les raisons pour lesquelles ils combattent. Celui dont le combat est juste ne peut pas être un terroriste.

Mais qui décidera que le combat est juste ?

Vous voici plongés dans des torrents de perplexité.

Pour les tigres tamouls, le régime cingalais du Sri Lanka est terroriste, ce qui justifie à leurs yeux mon usage contre lui, en partant du principe qu'il faut terroriser celui qui vous terrorise.

Pour un opposant iranien, le régime des mollahs est terroriste. Pour le régime iranien, ses opposants sont des terroristes.

Pour Bachar el-Assad, tous ses opposants sont des terroristes et ceux-ci pensent la même chose sur son compte.

Pour les Turcs, les Kurdes sont des terroristes, mais pour les opinions publiques occidentales ce sont au contraire des héros qui ont combattu vaillamment l'État islamique et donc le terrorisme.

Menahem Begin était considéré comme un terroriste par les Britanniques et les Palestiniens, mais il était un héros pour les Juifs. Yasser Arafat était perçu comme un héros par de nombreux Palestiniens et une bonne partie de la communauté internationale, mais comme un terroriste par la majorité des Israéliens. Michael Collins, quand il était directeur des services secrets de l'IRA, était un terroriste pour les Britanniques alors qu'il était considéré en Irlande et dans une grande partie du monde comme un libérateur. D'une manière générale, tous les mouvements de libération nationale qui se sont multipliés dans la période de la décolonisation ont bénéficié de la sympathie d'une bonne partie de l'opinion internationale, alors que les États visés par leurs actions violentes m'attribuaient systématiquement la paternité de celles-ci.

Les terroristes des uns ne sont pas ceux des autres, mais vous êtes tous les terroristes de quelqu'un, si bien que vous êtes tous les terroristes de terroristes.

Le même raisonnement peut être tenu à propos des religions. Toute nouvelle religion est une mécréance pour la religion existante, mais les adeptes de la nouvelle religion considèrent eux aussi que la religion existante, malgré son antériorité, est une mécréance, si bien que tout croyant est nécessairement le mécréant d'un autre croyant, et donc le mécréant d'un mécréant.

La sympathie pour une cause fait fermer les yeux sur les moyens utilisés pour la servir et vous ne parviendrez jamais à vous mettre d'accord pour me définir.

Par conséquent, n'est-il pas préférable de me croire sur parole ? Je suis une méthode au service d'une stratégie. Peu important ceux qui m'utilisent. Je ne me confonds pas avec les causes qu'ils défendent. L'islamisme ou le salafisme ne sont pas mes synonymes, pas plus que le marxisme-léninisme, l'anarchisme, le séparatisme corse, basque ou irlandais ne le furent, pas plus que ce qu'on appelle, dans la novlangue politico-médiatique actuelle, l'ultra-droite ou l'ultra-gauche. Lorsque l'on tente de me définir autrement, et de faire entrer dans mon essence la légitimité de la cause défendue, l'on se heurte à une impossibilité de définition universelle. À une époque où les mots n'ont plus de sens, vous serez toujours le terroriste de votre ennemi.

La définition française du terrorisme, volontairement large et floue, n'évite pas l'écueil. Pour être qualifié de terroriste, il faut avoir pour but de troubler l'ordre public. Mais qu'en est-il si l'ordre public est illégitime ? N'est-il pas juste, dans ce cas, de tout faire pour le troubler ? N'est-ce pas un devoir ? La Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen de 1789, en son article 2, reconnaît le droit de résistance à l'oppression. Comme il s'agit là d'un principe à valeur constitutionnelle, ne peut en théorie être qualifiée de terroriste la personne qui s'en prend violemment aux représentants d'un régime oppresseur.

Mais qui va décider que le régime visé est oppresseur ? N'est-ce pas revenir à la question de la justesse de la cause défendue ?

Et vous voici au point de départ, bien forcés d'admettre qu'il est plus simple de me prendre uniquement pour ce que je suis : une méthode au service d'une stratégie. L'erreur est d'introduire de la morale dans ma définition, alors que je suis par essence amoral.

Les Américains n'ont pour leur part aucune difficulté à admettre qu'il faut être un ennemi de l'Amérique pour être un terroriste. C'est là une condition primordiale. La définition du terrorisme dans le Patriot Act renvoie d'ailleurs à la notion de légalité : « Acte illégal ayant pour but d'intimider ou d'exercer une pression sur le gouvernement ou la population civile. » Techniquement parlant, si vous décidez que la notion de cause juste ne doit pas entrer dans ma définition, tout acte violent commis par un résistant est illégal, et donc terroriste.

Or, qui décide de la légalité d'un acte, sinon la loi et donc l'État ? Qui est seul qualifié pour distribuer le label rouge « terroriste » ?

Les Russes, à l'instar des Américains, considèrent que seul un ennemi de la Russie et de ses alliés peut être qualifié de terroriste. Il l'est même nécessairement, qu'il manie la kalach, la caméra, le micro ou la plume. Bachar el-Assad ne peut donc pas être un terroriste pour son peuple, alors que tous ses opposants, violents ou non violents, laïcs ou islamistes, le sont au travers du prisme déformant du poutinisme. L'expression « tyran sanguinaire » est entrée dans le langage courant malgré sa redondance intrinsèque, mais celle de « tyran terroriste » n'est jamais utilisée.

Ma définition, dans le Terrorist Act de 2000 en Grande-Bretagne, ne prend pas plus en considération la légitimité de la cause. Si un Anglais part au Levant pour combattre l'État islamique, il commet un acte de terrorisme, de la même façon qu'un Anglais parti rejoindre les rangs de mes obligés. Et cela ne surprend guère les Anglais dans la mesure où, dans leur conception, l'utilisation de la violence n'appartient qu'aux États. Toute utilisation de la violence par une personne privée est illégale, sans qu'on ait besoin de mener plus loin la réflexion.

Hemingway, parti combattre dès 1937 les franquistes au sein des Brigades internationales, serait aujourd'hui considéré comme un terroriste devant une Cour britannique. L'opinion publique anglaise n'y trouverait sans doute rien à redire puisque Hemingway était américain et, pour ma part, lassé des prix Nobel de la paix, j'accueillerais bien volontiers un prix Nobel de littérature. Mais cette même opinion publique serait-elle prête à admettre l'idée saugrenue et *how shocking* que Lord Byron, le plus célèbre poète anglais du XIX^e siècle, parti en 1823 soutenir les indépendantistes grecs contre les Turcs, le serait également ?

Pour ma part, j'aurais adoré que Byron soit l'un de mes obligés. Je pense qu'avec Hemingway, Begin, Arafat et Mandela, il aurait pu créer le cercle des terroristes disparus. Mon concepteur était d'ailleurs un amoureux de la poésie et, en particulier, un grand admirateur du poète persan Omar Khayyâm. Il m'a sans aucun doute transmis ce goût de la poésie :

De temps à autre se lève
un qui clame me voici
Il déploie monts et merveilles :
Le grand homme que voici !

Et quand il a réussi
sa petite affaire, un jour
la mort surgit à son tour
qui murmure : me voici !

Il me disait que l'humanité ne pouvait pas se passer de deux choses essentielles : la poésie et la violence.

Et donc, me disait-il, je ne peux me passer ni de Khayyâm ni de toi.

Depuis, l'homme n'a jamais pu se passer de moi. La non-violence est une utopie. L'homme est violent et le sera toujours. Et je serai donc toujours là, un moindre mal comparé aux génocides, guerres et même guérillas.

Terrorisme et démocratie

Un régime politique parfait pourrait certes me rendre obsolète, mais un tel régime n'existe pas car seul le philosophe se gouverne par lui-même alors que le peuple doit accepter d'être gouverné par un autre.

La logique, pour obtenir le régime le moins stupide, serait de concilier ces deux données incontournables. L'idéal serait donc que le peuple soit gouverné par celui qui se gouverne lui-même, le philosophe.

C'est en effet une sérieuse garantie d'avoir pour dirigeant quelqu'un qui n'est pas le jouet des lobbys ou des passions. Cela, Platon l'avait bien compris. Il y a plus d'intelligence dans un seul dauphin que dans 100 000 poissons rouges. Omar Khayyâm, de même, aimait à souligner que la somme de millions de zéros était équivalente à zéro, et se moquait bien de l'avis majoritaire. Le poète du rubis considérait même comme une bénédiction que la multitude s'interdise de boire du vin car il lui en restait davantage pour lui-même.

Pourtant, la démocratie est présentée par l'Occident comme étant le meilleur des régimes, ou le moins pire. Bien plus, des esprits prétendument éclairés assurent que l'élection, traduction de la volonté majoritaire, permet de changer l'ordre établi en se passant de mes services.

Quelle absurdité !

Comment peut-on renverser un ordre établi en respectant les règles de cet ordre établi ? Sans aller jusqu'à proclamer, comme certains étudiants chevelus ou anarchistes embourgeoisés, que l'élection serait un piège à cons, mettre un bulletin dans une urne consolide à l'évidence, dans une démocratie, l'ordre public.

Dans la période récente, ce débat a enflammé les esprits des fondamentalistes musulmans. Pour instaurer la charia, il serait possible, selon une frange des frères musulmans et, d'une manière générale, selon les partisans d'un islam politique, de prendre le pouvoir par les urnes plutôt que par mes bons soins, tandis que les salafistes jihadistes refusent cette « soumission apostate » au système des régimes impies. Cet éternel débat s'est retrouvé sur le devant de la scène en Algérie, en Tunisie et en Égypte, pour ne citer que quelques exemples aisément compréhensibles. Je trouve d'autant plus amusant et valorisant cet affrontement parfois violent entre frères musulmans et salafistes jihadistes que j'en suis la cause, alors que les uns et les autres poursuivent le même but : renverser les régimes impies pour instaurer la charia. Seule la nécessité de mon utilisation les oppose donc, et le Front islamique du salut en Algérie, Morsi en Égypte et Ennahdha en Tunisie ont cru démontrer que l'on pouvait se passer de moi, avant de déchanter tandis que les anachids, les chants guerriers à la gloire du jihad, emplissaient l'espace, juste avant d'être couverts par le bruit des bombes et des rafales de kalach.

Cette tentative de taqiyya démocratique consistant à jouer le jeu de la démocratie pour la supprimer aussitôt a été un cuisant échec. En Algérie, l'expérience a avorté avant même de débiter et a débouché sur mon omniprésence pendant des années. En Égypte et en Tunisie, la découverte du double jeu des fondamentalistes musulmans qui, à peine élus, voulurent détruire l'aspiration démocratique balbutiante née des printemps arabes, a mis le peuple dans la rue.

Terrorisme et révolutions

Si la révolution par les urnes a démontré qu'elle était un concept aberrant, la révolution par la rue, soutiennent mes détracteurs, permettrait en revanche de me mettre au placard.

Des révolutions, paraît-il, auraient eu lieu en se passant de moi.

Il est vrai qu'en 1789 la ferveur populaire négligea, dans un premier temps, presque entièrement mes bons offices. La monarchie absolue succomba après des siècles de dictature, sans qu'il y eût auparavant un travail de sape par des mouvements terroristes, comme cela fut le cas en Russie avant la prise du pouvoir par les bolcheviques. Mais si l'on m'avait jeté par la fenêtre, je revins par la grande porte. Le nouvel ordre qui s'était instauré sans mon aide avait cruellement besoin de moi pour éviter le retour de l'ordre ancien. Je suis très ému à l'évocation de cette époque dorée. Certains prétendent même que la France fut, à partir de 1793, le doux pays de mon enfance. Ce n'est bien sûr pas exact, et je n'ai jamais renié ni mes origines ni mon concepteur, mais j'aime parfois laisser courir cette rumeur valorisante.

Ah, que j'ai adoré cette période noire où j'ai brillé de mille feux ! Aujourd'hui, je suis le vilain petit canard, une appellation si péjorative que seuls les plus extrémistes se revendiquent encore de moi en citant un ou deux versets du Coran et quelques hadiths. Nous sommes à une époque où, pour tuer son chien, il ne faut plus l'accuser de la rage mais de terrorisme. Les terroristes eux-mêmes détestent qu'on les nomme ainsi. Ils sont des jihadistes, des autonomistes, des séparatistes, des moudjahidin, des guérilleros, des combattants ou même des résistants. Mais, à l'ombre de la guillotine, je n'étais pas une notion péjorative. Robespierre disait de moi : « La terreur n'est autre chose que la justice, prompte, sévère, inflexible ; elle est donc une émanation de la vertu. »

J'étais une émanation de la vertu ! Cela faisait de l'effet sur ma carte de visite. Pour une fois, j'étais apprécié à ma juste valeur. Sans moi, il me paraît évident que l'Ancien Régime aurait repris sa place.

Si l'on traverse les siècles – ce que je me plais à faire –, on constate que les révolutions ont toujours besoin de moi. Lénine puis Staline ont d'ailleurs un peu abusé de mes services. J'étais sur les genoux. Le shah d'Iran a incontestablement été renversé par un mouvement populaire, mais le régime des mollahs a utilisé avec intelligence mes services pour s'imposer face à la concurrence. J'ai beaucoup voyagé à l'époque, en particulier en Europe, dans les pays qui accueillaient des opposants au nouveau régime iranien.

Les États et le terrorisme

L'exemple de la révolution américaine n'est pas plus pertinent pour me jeter au rebut, car elle s'est faite par la guerre. La France y a pris sa part et les Anglais ont été chassés. Je n'ai eu aucun rôle, c'est exact. Et alors ? Ai-je prétendu rivaliser avec les guerres ? Quand j'affirme haut et fort que je suis irremplaçable pour détruire l'ordre établi, je mets évidemment hors compétition les conflits armés. La question est de savoir si l'on peut se passer de moi, forme altérée de la supra-violence guerrière, et moindre mal comparé à la guerre traditionnelle, quand précisément on ne veut pas ou on ne peut pas la faire.

Les guerres, bien entendu, peuvent renverser des ordres établis, même sous leur forme édulcorée de guérillas. Je n'ai pas le monopole. En revanche, j'affirme que l'on ne peut pas être en guerre contre moi. On ne peut pas être en guerre contre une méthode. Une méthode, comme une idéologie, ne se détruit pas par les armes. Certes, on peut me condamner fermement et me rendre illégale en tant que méthode. À condition, cependant, de parvenir à me définir. Or personne n'en a été capable jusqu'à ce jour. Chacun est allé de sa définition, selon sa propre histoire et ses propres intérêts. Faute de définition juridique, on ne peut pas non plus créer un tribunal international pour me juger puisque pour pouvoir juger, il faut pouvoir incriminer, et pour incriminer il faut définir.

En comparaison, le monde est parvenu plus ou moins à définir les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité.

Qu'ai-je donc de si spécial ?

Ma vraie spécificité, celle qui empêche les États du monde d'adopter une définition commune, tient dans la volonté pour nombre d'entre eux de ne pas renoncer à mon utilisation. Ils ont besoin d'une définition suffisamment large pour arrêter leurs opposants mais, s'ils adoptent une définition large, elle risque de s'appliquer également à eux. C'est pourquoi de nombreux pays n'acceptent pas une définition qui permettrait de considérer qu'un État peut commettre des actions terroristes sur sa propre population.

Qu'un État puisse m'utiliser contre un autre État en faisant appel à des structures dédiées ou en louant les services d'un groupe terroriste existant est une évidence. Le terrorisme d'État existe depuis bien longtemps. Le groupe Abou Nidal, du milieu des années 1970 au début des années 1990, a été accueilli à bras ouverts par la Syrie, la Libye et l'Irak. Tout le monde le savait et, à des degrés divers, admettait mon utilisation pourvu qu'elle restât raisonnable. Les attentats de 1985-1986 en France ont de même été supervisés par un État. L'Armée rouge japonaise, dirigée par

Fusako Shigenobu, surnommée la Reine rouge, vendit ses services, dans les années 1980, au FPLP, le Front populaire de libération de la Palestine, puis à Kadhafi. Pour une marxiste-léniniste, elle était douée d'un remarquable sens des affaires qui lui permit de prendre sa retraite confortablement, sans même avoir toutes les annuités nécessaires, avant d'être arrêtée en novembre 2000 au Japon.

Mais peut-on prétendre qu'un État fait appel à mes services quand il terrorise sa propre population ?

Dans la plus ancienne de mes définitions internationales, celle de la Convention de Genève du 16 novembre 1937 pour la prévention et la répression du terrorisme, la réponse était négative. Étaient considérés comme terroristes « tous les actes criminels dirigés contre un État dans l'intention et dans le but de créer un état de terreur dans l'esprit de certaines personnes ou d'un groupe de personnes ou du grand public ».

Je ne pouvais donc être dirigé que contre un État et non par un État contre son peuple.

Depuis, aucune convention internationale n'a admis que les mesures répressives prises par un État contre son peuple puissent être qualifiées de terrorisme. Quel État accepterait d'ailleurs de signer une telle convention ? De ce fait, quand un régime politique terrorise sa population, on dit simplement qu'il s'agit d'une dictature bafouant les droits de l'homme. Pourtant, un État a les moyens de faire régner une terreur bien plus intense et durable que la plupart de mes obligés. Mais ce n'est pas moi, paraît-il ? Ce serait autre chose. Si un dirigeant bombarde sa population avec des armes chimiques, il ne s'agit pas non plus d'un crime de guerre car un régime ne peut pas être en guerre contre sa propre population. Il reste le crime contre l'humanité, mais il faut que la dictature en question ait vraiment dépassé la mesure.

À la vérité, mon essence s'applique mal aux agissements des États contre leur peuple. Je sers à renverser un ordre établi pour en imposer un autre, alors qu'un despote massacre son peuple pour maintenir l'ordre établi. Il s'agit d'un travail de police administrative, une opération de maintien de l'ordre en quelque sorte, certes par la terreur, mais antinomique avec ma nature révolutionnaire. Car mon essence est révolutionnaire, et pour cette raison mon concepteur ne m'a utilisé que contre les puissants. Les anarchistes russes l'avaient compris également. La plupart de mes obligés ont débuté dans cette voie. Malheureusement, bien peu purent s'y tenir. Au tout début de sa carrière, Robespierre affirmait qu'il n'était possible de renverser l'ordre établi qu'en faisant la révolution, mais ajoutait que jamais un peuple terrorisé n'avait fait la révolution.

Il avait doublement raison. Les dictateurs terrorisent leur population pour qu'elle soit tétanisée, cloîtrée, incapable de réagir. Quand ils libéralisent quelque peu leur régime, la peur s'atténue. À la sidération succède l'action. Les membres engourdis, paralysés, retrouvent de la vigueur. Ils peuvent de nouveau tenir un couteau ou lancer une bombe. De même, un groupe terroriste, s'il se limite à terroriser la caste privilégiée qui soutient le régime, a en théorie la possibilité de créer une réaction de soutien dans la population, surtout si celle-ci est victime de mesures de rétorsion indifférenciées par le pouvoir en place. C'était la stratégie des anarchistes russes de la Narodnaïa Volia, la Volonté du peuple, à la fin du XIX^e siècle. Mais si ce même groupe massacre sans discernement, il finit par terroriser le peuple lui-même et produit l'effet tétanisant recherché par les dictateurs eux-mêmes. Il ne peut plus être la volonté du peuple puisqu'il est son oppresseur. Dans le pire des cas, la population en viendra même à se tourner vers le dictateur, seul recours face à la barbarie. Et c'est ainsi que le régime algérien a retrouvé une sorte de sympathie forcée auprès du peuple algérien, écœuré par le GIA, le Groupe islamique armé. C'est ainsi que la stupidité criminelle de Daesh sera parvenue à persuader bon nombre de Syriens, et surtout de puissances étrangères, que Bachar el-Assad était finalement préférable. Malheureusement, à choisir entre la peste et le choléra, on peut attraper les deux :

Oyez, oyez, oyez
En est-il ou n'en est-il pas ?
Est-il la peste ou le choléra ?
Mon obligé ou votre allié ?

Oyez, oyez, oyez
Bachar, j'en suis certain,
reviendra un jour prochain,
sur les Champs-Élysées.

Et ce sera, comme la première fois,
le 14 Juillet, pour le défilé.
Et le monde oubliera
son peuple massacré.

On regrettera l'absence
de Kadhafi, toujours en transe.
Mon célèbre obligé
invité par le passé.

Les morts de Lockerbie,
et ceux du Ténére
n'avaient pas apprécié.
Quel manque de pitié !

Dans la cour de l'Élysée,
d'un geste soigneux et assuré,
il avait essuyé ses mains
sur sa gandoura de lin.

Mais on dit que vous luttez
contre mes obligés
d'hier, d'aujourd'hui et de demain.
En êtes-vous bien certains ?

L'immunité du chef d'État
est une belle invention.
L'impunité face à la loi
encourage à l'action.

Saluez pour moi Bachar, Kadhafi,
et comme, j'en suis certain,
l'aurait dit Khashoggi :

n'oubliez pas les Saoudiens.

Chapitre 1
Le premier précepte :
« Il me faut une cause »

Mon concepteur

Je ne suis pas un être de chair et de sang, même si je me nourris de l'un et de l'autre, mais *j'ai été pensé et donc je suis*.

Car j'ai été pensé, élaboré, conçu, maîtrisé, amélioré tout au long de ma longue existence. J'ai été tellement pensé que j'ai vu le jour. Mais je ne suis pas né au 1^{er} siècle après Jésus-Christ, comme beaucoup le soutiennent, à l'époque où le mouvement politico-religieux des zélotes tenta de soulever la Judée contre l'Empire romain. Ceux-ci, je le concède, sont de lointains ancêtres et ont quelques ressemblances avec mes obligés contemporains, mais les zélotes, appelés sicarii par les romains en référence à leur utilisation du sica, fine dague légère et facile à dissimuler, étaient des résistants engagés dans une guerre de libération. Ils assassinaient des officiels et dignitaires romains, ou des Juifs collaborateurs, de la même façon que la résistance française, pendant la Seconde Guerre mondiale, exécuta des soldats allemands et quelques Français trop actifs à les soutenir. Et si les Romains crucifièrent quelques milliers de zélotes pour l'exemple, ce furent pourtant ces derniers qui entrèrent dans l'histoire avec l'étiquette terroriste. Il n'y eut à cela qu'une seule et bonne raison : la plume partisane de Flavius Josèphe, conseiller aux affaires juives de deux empereurs romains. Flavius fit de la ferveur zélote, de ce désir de liberté appuyé par une majorité de la population, la peinture d'une barbarie criminelle abjecte sur fond d'application fondamentaliste de la Thora. À défaut d'autres sources écrites de ce que fut ce mouvement de libération nationale, la vision manichéenne de Flavius a traversé l'histoire. Votre imaginaire a fait le reste : des fondamentalistes religieux qui utilisent le couteau pour égorger leurs victimes en pleine rue sont nécessairement des terroristes. Leur ressemblance avec les jihadistes nouvelle mode de l'État islamique est si frappante !

Mais, de ma petite enfance, aussi loin que remontent mes souvenirs, la première image qui me vient à l'esprit n'est pas celle de Judas de Galilée, fondateur de l'organisation zélote. Elle est celle, en 1089 après Jésus-Christ, d'un homme encore jeune, à la barbe noire et fournie, qui regarde l'horizon depuis la terrasse d'une imposante tour, la plus grande des quatre tours de la forteresse d'Alamût, perchée à 2 150 mètres sur un pic rocheux du massif de l'Elbourz, à 100 kilomètres de l'actuel Téhéran. Je vois dans ses yeux qu'il contemple le monde en se disant que tout ce qui s'étend devant lui peut lui appartenir. Il suffit de vouloir puis de se donner les moyens. Son regard est décidé, impitoyable, aussi perçant que celui des aigles qui tournent sans cesse au-dessus de la citadelle. Il est beau, majestueux. Il est Hasan ibn Sabbâh, mon concepteur, le fondateur de l'ordre des Assassins.

C'est lui qui m'a pensé. C'est lui qui a fait que je suis.

À l'image de mon grand-père spirituel, Hasan était un homme pieux, ce qui démontre que les grands criminels peuvent être de fervents croyants. Il se considérait comme le hujja de l'imam caché, le maître chargé de témoigner de son existence et de diffuser son enseignement. Son père était d'origine yéménite, à l'instar de la famille d'Oussama Ben Laden, et s'installa à Rayy, près de l'actuel Téhéran, quand mon concepteur n'était encore qu'un jeune enfant. Hasan n'était donc pas ismaélien d'éducation. Son père était au contraire duodécimain mais avait souhaité, dans le souci de lui assurer un avenir, qu'il fit des études dans une école sunnite de Nichapour. Il y rencontra Omar Khayyâm, de deux ans son cadet, un libre penseur épicurien, poète, mathématicien et astronome. Il lui voua immédiatement une grande admiration. Rien ne prédisposait donc mon concepteur à devenir ismaélien. Aujourd'hui, vous le qualifieriez de converti, mot qui vous sert à désigner l'incompréhensible blondinet qui a renié son éducation judéo-chrétienne pour se jeter dans les bras des barbus sanguinaires. Si mon grand-père Abdallâh n'avait pas créé des légions de prédicateurs appelés dais pour porter la bonne parole, Hasan ibn Sabbâh n'aurait pas été endoctriné par l'un d'entre eux. C'était en 1071, mais il ne partit que cinq ans plus tard pour Le Caire, où il rencontra le calife fatimide Al-Mustansir Billâh. Son destin changea de chevaux. Il se lia d'amitié avec l'un des deux fils du calife, le prince Nizâr, si bien qu'il lui apporta son soutien dans la guerre de succession qui s'ouvrit en 1094, à la mort d'Al-Mustansir Billâh. Le calife avait en effet deux fils, Nizâr et Al-Mustali. Nizâr était l'aîné et aurait dû devenir calife, mais son frère s'empara du pouvoir. Nizâr se réfugia à Alexandrie, fut arrêté deux ans plus tard et emmuré vivant. Cette guerre de succession créa un schisme de plus, cette fois-ci chez les ismaéliens eux-mêmes, entre les partisans de Nizâr et ceux d'Al-Mustali. Mon concepteur, fidèle en amitié, réunit autour de lui, en Syrie et en Perse, ceux que l'on appela bientôt les nizârites. Par grandeur d'âme, il avait choisi le camp du perdant. Ce choix est la raison principale de ma conception. Les nizârites étaient en effet, pour le reste du monde musulman, des parias, des mécréants, des traîtres et des réprouvés. Ils n'avaient que des ennemis. Ils vivaient sur un territoire administré par les sultans turcs seldjoukides, de confession sunnite, sous l'autorité du calife abbasside sunnite de Bagdad, étaient également considérés comme des hérétiques par les chiites duodécimains en leur qualité d'ismaéliens, et avaient perdu leur seul soutien, le calife fatimide d'Égypte, qui rêvait lui aussi de les empaler vivants.

Hasan ibn Sabbâh, à la tête des nizârites, n'avait d'autre choix que d'inventer l'arme du faible : *de me créer*. Il consolida bien évidemment le réseau des dais, mais y ajouta, pour constituer la dualité indispensable du verbe et de l'épée, des fidawis, fidèles parmi les fidèles spécialement entraînés à mon utilisation. De l'ordre des Assassins dont il fut le premier grand maître, l'histoire retiendra les assassins eux-mêmes, ces fidawis dévoués corps et âme à mon concepteur. Mais ma conception ne fut possible que par le mélange subtil de multiples ingrédients.

Je me souviens parfaitement du jour, alors que je n'étais qu'un enfant pas plus haut que trois pommes de fitna – la discorde entre musulmans –, où Hasan me dévoila le premier des préceptes dont je suis issu.

Nous étions sur la terrasse de la grande tour, comme posés au milieu du ciel. La vallée était encore endormie et le soleil offrait ses premiers rayons. Il était assis sur des coussins pourpres, occupé à lire pour la millième fois le recueil original des Rubayat de Khayyâm. Me voyant à ses côtés, il se mit à lire à haute voix :

Un temps, durant notre enfance,
nous nous voulûmes savants ;
un temps, de notre science
nous eûmes contentement.

Mais écoute maintenant,
ami d'exactes mesures,
la somme de l'aventure :
de l'eau courante et du vent ! !

Puis il me prit sur ses genoux :

« Ma petite terreur, me dit-il avec tendresse, voici ton premier précepte, le plus important de tous : il te faut une cause. Pas n'importe laquelle, une cause qui puisse transcender ceux qui te serviront, un objectif à atteindre qui soit comme un horizon lointain, un rêve sans cesse inachevé. Il te faut un cap pour une terre lointaine, une terre promise difficile à rejoindre sans que cela soit impossible. Car tes obligés doivent pouvoir espérer, toujours, sinon ils se décourageront et t'abandonneront. Ils rentreront chez eux pour cultiver leur jardin.

« La cause doit être un idéal. Elle ne saurait être une vision étriquée et égoïste du monde car tes obligés chercheront la pureté avant de basculer dans la barbarie du crime. Ils seront pour la plupart des anges déçus, adorateurs de l'esprit démoniaque d'Ahriman, des diabolins tombés du ciel prompts à tuer mais aussi prompts à pleurer. »

Puis Hasan me parla de sa cause et je compris qu'elle n'était pas seulement un objectif à atteindre mais aussi ce qui produit des effets. Sans cause, pas d'effets, et les effets produits seraient ma raison d'être. Intuitivement, déjà, je percevais que le mystère et le mysticisme auréolaient la cause d'un éclat divin. Plus la cause était ancienne, plus elle semblait légitime. Qu'elle vienne du fond des âges et qu'elle ait perduré démontrait sa puissance : elle était impérissable comme la vérité.

Or, aucune cause n'était plus ancienne que celle de Hasan. Le jour où il me l'exposa, plus de quatre siècles et demi s'étaient écoulés depuis la naissance de celle-ci, mais le temps semblait s'être arrêté à la mort du Prophète Mohammed qui n'avait désigné aucun calife pour lui succéder. L'avait-il fait à dessein ? Estimait-il que ce n'était pas son rôle mais celui de la Oumma, la communauté des croyants, de choisir son successeur ? Elle ne le fit pas directement mais par l'intermédiaire de l'Assemblée des érudits et compagnons de Mohammed qui désigna Abou Bakr, l'un des premiers compagnons du Prophète. Il était également l'un de ses beaux-pères puisqu'il était le père d'Aïcha, dernière épouse de Mohammed. Ali, le gendre et cousin de ce dernier, estimait, ainsi que de nombreux partisans ralliés à sa cause, que seul un membre de la famille du Prophète pouvait lui succéder. À la mort d'Abou Bakr en 634, un autre compagnon de Mohammed, Omar ibn al-Khattâb, fut préféré à Ali. En 644, Othman, qui avait épousé deux des filles du Prophète, devint le troisième calife. Enfin, après l'assassinat de ce dernier en 656, Ali lui succéda. Mais Mouawiya, gouverneur de Damas et cousin d'Othman, fit courir le bruit qu'Ali n'était pas étranger à l'assassinat du troisième calife. Il obtint le soutien d'Aïcha qui avait gardé une rancœur contre Ali parce que celui-ci n'avait pas prêté allégeance à son père. Ali remporta néanmoins, en 656, la bataille dite « des chameaux » mais, espérant mettre fin à la guerre, il accepta un arbitrage qui tourna à l'avantage de Mouawiya. Après la mort d'Ali, assassiné en 661, et le renoncement de son fils aîné Hassan à contester le pouvoir à Mouawiya, son fils cadet Hussein reprit le flambeau de la lutte. En 680, entouré de 72 de ses proches, il quitta La Mecque pour l'Irak. L'armée meyyade massacra Hussein et ses fidèles à Kerbala. Le martyr de Hussein mit fin à tout espoir de réconciliation de la Oumma, et de cette lutte de pouvoir naquit une guerre de religion entre les partisans d'Ali, les chiïtes, et « les gens de la sunna et de la majorité religieuse », « *Ahl al sunnan wa'l jama'a* » qui se nommèrent eux-mêmes les sunnites afin d'insister sur leur respect de la sunna, la somme des prescriptions découlant des paroles, actes et jugements du Prophète. Ils représentaient l'islam du plus grand nombre, l'islam orthodoxe. La cause de mon concepteur était donc tout aussi politique que religieuse. Certes, l'invasion arabe avait apporté l'islam sous toutes ses formes et Ali était tout autant arabe que les califes sunnites, mais mon concepteur et la population perse choisirent logiquement la religion opprimée, puisqu'elle permettait de s'opposer également sur le terrain dogmatique à l'occupant arabe en refusant d'adopter sa religion officielle, son sunnisme triomphant. Si l'islam orthodoxe s'était imposé dans le monde arabo-musulman, le chiïsme allait l'emporter en Iran. Et si la langue arabe était devenue la langue officielle des administrations publiques et de l'enseignement sur le plateau iranien, le persan allait survivre par la poésie.

Il en est toujours ainsi aujourd'hui. L'affrontement entre les sunnites saoudiens et les chiïtes iraniens démontre que la cause est un tout : pouvoir et religion se confondent et se légitiment l'un l'autre. La recherche du pouvoir se pare du manteau honorable de la religion.

Depuis cette scission entre sunnites et chiïtes, chacun a tracé sa route et les chemins se sont écartés, de plus en plus. L'organisation politique des chiïtes est devenue celle de l'imamat. Seul l'imam est compétent pour interpréter le message divin. Il est appelé le *Qayyim al Qorân*, le « Mainteneur du Coran ». Plus encore, l'imam est le seul à avoir accès à son sens caché, le bâtin. Les sunnites, au contraire, considèrent que le message divin est suffisamment clair et que chaque musulman doit le suivre à la lettre. Selon eux, la prétendue lecture du sens caché par l'imam chiïte serait une innovation mécréante.

La nécessité d'un territoire

La cause de mon concepteur impliquait donc de prendre le pouvoir pour imposer un exercice particulier de celui-ci : l'imamat.

Mais, parce qu'elle est un objectif d'organisation politique, la cause est inséparable de la notion de territoire. Même si Hasan avait une vision expansionniste et voulait imposer l'imamat ismaélien nizârîte sur des territoires correspondant aujourd'hui à l'Iran, la Syrie et l'Irak, ce qui constitue toujours l'objectif du régime duodécimain iranien, il savait que la patience était une vertu dont aucune cause ne peut se passer.

Les partisans de la cause doivent donc souvent se satisfaire, dans un premier temps, de la mainmise sur un territoire bien plus limité que celui correspondant à leurs aspirations profondes, afin d'imposer sur celui-ci l'organisation politique souhaitée. Dans un second temps, une expansion du modèle sera envisageable sur un plus vaste territoire, à condition d'être parvenu à créer une base solide et sécurisée pour pouvoir s'étendre, un repère comme Alamût. Au jihad défensif, par exemple, succédera un jihad offensif de conquête. En ce sens, il était logique que le Front international islamique pour le jihad contre les juifs et les croisés soit appelé al-Qaïda, la base. Sur un territoire donné, en Afghanistan, le régime des talibans et al-Qaïda ont imposé leur organisation politique, à savoir l'application de la charia sous la férule des tribunaux islamiques. Ansar Dine et l'AQMI sont parvenus de même, pendant un temps, à imposer leur système sur une bonne partie du territoire malien. L'État islamique a tenté de montrer que la cause, l'instauration de ce qu'ils appellent le vrai islam, était possible au cœur même du Moyen-Orient.

La cause, même idéologique, est inséparable de la territorialité. Quand elle est détachée de toute idéologie, elle n'est même que cela. De tout temps, les hommes se sont battus pour des lopins de terre, parfois pour quelques mètres sur une frontière mal dessinée. Le globe terrestre étant un espace limité aux richesses épuisables, la terre est la seule vraie valeur à posséder et l'histoire de l'humanité se résume à des envahisseurs d'un côté, des envahis de l'autre.

La cause n'est donc parfois qu'un objectif séculaire, parfaitement défini : celui de se débarrasser de l'envahisseur. Il ne s'agit pas nécessairement de le chasser pour mettre en place un système politique différent – de nombreux indépendantistes acceptant la forme politique du pays colonisateur –, mais de se retrouver entre soi. La cause nationaliste a ceci de surprenant que même après des décennies de colonisation ou d'occupation, il reste toujours une petite braise qui permet de la rallumer, si on sait comment souffler. Elle semble toujours possible à exploiter, à condition d'avoir l'art et la manière, et bien sûr à condition d'obéir aux sept préceptes que Hasan m'a dévoilés peu à peu.

La cause doit être compréhensible

Le premier précepte ne se résume cependant pas à la nécessité d'avoir une cause. Une cause, pour prospérer, doit répondre à une condition intrinsèque essentielle : elle doit être compréhensible. À défaut, aussi terrifiants, efficaces et organisés qu'ils puissent être, ses adeptes ne formeront qu'une misérable secte d'assassins.

La confrérie indienne des thugs en est un bon exemple. Les thugs semèrent la terreur, entre le XIII^e et le XIX^e siècle, dans les États de l'Uttar Pradesh, de Jharkhand, du Bengale et d'Odisha. Ils étranglaient les voyageurs avec un tissu appelé le rumal ou avec une cordelette, sous prétexte que ceux-ci étaient des monstres que la déesse Kâlî leur ordonnait de tuer. Ils utilisaient la technique de l'étranglement car, croyaient-ils, de toute goutte de sang aspirée par la terre naissait un nouveau monstre. Les thugs en profitaient toutefois pour dépouiller leurs victimes mais, mis à part ce petit aspect mercantile, leur cause pouvait se réduire à un constat navrant : ils tuaient au nom de la déesse de la mort. Tuer au nom de la mort ! On ne peut faire ni plus simple ni plus absurde. Leurs victimes étaient des offrandes. Il n'y avait aucune vision politique dans leurs actions dont je me désolidarise totalement. En aucun cas ces illuminés n'étaient mes obligés. Leur cause mortifère n'avait aucun avenir.

Une version plus moderne mais tout aussi absurde des thugs prit naissance au Japon, en 1984, à l'instigation de Shoko Asahara. La secte créée par cet illuminé sous le nom d'Aum Shinrikyo préféra l'arme biologique ou bactériologique au rumal et à la cordelette. Il faut savoir vivre et faire mourir avec son temps. « Aum » est le son primordial de l'univers, tandis que le Shinrikyo est l'enseignement de la Vérité suprême. Avec un nom pareil, on ne pouvait pas s'attendre à du haut niveau. L'appellation du groupe témoignait d'une mégalomanie en expansion, à l'instar de l'univers, qui laissait envisager des actes insensés bien éloignés de ma rationalité. La secte tenta tout d'abord, en 1990, de diffuser du botulinum, toxine très virulente, dans le Parlement japonais et à l'aéroport international de Narita. Elle fit une seconde tentative avec la même toxine en 1993, à l'occasion du mariage du prince Naruhito. Comme le botulinum ne lui portait pas chance, elle essaya l'anthrax, à Tokyo, la même année, avant de jeter son dévolu sur le gaz sarin avec, enfin, le succès attendu : 8 morts et 200 blessés à Matsumoto en juin 1994, et surtout 13 morts et 6 000 blessés dans le métro de Tokyo en mars 1995.

La secte fut inscrite sur la liste des organisations terroristes des États-Unis d'Amérique et de l'Union européenne. Il s'agissait d'une nouvelle tentative pour me faire porter le chapeau alors qu'Asahara et ses adeptes n'étaient à l'évidence qu'un ramassis d'esprits dérangés. Le but de leurs attentats était de provoquer l'Armageddon auquel seuls les membres de la secte devaient survivre. Ils n'avaient aucune cause à défendre, juste ou injuste. En tout cas, elle était absolument incompréhensible, bien éloignée de celles de mes obligés.

Comparées aux motivations mystiques des thugs et d'Aum Shinrikyo, les causes de mes obligés sont rationnelles.

Nationalisme ou religion : à la recherche de la cause idéale

Les plus concrètes et, pour être précis, les plus terre à terre, sont de loin les causes nationalistes, séparatistes ou autonomistes. Elles sont souvent profondément enracinées, d'où leur longévité. J'oserais même affirmer qu'elles vous sont sympathiques pour trois raisons.

La première raison est votre attachement à vos terres, vos langues et vos cultures que vous estimez supérieures ou du moins préférables à celles des autres, étant donné que vous les connaissez et qu'elles vous appartiennent.

La deuxième raison est précisément qu'une cause nationaliste est immédiatement compréhensible. Elle est si proche de la cause des guerres modernes : se battre pour son pays. Si les poilus étaient fiers de mourir pour la France sans nécessairement comprendre pour quelle raison impérieuse la guerre avait été déclarée, il était logique que les Palestiniens, les Irlandais de l'IRA, les Basques de l'ETA, le PKK kurde, le Front de libération de la Bretagne ou même le Front de libération du Québec fissent de même.

Enfin, la cause nationaliste n'offre pas d'autres récompenses que son aboutissement. Nombreux sont mes obligés qui sont morts en son nom dans l'espoir que leurs enfants verraient un jour flotter le drapeau de l'indépendance.

La grandeur d'âme de mes obligés indépendantistes, pourtant, n'égalera jamais celle des nihilistes russes qui ont poussé le paradoxe du sacrifice jusqu'à un point inégalé. Les nihilistes plaçaient la liberté individuelle au-dessus de tout. Ils voulaient l'abolition de tout pouvoir sur autrui. Mais certains d'entre eux, comme Kafiantz, Orlof, Densky ou Kachintzoff, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, se sont arrogé le pouvoir suprême sur autrui, celui de vie ou de mort, point commun de tous mes obligés. Ils décidaient la mort des puissants de ce monde, comme le prince Alexis Kropotkine en 1879. Bien plus, non contents de sacrifier autrui, ils se sont sacrifiés eux-mêmes pour, soi-disant, le bien de l'humanité. Des individualistes forcenés qui meurent pour les autres : jamais l'altruisme n'avait atteint de tels sommets paradoxaux ! Mais les altruistes passent rarement à la postérité et les noms de la plupart des nihilistes sont oubliés, retombés dans le néant qui leur était cher.

Les cousins anarchistes des nihilistes, et derrière eux tous les idéologues laïcs, sont aussi, parmi mes obligés d'hier et d'aujourd'hui, les plus fervents exemples de désintéressement. Se faire exploser en tuant le tsar sans autre récompense que l'honneur réservé aux tyrannicides perpétue une tradition née bien avant ma conception, si bien qu'il m'est parfois difficile de distinguer mes obligés des héros acclamés. Brutus, en poignardant Jules César, était-il l'un de mes obligés anté-conception ou un héros antique œuvrant pour la République ?

L'altruisme et le désintéressement ne sont pas en revanche les signes distinctifs des causes religieuses. Pour ce motif, en plus de leur tendance marquée à l'irrationalité, ils n'ont pas ma préférence. Oui, j'aime le panache. J'aime la grandeur, y compris dans l'horreur. La médiocrité et l'absurdité m'exaspèrent et, ces derniers temps, je suis malheureusement servi en bassesses diverses. Mon image en pâtit, évidemment. Hasan ibn Sabbâh me l'avait bien dit : « Si tu ne leur promets pas le paradis, ils ne verront que les ténèbres et la mort leur fera peur. »

Aucun jihadiste ne jettera un avion sur une tour ni n'actionnera sa ceinture explosive s'il n'est pas persuadé d'obtenir une récompense. Contrairement à l'anarchiste qui accepte de mourir uniquement pour faire, croit-il, progresser sa cause, puisque son sacrifice a valeur d'exemple, l'islamiste réclame le prix fort, la récompense ultime, le paradis avec ses jardins luxuriants, ses fontaines cristallines et fraîches, ses soixante-douze houris, et le même traitement de faveur pour soixante-dix de ses proches. Pas si facile à obtenir quand l'action d'éclat consiste à tuer hommes, femmes et enfants dans un métro, sur un marché ou dans une salle de concert.

En somme, les terroristes islamistes ne sont ni plus ni moins que des mercenaires de l'islam désireux d'être payés en retour.

Mon concepteur a joué sur ce tableau, je dois bien l'admettre. Mais il n'est jamais allé jusqu'à créer des paradis artificiels, comme Vladimir Bartol a essayé de le faire croire dans son roman *Alamut* (1938), prenant pour argent comptant les légendes rapportées par Marco Polo. Ayant passé toute mon enfance dans le nid d'aigle de l'ordre des Assassins, je peux affirmer que jamais Hasan ibn Sabbâh ne s'est abaissé à tromper ses fidawis. Il n'avait pas besoin de cela. Bartol, reprenant une vieille rumeur nauséabonde, a raconté avec désinvolture que mon concepteur avait créé des jardins aussi parfaits que ceux du paradis et acheté des jeunes esclaves expertes dans l'art de l'amour pour jouer le rôle langoureux des houris. Selon la fable bartolienne, Hasan promettait à ses fidawis de leur donner un aperçu du paradis. Il les droguait et ceux-ci se réveillaient dans le jardin des délices. Ces jeunes hommes tombaient inmanquablement amoureux de la moindre houri qui s'offrait à eux et passaient une nuit... paradisiaque. Quand ils se réveillaient dans la promiscuité et la puanteur de leur campement militaire, ils ne rêvaient que de mourir pour retourner au paradis.

Jamais cette supercherie n'a existé. Il n'y avait de toute façon pas assez d'eau pour créer des jardins pouvant rivaliser avec ceux du Firdaws², le paradis des martyrs.

Hasan ibn Sabbâh avait effectivement mis en place un système sophistiqué pour recueillir et conserver les eaux de pluie, mais dans le but plus prosaïque de résister à un long siège. Alamût était en effet imprenable. Le seul accès possible se faisait par un étroit défilé où deux hommes tenaient difficilement côte à côte. Mais si personne ne pouvait entrer, personne ne pouvait sortir, en cas de siège, pour assurer le ravitaillement en eau et nourriture.

Il suffisait à Hasan ibn Sabbâh, n'en déplaise à Bartol, de promettre le paradis à ses fidawis pour que ceux-ci le croient sur parole, comme bon nombre de mes obligés islamistes le croient aujourd'hui à la lecture de quelques sourates et hadiths soigneusement choisis. Mais, à la différence des idéologues du jihadisme international, mon concepteur ne s'est jamais appuyé uniquement sur la foi pour déplacer des montagnes. Et c'est là l'un des moments forts de son enseignement : une cause n'a pas à être unique, et la plus parfaite est celle, fidèle au dualisme, qui réunit nationalisme et religion. L'ordre des Assassins menait certes une guerre de religion, mais aussi d'indépendance face à l'occupant turc seldjoukide. Non seulement l'ennemi est un occupant, mais il est mécréant : deux bonnes raisons de le détester, de le chasser ou de le tuer.

Aimer la mort plus que la vie

Quand mon concepteur eut fini de me dévoiler le premier précepte, le soleil était depuis longtemps passé au-dessus de nos têtes. Je pris le recueil de Khayyâm et lus au hasard :

On nous promet dans le ciel
des houris aux yeux de braise,
et du vin, du lait, du miel,
pour notre joie et notre aise.

Pourquoi donc d'aimer le vin
et l'amour nous faire honte,
puisque c'est en fin de compte
ce qu'on nous offre demain³.

Mon concepteur, brusquement, me retira le livre des mains.

« Pourquoi, crois-tu, ai-je interdit le vin, la musique et la fornication dans les murs d'Alamût ? Parce que si le paradis est sur terre, personne n'acceptera de mourir. Il faut que mes fidawis aiment la mort plus que leur propre vie. »

Mohammed Merah, retranché dans son petit fort Chabrol en forme de baignoire, dira au policier de la Direction centrale du renseignement intérieur qui tentait d'obtenir sa reddition, quelques siècles plus tard : « J'aime la mort autant que vous aimez la vie. »

En y repensant, je ne peux retenir quelques larmes. Hasan ibn Sabbâh était le plus grand de tous. Quelle intelligence ! Quelle connaissance de l'âme humaine ! Connaître parfaitement l'homme permet de le terroriser à la perfection. Il faut démasquer les terreurs cachées pour pouvoir s'en servir à souhait. Mais si je sais qu'aucun de mes obligés n'atteindra jamais son degré de perfection, je sais aussi qu'il y aura toujours des causes pour me servir, qu'elles soient religieuses ou laïques, même si quelques oiseaux de mauvais augure prophétisent la fin des idéologies et donc ma disparition inévitable. Selon ces esprits étroits, la société de consommation va faire de vous des robots consommateurs. Il n'y aura plus de rêves, plus d'utopies, et plus personne pour imposer quoi que ce soit par la violence puisqu'il n'y aura plus rien à imposer à qui que ce soit.

Comment peut-on croire à la fin des utopies alors que la suprême utopie est de croire en une société sans rêves ni cauchemars... et sans moi ? Quand j'observe l'évolution du monde, je ne m'inquiète guère de mon avenir. Les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. La pression migratoire est de plus en plus forte. Bientôt des milliers de réfugiés s'entasseront aux frontières de l'Europe. Imaginons même que, malgré cette captation insensée des richesses du monde par une infime minorité, une idéologie violente ne renaisse pas des cendres de toutes les autres, il me restera l'environnement. Les écosystèmes disparaissent les uns après les autres, et quand la vie d'un arbre deviendra plus précieuse que celle d'un homme je serai là, bien droit, encore plus terrifiant. Des hommes deviendront mes obligés pour sauver la planète. Le terrorisme du futur sera écologique. Dans les soirées habillées, je porterai un parfum capiteux de fin du monde et un smoking vert, légèrement de travers, tandis que dehors les bouchers seront égorgés, les pêcheurs ébouillantés, comme des homards plongés vivants dans la casserole, puis immergés dans des filets dérivants aux mailles de taille non réglementaire. Mes obligés feront sauter des centrales nucléaires dans le but de prouver qu'elles ne sont pas sécurisées et estourbiront les éleveurs de cochons avant de les donner à manger à leurs propres bêtes.

Et ce sera une cause juste, comme toutes les causes le sont pour ceux qui y croient.

Le point de non-retour

La croyance dans la cause dépasse souvent l'entendement. Elle est l'opium de mes obligés. Après plus de neuf siècles d'expérience, je peux affirmer que ceux de mes obligés qui renoncent à la cause qu'ils ont choisie sont, quels que soient les lieux et les époques, une infime minorité. L'homme, quand il a trouvé un sens à sa vie misérable, ne peut plus revenir en arrière. Admettre son erreur reviendrait à s'avouer à lui-même l'inutilité de son existence, alors qu'il ne peut de toute façon pas faire la route dans l'autre sens. S'il le pouvait, il se retrouverait perdu à la même croisée des chemins, là où il se trouvait avant d'avoir épousé sa cause, incapable de choisir lequel est le bon. Il n'a donc d'autre choix que de persévérer dans ses erreurs, de peur d'en commettre d'autres.

Mes obligés, pour la plupart, parviennent à chasser le doute quand il frappe à la porte de leur entendement. D'autres ne réussissent jamais tout à fait, en particulier au pays de Descartes. Mes obligés d'al-Qaida ou de l'État islamique n'y échappent pas plus que les autres. Quelle que soit son origine, et même s'il affirme rejeter son éducation mécréante, le jihadiste salafiste élevé en France en a bu le lait. Il en est imprégné et il est bien plus français qu'il ne peut le supporter. C'est sans doute pour cela qu'une haine farouche lui sert d'exutoire. Il voudrait, par une extrême violence, exorciser son démon culturel, le faire sortir de son corps, mais son ADN culturel le pousse à suivre la seconde maxime de Descartes :

Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé⁴.

Descartes conseille d'imiter les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté... car par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux qu'au cœur d'une forêt.

La philosophie de René Descartes m'a rendu d'incalculables services. Bon nombre de mes obligés la partagent et, contrairement à la conclusion à laquelle pourrait conduire une analyse trop rapide et succincte, les multiples défections constatées au sein de l'État islamique à partir de 2015 ne signifiaient nullement, dans l'esprit des déserteurs, un rejet de la cause. Elles témoignaient seulement d'une faculté d'adaptation chez certains de mes obligés qui, soucieux de continuer à servir la cause, ont compris que l'aveuglement et le jusqu'au-boutisme d'al-Baghdadi la desservaient.

Je me souviens en particulier de Kévin, jeune cartésien islamiste de Saint-Malo. Comme tous les jeunes Malouins, le goût de l'aventure lui coulait dans les veines à force de regarder l'océan, d'affronter le vent des remparts et de baisser la tête par respect devant la statue de Surcouf.

Mais, à 18 ans à peine achevés, il s'ennuyait. Il n'était plus possible, comme dans le passé glorieux de la citadelle, de s'embarquer sur un coup de tête à bord de l'*Émilie*, de la *Confiance* ou du *Revenant*. Maintenant, il fallait des diplômes pour tout, même pour l'aventure hauturière.

C'est alors que le vent de l'Orient se leva, apportant le sable et la chaleur. Il y avait là une promesse d'aventure. Kévin avait un ami musulman qui ne parlait plus que de cela : rejoindre l'État islamique. Depuis la proclamation du califat par al-Baghdadi, le 29 juin 2014, Sabri était en transe. Mais il ne voulait pas partir seul. Il voulait que Kévin profite de l'aubaine. « Là-bas, c'est un truc de ouf, disait-il. Tout est gratuit. T'as une maison, l'électricité gratuite et même un salaire », avant d'ajouter avec un sourire de puceau complice, « en plus tu peux te marier avec qui tu veux. Y a plein de sœurs aussi belles que des houris ».

Le fait que Kévin n'était même pas musulman et ne connaissait rien à l'islam n'était pas un problème. Pour se convertir, il suffisait de la formule magique, la Shahada : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son Prophète. » Après, il n'y avait que quelques règles simples à apprendre. Kévin aurait tout le temps nécessaire pour les potasser pendant le voyage.

Kévin accepta. Il devint musulman comme il aurait pu devenir bouddhiste, témoin de Jéhovah ou évangéliste.

Les deux garçons partirent une semaine à peine après la conversion de Kévin. Sabri avait déjà un ami chez Daesh qui lui avait indiqué la marche à suivre. Le plus simple était de passer par Akçakale : l'officier turc fermait les yeux pour 800 euros par personne.

Le voyage se déroula comme prévu. Les deux amis furent pris en charge à la frontière le jour même de leur arrivée et évitèrent ainsi l'attente dans les *madâfa*, les maisons de transit.

Malgré leur chaude recommandation, ils furent longuement questionnés à leur arrivée à Raqqa, par les Emni, les services de renseignement de l'État islamique. En outre, l'ami de Sabri était parti faire sa dogma, la mission suicide à laquelle il s'était engagé. Mais il avait laissé pour consigne de réserver son logement aux deux nouvelles recrues, ce qui lui avait été accordé en récompense terrestre de son martyre. Sa femme, désormais veuve, avait dû rejoindre avec ses deux filles le *maqgar*, la maison pour femmes, d'où elle ne sortirait que si elle parvenait à se remarier.

Jusqu'à présent, tout se passait donc à merveille pour Kévin et Sabri, qui se firent appeler respectivement Abou Mohammed et Abou Hafis.

Mais, le troisième jour de leur arrivée, alors qu'ils n'avaient pas encore intégré le muaskar où ils devaient suivre leur entraînement militaire et dogmatique, Abou Mohammed fut surpris en train de fumer une cigarette par un officier de la police religieuse. Il passa le lendemain devant le marqama, le tribunal islamique, qui le condamna à 20 coups de bâton.

L'émir du muaskar qui l'accueillit deux jours plus tard en fut informé. C'était un petit Égyptien au visage haineux dévoré par une maladie de peau. Ses joues ressemblaient à la surface de la lune. Il s'appela Abou Bakr al-Masri et prit immédiatement Abou Mohammed en grippe.

Abou Mohammed comprit très vite que le jihad n'était pas pour lui, mais chaque soir, épuisé par une dure journée d'entraînement, il se motivait de nouveau, encouragé par Abou Hafis. Cela n'avait rien à voir avec une quelconque conviction religieuse : il avait été éduqué ainsi par son père. Quand on a fait un choix, il faut s'y tenir. Pour retrouver la terre ferme, il faut choisir un cap et ne plus en changer. Il était cependant plus têtue que cartésien. Mais il était surtout dans l'erreur : il croyait avoir le choix alors qu'il n'en était rien.

Malgré l'assiduité d'Abou Mohammed lors des entraînements et son désir manifeste de bien faire et d'apprendre, Abou Bakr al-Masri restait suspicieux. Il avait eu récemment deux cas de désertion, deux jeunes français comme Abou Mohammed, et avait dû subir une enquête approfondie de la Lisbah, la police religieuse, qui commençait à se demander s'il était capable de faire régner la discipline islamique dans sa katiba, son escadron. Plusieurs de ses hommes, qui plus est, ne participaient pas aux mouqabala, les réunions organisées pour que les moudjahidin puissent choisir leur future épouse dans le stock disponible. L'enquête de la Lisbah n'avait guère été fructueuse, mis à part l'arrestation d'un présumé homosexuel rapidement condamné et jeté du haut d'un immeuble de 15 mètres. Abou Bakr al-Masri, cependant, savait qu'il avait intérêt à tenir ses troupes et à repérer les motivations déficientes.

Or, parmi ceux qui semblaient fragiles et susceptibles de vouloir retourner chez leur maman, Abou Mohammed était de son point de vue en tête de liste. Mais il ne connaissait pas l'âme bretonne. Abou Mohammed, même s'il ne s'appela plus Kévin, était têtue et entendait suivre le chemin qu'il s'était tracé, même s'il l'avait fait initialement sans convictions et sans être certain que ce fût le bon.

À l'inverse, sans qu'Abou Bakr al-Masri ne le soupçonne, la détermination d'Abou Hafis était au plus bas. Ou plutôt sa volonté de désertir était au plus haut. Il avait trouvé une jolie petite femme de 15 ans au maqqar et avait découvert les délices de l'amour. Il n'avait plus du tout envie de mourir. Or il avait coché la case d'acceptation de la dogma sur l'imprimé type fourni à son arrivée et on lui avait déjà donné sa ceinture d'explosifs. Il la regardait avec de plus en plus de dégoût et de peur. Qui plus est, sa femme lui mettait la pression pour s'enfuir au plus vite. Elle venait de découvrir qu'elle était enceinte et ne souhaitait pas rester à Raqqa. Les bombardements étaient de plus en plus fréquents et effrayants. En outre, pour rien au monde elle ne voulait retourner au garde-manger. Elle nommait ainsi le maqqar, la maison commune où les femmes attendaient d'être choisies par un homme. Là-bas, les femmes devenaient méchantes ou folles. Certaines hurlaient toutes les nuits. Toutes finissaient par accepter un mari, même violent, sale et laid, pour sortir de cette promiscuité. Elle avait eu la chance de tomber sur Abou Hafis mais ne voulait pas tenter le diable une deuxième fois.

Abou Hafis fit part à son ami Abou Mohammed de son projet de désertion. Il espérait qu'il les accompagnerait. Après tout, il se sentait responsable. Il l'avait persuadé de venir dans une galère qui ne ressemblait en rien à un bateau corsaire. L'État islamique n'était plus très attrayant depuis que l'argent ne coulait plus à flots, que les défaites succédaient aux défaites et que les bombes tombaient toutes les nuits.

Abou Mohammed refusa. Il décida une nouvelle fois de garder le cap. Abou Hafis s'enfuit avec sa femme. Ils furent rattrapés et exécutés. Abou Mohammed fut triste, mais renforcé dans sa conviction qu'il fallait suivre son chemin, faute d'être assuré d'en trouver un meilleur.

Abou Bakr al-Masri, cependant, devint encore plus suspicieux envers Abou Mohammed. Après tout, il était l'ami le plus proche d'Abou Hafis, avait dû connaître son projet et ne l'avait pas dénoncé. On ne pouvait pas lui faire confiance et il serait certainement le prochain déserteur. Or Abou Bakr al-Masri avait déjà dépassé son quota de pertes. À la prochaine défection, l'état-major l'enverrait probablement mourir à Der ez-Zor où les cadavres s'accumulaient. Abou Bakr al-Masri se sentait vieux et fatigué et voulait trouver une planque dans les Idari, les centres administratifs qui géraient le fonctionnement de l'État islamique. C'était le lieu idéal pour améliorer l'ordinaire et il sentait naître en lui une vocation nouvelle pour la fonction publique.

C'est alors qu'il eut une idée lumineuse, une de ces idées qui viennent de nulle part mais qui sont si brillantes qu'elles recueillent immédiatement l'adhésion. Abou Bakr obtint l'accord de l'état-major sans difficultés. Il n'y avait pas mieux pour raffermir la volonté d'un moudjahed hésitant, et surtout pour enfermer son âme et lui interdire tout retour en arrière.

Abou Bakr al-Masri venait d'inventer le point de non-retour.

Le vendredi suivant, il mit son projet en pratique. Son choix se porta sur Abou Mohammed. Il aurait l'honneur d'étréner le nouveau système.

Quand Abou Bakr al-Masri expliqua à Abou Mohammed qu'il avait été choisi pour exécuter trois prisonniers sur la grande place de Raqqa après la prière du vendredi, ce dernier ferma les yeux quelques secondes. Il savait ce qu'il lui coûterait de désobéir. Il savait aussi ce qu'il lui coûterait d'obéir. Aucun choix n'était bon, aucun choix n'était évident. Autant s'en tenir à son choix initial.

Abou Mohammed rouvrit les yeux, regarda fixement Abou Bakr al-Masri et dit : « Na'am⁵. »

Le vendredi, après la prière, l'un des bourreaux attirés lui donna quelques conseils. Ce n'était pas si facile de détacher une tête d'un corps. Les jeunes vertèbres étaient parfois très résistantes et les suppliciés avaient tendance à bouger. L'idéal était de les égorger et d'attendre qu'ils soient morts et inertes avant de les décapiter.

Abou Mohammed ne voulut pas savoir ce qu'avaient fait les trois condamnés. De toute façon, à Raqqa, on tuait presque sans raison. Il fallait bien que le spectacle eût lieu chaque vendredi. Mais qu'ils étaient jeunes, ces trois-là, pensa Abou Mohammed en s'approchant. Pas plus de 16 ans pour le plus jeune. Les deux autres devaient avoir autour de 18 ans. C'étaient des musulmans, évidemment. À Raqqa, il n'y avait plus rien d'autre à se mettre sous le couteau. Deux étaient arabes et l'un était français. Le Français était membre de la katiba d'Abou Bakr al-Masri. Abou Mohammed avait appris sa condamnation pour tentative de désertion. Comme Abou Hafis, en somme. Du reste, il aurait pu être Abou Hafis.

Heureusement, Abou Bakr al-Masri n'avait pas encore eu son idée lumineuse à l'époque de l'exécution d'Abou Hafis. Dieu que Saint-Malo semblait loin ! Maintenant, Abou Mohammed devait franchir la rivière sans retour, prendre un bateau qui ne reviendrait jamais. Il n'y aurait plus de pardon possible. Il était condamné à aller toujours plus loin dans l'horreur jusqu'à sa propre mort. Au moment où il s'appropriait à trancher la première gorge, alors que l'enfant gémissait en lui demandant grâce, il se demanda qui du bourreau ou du supplicé irait au paradis.

Au fond de lui, il avait toujours su qu'il s'était trompé. Il aurait dû embarquer sur le *Renard*, le dernier cotre corsaire de Surcouf, avec ses magnifiques barres de chouque, ses enfléchures de haubans, ses huniers grésés sur le mât de hune.

Mais il n'était pas né à la bonne époque.

Chapitre 2

Le deuxième précepte : « Il me faut un ennemi »

Bien choisir son ennemi

J'étais déjà à l'œuvre mais je ne me connaissais pas moi-même. Comme l'enfant qui vient de naître, j'ignorais tout de mes capacités. Jour après jour, Hasan ibn Sabbâh me permettait de me découvrir grâce à son enseignement subtil. Je me tenais souvent, quand nous marchions, à un mètre derrière lui en marque de respect, comme un élève suit son maître en espérant qu'il fasse tomber quelques miettes de son savoir immense.

Après une courte promenade, à cinq heures du matin, mon concepteur me permettait d'assister à des réunions de travail et à des entretiens secrets.

C'est ainsi que je fis la connaissance d'Arrani, un fidawi robuste et silencieux. Il ne répondait à son maître que par un seul geste d'assentiment, en posant sa main droite sur son cœur pendant sept battements.

Et Hasan ibn Sabbâh ordonna :

« Approche, mon fidèle Bu Tahir Arrani. À toi le suprême honneur. À toi la tâche sacrée qui restera gravée dans l'histoire de notre ordre. Mais tu n'as pas le droit d'échouer. Reviens si tu peux. Si tu ne peux pas, reçois la mort comme un cadeau de mariage, sachant qu'une plus grande récompense t'attend au haut Firdaws. Il te faut frapper quand personne ne s'y attend, au vendredi du douzième jour du ramadan. Notre ennemi pense que nous ne pouvons pas tuer pendant la période dédiée à Notre Seigneur. Eh bien détrompe-le avec ta lame tranchante. Offre ta victime à Allah en sacrifice et en punition de ses péchés. Il est celui qui sert le sultan seldjoukide détesté Malik Shah I^{er}. Il a doublement trahi en se mettant au service de l'envahisseur et de sa religion maudite. Il est celui qui a fondé dans nos villes perses les Nizamiyya, ces madrasas qui diffusent le poison sunnite et apprennent à nos enfants le discours mécréant des oulémas officiels au service des chiens abbassides.

« Oui, grâce à toi, ô fidèle Bu Tahir Arrani, le grand vizir Abu Ali al-Hasan al-Tusi, connu et méprisé sous le nom de Nizam al-Mulk, va périr. Sa mort fera entrer la peur dans le cœur même du sultan et il rampera à nos pieds pour demander sa grâce.

« Habille-toi en soufi et, comme le font de nombreux soufis au Vendredi saint du douzième jour du ramadan, rends-toi à Sahna, dans la ville de Nahavand de la province de Hamadan. C'est là que tu verseras le sang impur du plus grand ennemi des ismaéliens. Agis au meilleur moment, quand le grand vizir quittera la salle d'audience dans sa litière soyeuse pour rejoindre la tente de ses femmes. Son esprit sera distrait. Il pensera déjà à celle qu'il choisira pour s'accoupler dans les positions indécentes qu'il affectionne. Et tu jailliras en un instant dans sa litière, aussi vif que le cobra, laissant indécis ses nombreux gardes, pour plonger dans sa gorge ta dague bénie. »

Hasan prit une dague au manche orné de pierreries, en embrassa la lame brillante et la tendit au fidawi qui se frappa la poitrine d'un coup sec, se retourna tout aussi brusquement et quitta la pièce.

Quand le fidawi fut parti, Hasan se tourna vers moi :

« Ne crois pas, ma petite terreur, que j'aie la moindre haine contre le grand vizir. C'était... tu vois, je parle déjà de lui au passé, certain de pouvoir compter sur mon fidawi. C'était, disais-je donc, un grand homme et même un grand penseur politique. Son traité sur le gouvernement est une merveille du genre. Mais c'était un ennemi trop intelligent et donc trop dangereux pour notre ordre. Les madrasas qui se dressent dans tout le pays répandent le sunnisme dans le cœur de nos enfants. Si nous n'y prenons garde, le peuple finira par rejeter l'imamat au profit de l'hérésie. Il oubliera même qu'il est un esclave des seldjoukides et léchera la main qui le frappe. Maintenant, il est temps que je t'apprenne le deuxième précepte. La cause ne suffit pas : il te faut un ennemi. »

Hasan m'enseignait donc le deuxième précepte : il me faut un ennemi. Mais il le fit à sa manière, avec mesure et clarté. Le précepte a depuis évolué dans son application. Pour mon concepteur, le choix d'un ennemi, indispensable pour motiver les fidawis, devait obéir aux règles de la raison. Il voulait un système si puissant qu'il terroriserait les plus puissants. Et c'est exactement ce qu'il parvint à faire. En se faisant obéir des sultans, des vizirs et des rois, il se plaçait au-dessus d'eux, inattaquable. La citadelle d'Alamût était le symbole de son invulnérabilité et ne tenait qu'à une vérité qu'il avait comprise avant tous mes obligés : les puissants ont plus peur pour leur propre vie que pour celles de leurs sujets. Cet instinct d'autopréservation de l'élite au pouvoir confine parfois au ridicule, comme en France en 2008 et 2009 avec l'affaire des « combattants de la cellule 34 ». Alors qu'à cette époque les magistrats anti-moi cherchaient désespérément des enquêteurs en nombre suffisant pour traquer mes obligés, l'État français créa un groupe spécial d'une quarantaine d'enquêteurs pour identifier les auteurs d'envois de cartouches, dans des enveloppes, à des personnalités politiques et médiatiques. Il y eut le maire de Béziers, Michèle Alliot-Marie, Rachida Dati, Alain Juppé, François Fillon, Ségolène Royal, Elkabbach et tant d'autres. Quand Nicolas Sarkozy, alors président de la République, reçut lui aussi sa petite enveloppe contenant une cartouche de chasse puis une autre contenant une cartouche de 357 magnum, ce fut le branle-bas de combat. La sous-direction antiterroriste de la police nationale, la Section antiterroriste de la brigade criminelle de Paris et la police judiciaire de Montpellier furent vidées de leurs effectifs pour traiter ce seul dossier, pendant que les vrais dossiers de terrorisme, ceux qui pouvaient finir par un carnage en pleine rue,

n'étaient presque plus traités. Les combattants de la cellule 34 étaient devenus plus dangereux qu'al-Qaïda, parce qu'ils menaçaient le calife républicain ainsi que quelques sultans et vizirs, et non la plèbe indifférenciée des contribuables français.

Ainsi fonctionnent les puissants de ce monde. Mon concepteur l'avait bien compris. Même dans les pires difficultés, il se laissait guider par la raison et non par les passions. Ce n'était pas le nombre de morts qui importait mais le résultat obtenu. Il ne tuait jamais inutilement. Il terrorisait celui qu'il avait besoin de terroriser et personne d'autre. En somme, il m'utilisait avec modération.

Certains de mes obligés copièrent l'ordre des Assassins en préférant tout d'abord l'assassinat ciblé, mais se laissèrent ensuite aller à des tueries de masse. À partir de la fin des années 1970 et tout au long des années 1980, le groupe Abou Nidal, notamment, qui s'était fait une spécialité de l'assassinat ciblé de personnalités israéliennes et de l'OLP, joua la facilité en tirant sur des cibles anonymes : touristes de l'*Achille Lauro* et du *City of Poros*, voyageurs devant les comptoirs d'El Al, fidèles se rendant à la synagogue dans plusieurs pays d'Europe, consommateurs attablés du restaurant Goldenberg. Il est vrai qu'Abou Nidal, outre sa stratégie propre, devait rendre des services pour remercier ses pays d'accueil et devint peu à peu un mercenaire du terrorisme. C'était un obligé qui était obligé envers d'autres de mes obligés.

Jamais mon concepteur, en revanche, ne dévia du chemin qu'il s'était lui-même tracé.

En 1118, l'atabeg¹ du sultan Muhammad I^{er} Tapar faisait le siège d'Alamût depuis presque une année. Personne n'avait jamais réuni autant de troupes pour en finir avec l'ordre des Assassins.

Certes, la citadelle était imprenable sur son pic rocheux, mais au bout d'une année les vivres manquaient et les puits d'Alamût se tarissaient. La fin était proche. Hasan le savait. Pour autant, il était hors de question d'envoyer ses fidawis à une mort certaine, en dehors de la forteresse, dans une bataille rangée.

Les batailles rangées sonneront toujours le glas de mes obligés, qu'il s'agisse de Daesh qui se croira assez puissant pour mener une véritable guerre, ou d'Ansar Dine et de l'AQMI, qui lanceront 3 000 hommes en pick-up sur la route de Bamako. Mais Hasan ibn Sabbâh n'était pas fait du bois dont on fait les cercueils. Son arme était beaucoup plus redoutable. Car pendant que l'atabeg se délectait à la vue d'Alamût en se disant qu'elle serait bientôt sienne, le sultan seldjoukide buvait du vin et mangeait du raisin à Bagdad en regardant les nombrils des jeunes danseuses. Malheureusement pour lui, un jeune fidawi faisait le service et sa dague était enduite de poison.

La nouvelle de la mort du sultan fut annoncée à l'atabeg par Hasan, alors que la nouvelle officielle ne lui était pas encore parvenue. Le courrier fut envoyé par une flèche plus rapide que les coursiers sunnites :

« Nous, Hasan ibn Sabbâh, grand maître de l'ordre, Vieux de la Montagne, t'apprenons que ton sultan a été exécuté en réponse à ses nombreux péchés. Lève le siège ou meurs après lui. Sache que personne n'est à l'abri de mes fidawis. Sache encore que plus aucune de tes nuits ne t'apportera le repos dans la peur que tu auras de ne plus te réveiller. »

L'atabeg n'attendit pas la confirmation officielle de l'assassinat du sultan. Il fit lever le siège quelques heures à peine après avoir lu, la terreur dans le cœur, le message du grand maître.

Mon concepteur souriait en voyant le long cortège de soldats quitter la vallée et me dit :

« Tu vois, ma petite terreur, comme nous sommes efficaces. Alors que mes fidawis sont prêts à mourir pour moi, aucun sultan, aucun grand vizir, aucun atabeg n'a ce courage, car sa vie lui importe plus que tout. Il n'a aucune cause à défendre qui le transcende. Ce sont eux nos ennemis, ces puissants si lâches, ces lâches qui se croient puissants, et personne d'autre. »

La rationalité avant la haine

Après la mort de mon concepteur en 1124, Kiyâ Buzurg-Ummîd, son successeur au poste de grand maître de l'ordre des Assassins, Vieux de la Montagne, conduisit la même politique. Quelques années après la mort de Muhammad I^{er} Tapar ; le sultan Ahmad Sanjar, son demi-frère, fils de Malik Shah I^{er}, lui avait succédé et avait entrepris d'exterminer les assassins. Il avait envoyé ses troupes contre plusieurs châteaux ismaéliens. Mais un matin, il se réveilla avec un poignard planté à cinquante centimètres à peine de sa tête, à droite de sa couche, dans sa tente pourtant gardée jour et nuit par neuf soldats. Deux jours plus tard, il reçut un courrier du grand maître qui l'avertissait que cet avertissement était le premier et le dernier.

Ahmad Sanjar retira ses troupes.

Dans la droite ligne de Hasan, son successeur venait de prouver de façon éclatante que l'important était de terroriser et pas nécessairement de tuer.

Comme le disait mon concepteur, en m'apprenant le deuxième précepte : l'ennemi est uniquement celui qui t'empêche d'atteindre ton but. La haine ne doit pas influencer la décision. Elle doit servir uniquement à motiver les fidawis et rien d'autre. La stratégie doit être le fruit de la raison et non de la passion.

Il est vrai que mes obligés de l'IRA n'ont jamais eu besoin de détester les Anglais, pas plus que ceux de l'ETA de détester les Espagnols. Un terroriste corse peut parfaitement être l'ami d'un Français. Un bon nombre de mes obligés palestiniens n'ont aucune haine contre les Juifs. Mes obligés juifs qui ont chassé les Anglais en posant des bombes n'avaient aucune animosité contre ceux-ci. Même lorsque l'Irgoun, en juillet 1947, pendit deux jeunes sergents de l'armée britannique en réponse à l'exécution de trois des leurs, il s'agissait d'une action rationnelle qui, du reste, eut l'effet escompté en précipitant la décision de la Grande-Bretagne d'abandonner son protectorat sur la Palestine.

Il en va autrement, je dois bien l'avouer, des salafistes jihadistes qui ont tendance à s'imaginer des ennemis qui n'en sont pas. Les takfiris² n'ont pas de limites en la matière. Ils se comportent comme s'ils avaient oublié leur cause. Il n'y a plus d'objectif à atteindre. Ils ne sont plus intéressés que par les accusations d'impiété qu'ils lancent à tout va. Le résultat est une fitna, une discorde généralisée et contre-productive.

Tant de mes obligés sont partis en Syrie la fleur au fusil, avec un idéal, une cause, une recherche de sens et de pureté et la grandeur de la Oumma islamique, unifiée dans le califat, comme promesse enfin accessible mais, au lieu de combattre le régime de Bachar el-Assad, se sont entre-déchirés ! L'armée syrienne libre (ASL) était attaquée par l'État islamique en Irak et au Levant qui combattait également al-Nosra. Et al-Nosra, de temps en temps, attaquait l'ASL.

L'exemple d'Omar et Ahmed

Une petite anecdote symbolise cette fitna insensée. À la fin de l'année 2013, deux frères avaient décidé de partir ensemble faire le jihad en Syrie. À peine deux années les séparaient et ils étaient aussi liés l'un à l'autre que deux doigts d'une même main. Omar, l'aîné, avait été témoin du mariage de son cadet, et ce dernier, Ahmed, l'avait été du mariage de son frère. Les deux épouses s'entendaient également à merveille. Il était prévu qu'elles rejoignent leur mari plus tard, si la situation le permettait. Les deux frères, en effet, n'avaient pas de contact avec un groupe sur place. Ils souhaitaient rejoindre al-Nosra, la filiale d'al-Qaida à Alep, et n'eurent aucun mal à trouver des passeurs pour les conduire jusqu'aux faubourgs de la ville mais, pris dans un bombardement, le groupe d'une dizaine de personnes se scinda en deux. Omar et Ahmed furent ainsi séparés. L'aîné fut le plus chanceux. Il tomba sur un ribaat, un poste de garde du groupe Ahrar al-Cham dont l'émir, s'il n'avait pas prêté la baya, le serment d'allégeance, à Ayman al-Zawahiri, le chef d'al-Qaida, était néanmoins très proche de sa vision des choses. Ahmed, en revanche, fut récupéré par l'État islamique en Irak et au Levant, le futur État islamique. Malheureusement pour les deux frères, en ce tout début de l'année 2014, les relations entre les deux groupes n'étaient pas au beau fixe. Les divergences stratégiques et dogmatiques, sur fond d'ambitions personnelles, avaient tourné à la guerre ouverte. Un capitaine d'Ahrar al-Cham venait d'être assassiné par l'État islamique en Irak et au Levant, et ce n'était qu'un début. La situation était bien différente de celle dont avaient rêvé les deux frères qui ignoraient tout de ces rivalités intestines avant leur départ. Ils n'avaient même jamais entendu parler d'Ahrar al-Cham.

Omar et Ahmed continuèrent à communiquer entre eux sur Facebook, ainsi qu'avec leurs épouses. Au début, ils cherchèrent une solution pour se rejoindre, mais peu à peu leurs relations se crispèrent. Chacun soutenait que son groupe était dans la vérité et l'autre groupe dans la mécréance.

Les deux frères rompirent tout contact après l'assassinat d'Abou Khaled al-Souri, le 23 février 2014. Membre influent d'Ahrar al-Cham, al-Souri était une figure légendaire du jihad international. Il avait été un proche compagnon d'Oussama Ben Laden et, au lieu de mourir en martyr sous les balles des Juifs et des croisés comme il pouvait légitimement l'espérer, il fut déchiqueté par cinq kamikazes de l'État islamique en Irak et au Levant ceinturés d'explosifs. C'était une triste fin qui mit un terme à la fraternité entre Omar et Ahmed. Leurs deux épouses mirent également fin à leurs relations.

Ahmed fut tué un mois plus tard par al-Nosra. Omar, aux dernières nouvelles, était encore vivant. Il a rejoint l'État islamique en août 2014 après l'annonce de la restauration du califat. Finalement, les deux frères auraient pu accomplir leur rêve, faire le jihad ensemble. Au lieu de cela, ils l'ont fait l'un contre l'autre.

En 2002, déjà, j'en avais vu partir des Omar et des Ahmed, convaincus de suivre le droit chemin, pour combattre l'Amérique qui avait envahi l'Irak sous de faux prétextes. Certains n'eurent pas le temps d'apercevoir un seul soldat américain avant d'être envoyés en mission suicide sur un marché chiite. En Algérie, pendant la décennie de feu, ce ne fut guère mieux. Les takfiris finirent par s'entre-dévorer. Des villages entiers furent décimés. Personne n'était un assez bon musulman pour ces curieux êtres assoiffés de sang. Le spectacle était devenu navrant. En fait, je ne servais plus à rien, si ce n'est à étancher la soif de violence de certains de mes prétendus obligés, ces ingrats qui devenaient fort désobligeants à mon endroit.

Je m'épanouis dans la paix

Ce chaos était la conséquence du non-respect du deuxième précepte : il me faut un ennemi bien identifié. Si tout le monde est l'ennemi de tout le monde, plus aucune stratégie n'est possible. J'ai besoin, pour exister, de paix et non d'une guerre ouverte. Quand la guerre est ouverte, je disparaîs. S'il existe encore des excès, ce sont des crimes de guerre, ce n'est plus moi. *Car je suis la guerre en temps de paix.* J'oserai même prétendre que je suis pacifiste, certes par nécessité et non par conviction, puisque la paix est indispensable à mon existence. Pour terroriser il faut surprendre. Il faut arriver par-derrière sans faire de bruit et soudain tétaniser le monde. Dans une guerre traditionnelle ou dans une boucherie sans limites, les bombes tombent, tombent, tombent, et l'on creuse des tombes dans les trous des bombes. Il y a tellement de bombes que plus personne n'a peur. Trop de peur chasse la peur. C'est ma contrainte, mon challenge : la peur s'émousse mais certains de mes obligés croient à tort qu'il faut toujours aller plus loin dans l'horreur pour continuer à terroriser. Fatale erreur. Rien ne vaut la paix, le soleil, le gazouillis des moineaux. Tout est beau et j'apparais soudain. Je détruis l'harmonie du monde. Je produis le chaos, mais brièvement, avec un impact maximum. C'est à cet instant que je terrorise le mieux, quand le ciel est bleu et serein, parfaitement bleu et serein.

Oui, j'ai besoin de la paix.

Souvenez-vous de la rue des Rosiers, le 9 août 1982. Il faisait si beau ! C'était l'heure de la douce nonchalance du déjeuner d'été à la Saint-Amour. Le rosé ne demandait qu'à descendre fraîchement dans les gosiers. Les gens étaient attablés. Et soudain le crépitement des pistolets automatiques et le son assourdissant d'une grenade.

Souvenez-vous également de la relative fraîcheur du petit matin à Karachi, quand il ne fait pas encore trop chaud, quand la journée commence comme toutes les autres. Les employés de la Direction des constructions navales se donnent le bonjour, se serrent la main, plaisantent un peu. En une demi-seconde, c'est le chaos de fer et de feu, un bruit jamais entendu et un amas de chair, de tissus et de métal confondus.

Et Barcelone, tous ces jeunes qui font la fête, aussi insoucians que jeunesse peut être.

Et la promenade des Anglais, le 14 juillet, jour de célébration de la Liberté du peuple avant que la terreur ne s'installe.

Et les marchés de Noël, à Berlin ou Strasbourg, qui sentent bon la cannelle et le vin chaud aux épices.

Voilà qui je suis, celui qui arrive quand on ne l'attend pas.

Oui, je détruis des vies, et pas seulement celles qui succombent. Pour une vie enlevée, je pulvérise au bas mot vingt vies autour, celles des proches. Impact maximal. Mais moi je fais mon boulot et rien d'autre. Un point c'est tout. Que l'on demande des comptes à ceux qui m'utilisent à

plus ou moins bon escient ! Croyez-vous que je n'entende pas les cris ? Je les entends à chaque fois que les morts sont inutiles. Parfois je me terrorise moi-même. Je ne me reconnais plus. Je veux être utile, rien de plus.

J'ai d'ailleurs rompu avec l'ismaélisme le jour de la Grande Résurrection, quand tout ce qui était interdit est devenu licite et tout ce qui était obligatoire est devenu interdit. L'annonce du grand chambardement m'a déprimé. J'ai besoin de l'ordre pour créer le désordre.

Ce jour-là, funeste s'il en fut, le grand maître de l'ordre décida de propager un désordre destructeur. Il se prénommait Hasan et se faisait appeler Hasan II, comme s'il avait été le double obscur de mon concepteur. C'était un illuminé mégalomane. Avant même de devenir, en 1162, le Vieux de la Montagne, il fit courir le bruit qu'il était un descendant de Nizâr lui-même. Devenu grand maître, il organisa en plein ramadan de l'année 1164 une cérémonie grandiose à Alamût. Comme s'il était l'imam caché enfin dévoilé, il proclama que le paradis était maintenant sur terre. Était venue l'heure de la Grande Résurrection. La rédemption abolissait les péchés. Il était permis de boire du vin et de forniquer. Prier et jeûner devenaient interdits. Il fit d'ailleurs lapider quelques ismaéliens qui ne voulurent pas se mettre au goût du jour.

Mais une fois la vérité « désocultée », à supposer qu'elle le soit vraiment, pensez-vous qu'elle puisse s'imposer sans mon aide ? Que sont devenus les ismaéliens depuis qu'ils ont renoncé à m'utiliser ? Leur chef, l'Agha Khan, est un mécène en costard cravate. Qui sait encore ce que sont les ismaéliens, à part les ismaéliens eux-mêmes, alors qu'à l'époque de mon concepteur ils étaient craints dans le monde entier ?

La taqiyya d'infiltration

Voilà que je m'égare, courroucé par la trahison des ismaéliens, alors que le deuxième précepte est essentiel. C'est la nostalgie de mon enfance qui s'exprime et mon profond respect pour mon concepteur. Son rejet des attentats aveugles est tout à son honneur. Personne ne lui a rendu hommage pour cela. L'histoire n'en a fait qu'un chef d'assassins alors qu'il était un philosophe du crime mesuré. Pourtant, l'exemple du sultan qui se met à plat ventre devant moins puissant que lui, simplement pour sauver sa pauvre vie, pose avec acuité la question de l'efficacité des attentats sur une population indifférenciée au regard de l'efficacité démontrée de l'assassinat ciblé.

Vaut-il mieux, pour parvenir à ses fins, menacer le dirigeant que l'on veut faire plier ou la population du pays qu'il dirige ?

Hasan avait choisi. Les anarchistes et les nihilistes suivront son exemple à la fin du XIX^e siècle en ne choisissant pour cible que des représentants du régime, et en particulier le tsar lui-même.

Il est certain, cependant, que seul un groupe parfaitement organisé a la capacité de s'en prendre à des dirigeants puissants, même s'il faut relativiser cette affirmation, notamment dans les démocraties où les dirigeants aiment se mêler à la foule. Mais avec la patience et l'art de la dissimulation hérités de mon grand-père, mon concepteur a prouvé que rien n'était impossible. Il est parvenu à tuer des puissants pourtant parfaitement au fait du danger qui les menaçait. Il n'a visé que ses ennemis en préparant avec soin ses actions. Pour cela, il a mis ses pions fidawis au cœur des cibles à abattre. Ceux-ci se sont engagés comme soldats, serveurs, cuisiniers, ébénistes, musiciens. Ils ont gagné, au fil des années, la confiance de leur patron. Ils ont peu à peu fait partie du paysage. Ils sont devenus transparents, des meubles bien à leur place. Mais ils n'ont jamais oublié la cause et leur dévouement au Vieux de la Montagne. Si Abdallâh avait créé la taqiyya cultuelle, Hasan a changé la nature même de la taqiyya. Il a inventé la taqiyya d'infiltration conçue non dans le but d'attendre des jours meilleurs en évitant des représailles, mais dans celui de frapper efficacement, au moment idéal. Abou Nidal parviendra également à cet art de la taqiyya d'infiltration en disséminant ses « étudiants » dans les universités européennes, au cœur des villes. Personne, cependant, n'est jamais parvenu à atteindre dans cet art la perfection de mon concepteur. Ni les califes, ni les sultans, ni les vizirs, ni les princes n'étaient à l'abri. Surpris et impuissants, plusieurs d'entre eux virent leur garde personnel leur ouvrir la gorge. La peur a fait le reste. Ils ont tout d'abord développé une paranoïa les poussant à éliminer les membres de leur entourage dont ils commençaient à se méfier, la plupart du temps à tort, avant de devoir céder aux exigences de mon concepteur et de ses successeurs.

Imaginez un instant qu'al-Qaida ait développé cette stratégie de longue date, à l'époque où elle formait des légions de terroristes dans ses camps afghans avant de les renvoyer dans leur pays pour se fondre dans la population. Imaginez qu'au lieu d'en faire de simples agents dormants touchant les prestations sociales, elle se soit inspirée de l'art achevé de mon concepteur pour noyauter vos sociétés. Imaginez que quinze ans plus tard, ses soldats de l'ombre soient devenus des policiers, des instituteurs, des militaires, des professeurs, des juges pourquoi pas ! Alors Oussama Ben Laden aurait eu la puissance de Hasan ibn Sabbâh. Mais il n'a rien fait de cela. Il ne suffit pas de creuser des grottes à Tora Bora pour mériter le titre de Vieux de la Montagne. Il faut aussi partager sa sagesse.

Bien sûr, créer une organisation comme celle de mon concepteur et atteindre son degré de patience ne sont pas dans les capacités de la grande majorité de mes obligés, surtout à l'époque récente. S'il est indiscutable qu'il n'est pas utile, pour atteindre son but, de terroriser toute une population, puisqu'il suffit de terroriser les bonnes personnes, celles qui détiennent le pouvoir de donner satisfaction à mes obligés, la recherche de la facilité pousse les moins intelligents à l'attentat aveugle.

L'attentat aveugle, certes, est parfois nécessaire, mais il ne doit pas être érigé en principe de facilité. On soutiendra sans doute que les attentats ciblés ne terrorisent pas la population dans son ensemble, rarement attachée à ses dirigeants. Parfois même, elle ne serait pas fâchée de les voir disparaître. Cependant, à quoi bon terroriser toute une population si cela n'aide pas à atteindre l'objectif fixé ? Je ne suis pas une fin en soi.

Comme pauvre argument de rechange, on soutiendra encore qu'il est possible de faire suffisamment pression sur les dirigeants d'un pays sans le menacer lui-même, en attaquant son peuple.

J'affirme que ce n'est pas exact. Et mon assertion n'a rien à voir avec mon cynisme naturel. Elle a en revanche tout à voir avec le cynisme des dirigeants eux-mêmes.

Bien entendu, le chef de l'État versera une larme. Il recevra avec compassion les familles des victimes. Il organisera des funérailles nationales. Il fera des discours émouvants et, pourquoi pas, organisera un défilé immense dont il prendra la tête, en invitant ses homologues étrangers. Mais il ne cédera pas car il devra se montrer ferme face à la barbarie.

Car il est avant tout un chef de guerre, n'est-ce pas ?

Souvenez-vous de George Bush vêtu d'un blouson d'aviateur sur les ruines du World Trade Center.

Souvenez-vous du président français devenu un farouche guerrier après les attentats du 13 novembre 2015 à Paris.

Il a montré sa grande fermeté en prenant une mesure aussi inefficace que spectaculaire : l'état d'urgence. Et sa cote de popularité a atteint des sommets. Il a pris 20 points dans les sondages, comme après son grand défilé « Je suis Charlie », entouré de plusieurs dirigeants qui ne l'étaient pas tous. Et, après les attentats de novembre 2015, il a terrorisé les terroristes... en les menaçant de leur retirer la nationalité française. Mes obligés ont eu si peur ! Retirer la nationalité française aux binationaux. Quelle riche idée ! Les Américains torturent, les Syriens gazent, les Russes... n'en parlons pas, et les Français regardent mes obligés droit dans les yeux et leur disent : « Vous n'êtes plus dignes d'être français. » C'était donc la grande idée du président de la patrie des droits de l'homme : me faire l'honneur de changer la Constitution de son pays et admettre à la face du monde mon efficacité. J'ai le pouvoir de faire changer la Constitution d'une grande démocratie.

Il n'est malheureusement pas allé au bout de son idée. C'est dommage, car nous aurions bien ri. Tous les pays auraient agi de la même façon. Un binational franco-algérien privé de sa nationalité française n'aurait pas pu être expulsé en Algérie puisque l'Algérie, elle aussi, l'aurait privé de sa nationalité algérienne. Tous les pays du monde auraient ainsi essayé de se refiler mes obligés. À l'attentat suivant, la France, amoureuse des symboles, aurait sans doute décidé de retirer aussi la nationalité française à mes obligés décédés, comme on retire symboliquement la Légion d'honneur à quelqu'un qui n'en serait plus digne... Bachar el-Assad par exemple.

Les attentats de masse profitent aux dirigeants qui n'ont pas su les éviter

Le constat est déprimant, mais il vous faut regarder la vérité en face : quelle que soit l'inefficacité ou même l'absurdité des mesures prises, les attentats de masse ne nuisent pas aux dirigeants qui n'ont pas su les éviter. Ils leur profitent, même, alors qu'en toute logique leur peuple aurait dû leur demander des comptes pour leur incurie. Or c'est l'inverse qui se produit, car l'effet « chef suprême, guerrier providentiel » vient du fond des âges. Je vous plains sincèrement.

Il y eut, ont néanmoins souligné quelques porte-parole d'al-Qaida puis de l'État islamique pour vanter l'efficacité de la stratégie des attentats de masse, le retrait de l'Espagne de la coalition en 2004, à la suite des attentats de Madrid qui firent 200 morts. Mais, en premier lieu, avant même ces attentats, la population espagnole était très majoritairement opposée à la participation de l'Espagne à la guerre en Irak et, en second lieu, ceux-ci n'auraient pas été la cause de la défaite de Mariano Rajoy, le poulain du Premier ministre Aznar, si ce dernier n'avait pas tenté de faire croire aux Espagnols que l'ETA était responsable du massacre.

Non, un attentat aveugle contre la population ne fait pas fléchir les dirigeants. Il leur est impossible de céder car le peuple lui-même ne l'accepterait pas.

Sauf quand le peuple ne le sait pas. Vos dirigeants ont de longue date cédé en secret devant ma toute-puissance. À l'époque de mon concepteur, ils le faisaient ouvertement. Depuis, ils le font sous le manteau.

Je me nourris de mon ennemi

Dans les années 1970, les chefs d'État du Golfe payaient Wadie Haddad, le chef du Front populaire de libération de la Palestine-opérations spéciales (FPLP-OS), afin qu'il détourne d'autres avions que les leurs. Et qui n'a pas négocié avec Abou Nidal pour ne pas être sa cible ? Un attentat était alors une invitation à la table des négociations, comme un mouvement social qui débute par une grève. Abou Nidal ne revendiquait pas certaines de ses actions publiquement mais passait le message aux dirigeants concernés. Le peuple était évidemment tenu dans l'ignorance puisque la politique officielle était qu'on ne négociait pas avec les terroristes. Mais on faisait exactement le contraire, et avec célérité. La justice, évidemment, était également tenue dans l'ignorance. Souvent on la dirigeait même sur une fausse piste. Le dossier de la rue des Rosiers en est un exemple criant. Alors même que l'État accusait ouvertement l'extrême droite, comme pour l'attentat de la rue Copernic deux années plus tôt, la Direction de la surveillance du territoire (DST) prenait rendez-vous avec le groupe Abou Nidal.

Et que dire des simagrées des États occidentaux dans les affaires de prise d'otages ? Ils ne négociaient jamais avec mes obligés, prétendaient-ils, alors qu'ils le faisaient toujours. Ils ne payaient jamais de rançon, puisqu'ils le faisaient faire par d'autres, avec des fonds secrets qui transitaient par la Suisse ou en demandant à un pays ami de payer l'addition. Parfois même, ils retardaient la libération des pauvres otages pour attendre le moment le plus favorable à leur réélection.

Qui a joué, plus récemment, les Frankenstein en ressuscitant le monstre quand le Groupe salafiste pour la prédication et le combat, le GSPC, ne comptait plus que 300 membres déprimés qui se terraient à la frontière du Mali et de l'Algérie ?

Qui a fait renaître de ses cendres, à partir de 2003, la succursale d'al-Qaida dans le Sahel ? Qui a payé des rançons exorbitantes pour libérer des touristes amoureux du désert ?

Ou plutôt, qui n'a pas payé, des Allemands, des Italiens, des Japonais ou des Français ? Qui a financé le terrorisme ?

L'argent a coulé à flots. Les mensonges de vos dirigeants également que vous n'avez pourtant jamais sanctionnés pour cela. Et le GSPC est redevenu puissant, si puissant qu'il s'est transformé en AQMI. Avec votre argent, le nerf de la guerre sainte, l'AQMI a acheté des Toyota quatre roues motrices toutes neuves, des kalachnikovs par paquet de douze et même des tribus touareg. Et l'AQMI a pu recruter sans aucune difficulté. Aucun adolescent de Tombouctou, de Gao ou de Kidal ne peut résister à la tentation quand un membre de l'AQMI, avec un large sourire, depuis l'arrière d'un pick-up en parfait état, lui propose le gîte, les vêtements, le couvert, la kalach étincelante, l'aventure, le pouvoir sur autrui, le permis de tuer, la toute-puissance qu'il n'aurait jamais pu atteindre, et par-dessus le marché le paradis, les houris et l'intercession auprès d'Allah pour

presque tous les membres de sa famille miséreuse. Ce jeune Malien n'était pas un jihadiste. Il n'était pas un extrémiste religieux. Il rêvait de devenir footballeur ou musicien, un autre Boubacar Traoré.

Quel délice d'avoir des ennemis qui vous ouvrent le porte-monnaie ! Avec des ennemis de cet acabit, je n'ai nul besoin d'amis. Oui, le deuxième précepte de mon concepteur doit être respecté. Il me faut un ennemi. Mais nous voici déjà à l'orée du troisième précepte, si complémentaire du deuxième.

Chapitre 3

Le troisième précepte :

« Je dois savoir me servir de mon ennemi »

Il ne suffit pas d'avoir un ennemi. Encore faut-il bien s'en servir.

Hasan ibn Sabbâh a beaucoup insisté sur ce point. Dans une position du faible au fort, il faut retourner contre son ennemi sa propre puissance, comme dans les arts martiaux qui vous apprennent à vous servir de la force de l'adversaire pour le faire chuter. Paradoxalement, pour retourner contre lui sa puissance, il faut détecter ses faiblesses, son talon d'Achille. Se servir de l'adversaire implique de parfaitement le connaître. Sinon, la stratégie est vouée à l'échec. L'époque récente a donné des atouts sur ce point à mes obligés. Al-Qaïda puis l'État islamique, à la faveur de la mondialisation terroriste, ont recruté dans tous les pays, ce qui leur a procuré une connaissance fine des mœurs et des peurs de ceux-ci. Rien de mieux qu'un Anglais pour savoir comment fonctionnent les Anglais, qu'un Russe pour savoir ce que craignent les Russes, qu'un Français pour connaître la réaction prévisible des Français, à commencer par leurs dirigeants, à une attaque terroriste.

Or, comme *le bon sens est la chose du monde la mieux partagée*¹, mes ennemis sont persuadés, quand ils entendent lutter contre moi, d'en être bien pourvus. Les dirigeants occidentaux, venus de l'élite mais n'ayant jamais rencontré l'un de mes obligés ni parlé avec lui, croient les connaître. Ils pensent, avec leur batterie de diplômes, être naturellement dotés d'une dose de bon sens supérieure à la moyenne, et surtout supérieure à celle des chefs des groupes terroristes. Mon histoire démontre pourtant le contraire. Ils sont tombés si fréquemment dans les pièges tendus qu'on pourrait être convaincu, à force, qu'ils le font exprès.

Action, sur-réaction

À la fin du XIX^e siècle, le groupe Narodnaïa Volia [La Volonté du peuple] multipliait les assassinats de personnalités. Le tsar Alexandre II lui-même fut assassiné le 1^{er} mars 1881 dans le but de pousser l'État à une répression aveugle et injuste qui, par une réaction en chaîne, devait favoriser un soulèvement révolutionnaire. L'assassinat d'Alexandre II, alors même qu'il s'apprêtait à lancer des réformes libérales, démontre à quel point mes obligés adorent les dictateurs. Un dirigeant réformateur risque de se faire aimer du peuple, et un peuple satisfait ne fait pas la révolution. De fait, Alexandre III annula les réformes de son père et mit en place un état d'urgence limitant la plupart des libertés publiques. Entre 1880 et 1912, les anarchistes tuèrent, entre autres, six chefs d'État, poussant les régimes visés à prendre des mesures vigoureuses et à limiter de plus en plus les libertés publiques. Léon Tolstoï, dans une lettre au tsar intitulée « Je ne peux pas me taire », condamna la répression sanglante qui faisait le jeu de mes obligés.

Tandis que ceux-ci remerciaient chaleureusement Alfred Nobel pour son invention géniale, comme je l'ai déjà souligné, de la dynamite – et diffusaient un manuel « faites-le vous-même » à destination des candidats au sacrifice qui sera imité plus tard par al-Qaïda et son fameux mode d'emploi *Comment fabriquer une bombe dans la cuisine de sa mère ?* largement diffusé sur les sites islamistes – les États menacés envisageaient sérieusement l'internement administratif des anarchistes, considérés comme des déficients mentaux, des monstres atteints d'une anomalie cérébrale. Un être sain d'esprit pouvait-il vouloir détruire la société ?

Au milieu du XX^e siècle, les Britanniques ne firent pas beaucoup mieux que la Russie tsariste et, en optant pour des mesures disproportionnées, favorisèrent l'indépendance du Kenya après seulement soixante ans de colonisation. Pourtant, à l'origine, de 1950 à 1952, la révolte des Mau Mau fut de très faible intensité. J'observais de loin le légitime mouvement d'humeur de la population kikouyou, mais je n'imaginai pas que ces fermiers inorganisés, privés de leur terre par la cupidité des sujets de Sa Gracieuse Majesté, en viendraient à demander mes services. Loin des villes, sur les hauts plateaux, les Mau Mau se contentaient de brûler quelques fermes de colons et de tuer leur bétail.

La réaction des Britanniques fut si brutale que les chefs de l'insurrection comprirent qu'ils avaient une carte à jouer. Avec leur extrême susceptibilité et leurs réactions sans mesure, les Anglais firent d'une révolte campagnarde une insurrection générale. Pour entraîner la réaction en chaîne, il suffisait de m'utiliser de temps en temps, modérément. Quand un colon était tué, les Anglais massacraient des villages entiers en utilisant des milices de Kikouyous à leurs ordres. En octobre 1952, l'état d'urgence fut proclamé. Ce fut un grand jour pour moi, une véritable bénédiction. Les exécutions et arrestations arbitraires se multiplièrent, et furent créés des camps de concentration appelés pudiquement des « centres de réhabilitation ». Les Mau Mau étaient considérés comme des sauvages superstitieux auxquels il était néanmoins possible de faire comprendre les avantages de la culture et de la modernité anglo-saxonnes. C'est ainsi que plus de 300 000 Kikouyous bénéficièrent de ce traitement « d'humanisation » dans des centres divisés en trois quartiers. Dans le premier quartier, appelé « le quartier des noirs », s'entassaient les détenus en début de traitement. Dès qu'ils avaient appris à ne plus se rebeller quand ils prenaient des coups et à répondre systématiquement « Yes Sir », ils

passaient dans « le quartier des gris » pour finalement, enfin guéris et capables de chanter le « God save the Queen » sans erreur et presque sans accent, être accueillis dans le confortable « quartier des blancs ».

Leur couleur était censée avoir changé à l'intérieur.

Et moi, je me frottai les mains. Au-déhors, en ville et en campagne, les Mau Mau recrutèrent à tour de bras mes futurs obligés. Alors qu'ils n'étaient qu'une infime minorité en 1950, presque tous les Kikouyou les rejoignirent. Ils prêtèrent en masse le serment des guerriers batunis, promettant de tuer tous les colons anglais.

Depuis, la stratégie de « l'action, sur-réaction » a la préférence de tous les groupes terroristes qui ne sont pas en mesure, comme mon concepteur l'était, de se faire obéir d'un claquement de doigts.

Ainsi, en frappant Israël, les groupes palestiniens pensaient déclencher des réactions disproportionnées contre les États arabes qui les accueilleraient et, de fil en aiguille, pousser ceux-ci vers la guerre. Ils y parvinrent, mais Israël remporta la victoire. Ils pensaient également que les réactions démesurées des Israéliens leur assureraient la sympathie de la communauté internationale et, sur ce terrain, ils remportèrent et remportent toujours, à l'occasion, une victoire à la Pyrrhus. Mais l'intérêt principal de cette stratégie de la provocation, comme me l'avait expliqué Hasan ibn Sabbâh, est de faciliter le recrutement de mes obligés. Un enfant palestinien tué en lançant une pierre sur un soldat israélien assure le recrutement de tous ses frères, sœurs et cousins. Le Hezbollah, au Liban, a joué la même stratégie à l'égard d'Israël, contraint de temps en temps, à force de recevoir des missiles depuis le Sud-Liban, d'envahir quelque peu le pays du cèdre en se rendant infiniment impopulaire parmi la population paupérisée.

Al-Qaïda pensait également qu'en désignant l'Amérique comme le principal ennemi de l'islam, en la forçant à intervenir militairement sur des terres d'islam, elle provoquerait le soulèvement des populations musulmanes contre les régimes apostats – Arabie saoudite, Yémen, Jordanie, Pakistan – lui apportant son soutien.

Si al-Qaïda n'est pas parvenue à ses fins, elle a incontestablement tendu aux États-Unis un piège dans lequel ils se sont jetés tête baissée. Alors que l'Amérique était considérée comme l'amie du monde musulman sunnite, en raison de son alliance avec l'Arabie saoudite datant de 1944, de son aide décisive pour chasser l'envahisseur soviétique d'Afghanistan et de son opposition à l'Iran, elle est devenue en quelques années le principal ennemi, non seulement des islamistes mais aussi des populations musulmanes plus modérées.

Hasan ibn Sabbâh eut un jour une réflexion, alors qu'il m'enseignait le troisième précepte, qui synthétise admirablement la stratégie moderne de mes obligés :

Il faut amener tes ennemis à créer plus de terroristes qu'ils n'en neutralisent.

Les États-Unis, sans nul doute, ont fabriqué plus de terroristes islamistes que n'importe quel autre État. La guerre contre l'Irak initiée en 2003 au prétexte, notamment, de liens entre le régime de Saddam Hussein et al-Qaïda, a poussé un grand nombre de cadres de l'armée baasiste à rejoindre le rang de mes obligés. Il fallait bien qu'ils se reconvertisent. En somme, l'Amérique a finalement rendu vrai ce qui était initialement faux, à savoir le lien entre le régime baasiste et al-Qaïda. Plus encore, elle a créé un fabuleux pôle d'attraction, une toute nouvelle terre de jihad au moment, précisément, où celle qui avait jusqu'alors la préférence des jihadistes, l'Afghanistan, devenait beaucoup moins accessible. L'utilisation massive de drones, y compris en milieu urbain, la prison de Guantanamo et les tortures dans la prison d'Abou Ghraïb ont également créé des vocations. Et que dire des prêts de prisonniers, par les Américains, à des pays experts dans l'art d'arracher des aveux, vrais ou faux ? Mon cœur glacé battait déjà très fort lorsque George Bush argumenta en faveur du *water boarding*, qualifié de « technique d'interrogatoire admissible », mais la nomination en 2018 par Donald Trump de Gina Haspel à la tête de la CIA dépassa de loin toutes mes espérances : l'heureuse élue était ainsi récompensée pour l'énergie hors du commun qu'elle avait mise au service du programme des prisons secrètes et de la torture. Je n'avais jamais été ainsi glorifié. C'était une récompense de mon efficacité redoutable.

Les eaux boueuses du non-droit

C'est avec une délectation encore plus grande que j'ai vu le pays de l'*Habeas corpus* adopter la détention sans limite de durée et en dehors de tout système judiciaire des étrangers seulement suspectés d'activités terroristes. La haute cour des *law lords* mit hélas un frein à ce dérapage incontrôlé, et la Grande-Bretagne retrouva malheureusement ses esprits et ses principes.

Mon usage était néanmoins parvenu, du moins temporairement, à plonger de grandes démocraties dans les eaux boueuses du non-droit.

L'État islamique a, bien entendu, utilisé la stratégie de « l'action, sur-réaction ». La seule efficacité des attentats de masse, comme ceux du 13 novembre 2015 à Paris, réside dans la réaction disproportionnée qu'ils peuvent entraîner. Ils doivent amener l'État visé à prendre des mesures indifférenciées contre la population soupçonnée de sympathie à l'égard du groupe terroriste, en l'espèce la population musulmane radicalisée. Plus les attentats choqueront l'opinion publique et plus l'État durcira sa réaction tout en élargissant les mesures prises à l'encontre d'une partie de plus en plus importante de la population musulmane. Dans cette stratégie, l'objectif est que la population visée par les mesures d'exception finisse par adhérer à la propagande accusant les États mécréants d'islamophobie et se tourne, en dernier recours, vers le groupe terroriste.

Depuis maintenant plus de quinze ans, la propagande islamiste tente de créer une paranoïa dans l'esprit des musulmans. Il faut que ceux-ci soient persuadés que l'Occident veut détruire l'islam. Ce n'est qu'à cette condition qu'il sera perçu comme l'ennemi à abattre. Or, pour y parvenir, il est indispensable de forcer les Occidentaux à se comporter comme s'ils étaient effectivement des croisés désireux de détruire l'islam.

L'État islamique y parvint plus ou moins avec les attentats parisiens. La France mit en place un état d'urgence censé assurer sa sécurité. Dès lors, il suffisait que votre nom soit couché sur une liste, sur la foi de simples renseignements dont l'origine et la fiabilité étaient du reste secrètes car classifiées, pour subir les désagréments d'une perquisition administrative ou d'une assignation à résidence. J'exultai devant ce retour de la loi des suspects : le troisième précepte était à l'œuvre. Si la personne perquisitionnée et assignée à résidence n'était pas encore dangereuse, elle risquait de

ne pas apprécier l'injustice qui lui était faite et de basculer ainsi dans le camp de mes obligés. Et si elle était effectivement déjà dans ce camp, ces mesurées administratives ne pouvaient que conforter sa vocation terroriste.

La France faillit plonger encore plus profondément dans l'absurdité. Dans un livre, l'histoire a tendance à se condenser. Les siècles se chevauchent ou se succèdent à un rythme effréné. Malgré l'échec patent des internements extrajudiciaires au fil de l'histoire qui n'eurent pour effet que de multiplier le nombre de mes obligés, certains hommes politiques français, dépourvus de toute imagination, n'eurent pourtant que cette non-solution à la bouche. Dès qu'un déséquilibré sortait un couteau en hurlant *Allahou akbar*, ils voulaient en revenir aux lettres de cachet de l'Ancien Régime, et reconstruire la Bastille en beaucoup plus grand. J'applaudis évidemment à cette volonté maintes fois affichée de mettre fin à toute notion de séparation des pouvoirs, à la nécessité d'un juge et surtout à celle de réunir un minimum de preuves avant de priver de liberté un individu, de même que je me réjouirais de voir déchirées en mille morceaux la Déclaration de 1789, la Convention européenne des droits de l'homme et, d'une manière générale, la Constitution, mais ma consternation l'emporte tout de même sur ma satisfaction devant ceux de mes ennemis qui, persuadés de posséder le bon sens cartésien, ont développé une grande énergie à faire le jeu de mes obligés en tentant à coups de lois d'exceptions, d'états d'urgence, de juridictions spéciales et de centres de rétention, de gommer certains droits fondamentaux chèrement acquis. Ils ont fait de leur mieux pour m'aider à détruire leur ordre établi au prétexte de devoir à tout prix le préserver. Ils sont devenus en quelque sorte mes principaux alliés. Grâce à eux, occupés à courir après un horizon sécuritaire qu'ils ne pourront jamais atteindre, mes obligés auraient peut-être pu, sur les cendres de vos démocraties, bâtir leur ordre nouveau.

Imaginez un instant que tous les fichés S aient été effectivement internés dans des centres administratifs, à l'instar des Kikouyou, comme des responsables de haut niveau – à la faveur, il est vrai, de l'effervescence démagogique propre aux échéances électorales – l'avaient exigé.

Quelle réussite cela eût été... pour moi : 11 000 musulmans entassés dans des centres de rétention, sans aucun contrôle de la prétendue autorité judiciaire. Le monde entier aurait assisté à ce spectacle inouï. Les pays musulmans auraient protesté, évidemment. Les ambassades et consulats de France auraient été saccagés, de-ci de-là. Les rares salafistes ayant échappé aux premières rafles, qui n'avaient pas encore rejoint l'État islamique, l'auraient fait avec empressement. J'aurais multiplié le nombre de mes obligés tandis que la France aurait dépassé les États-Unis, pour la première fois, en devenant le pays le plus détesté par les musulmans du monde entier. L'Union européenne aurait sanctionné le pays autoproclamé des droits de l'homme. Et les enfants ! Qu'auriez-vous fait des enfants des couples fichés S ? Qui se rassemble s'assemble, et la maman, à une époque d'égalité de bêtise entre les sexes, est souvent aussi extrémiste que le papa. Les auriez-vous séparés de leurs parents, comme l'administration américaine l'a fait avec les Mexicains ? Mais pour les mettre où ? Les foyers de l'Aide sociale à l'enfance sont déjà bien remplis. Les auriez-vous laissés à leurs parents pour qu'ils finissent de les endoctriner ? Mais comment auraient-ils été scolarisés ? Peut-être auriez-vous décidé que la scolarité n'était plus obligatoire pour les enfants de fichés S ?

Après quelques semaines, cependant, les responsables de ce miracle se seraient enfin posé la bonne question : et maintenant, que fait-on de nos 11 000 internés ? Combien de temps peut-on les garder sans preuve, sans enquête, sans jugement ?

Finalement, à l'instar des assignés à résidence de l'état d'urgence, les responsables politiques qui faisaient profession de foi de lutter avec acharnement contre moi, tout en me rendant d'incalculables services, auraient été contraints d'ouvrir les portes des cages.

Les 11 000 fichés S auraient donc retrouvé la liberté. Ceux qui étaient déjà mes obligés n'auraient pensé qu'à m'obliger davantage encore car un terroriste ne devient pas moins dangereux sous prétexte qu'il a passé quelque temps en rétention ou en assignation à résidence. En revanche, parmi tous les autres radicalisés qui ne représentaient encore aucun danger, plusieurs seraient devenus sans nul doute, la haine au cœur, mes obligés.

Ah, comme j'aurais voulu que soit créée cette grande fabrique de terroristes !

Rien n'est perdu cependant, car j'ai remarqué qu'à chaque attentat d'envergure l'idée ressurgissait, parfois même chez des personnes que je croyais douées de raison. Mais, ainsi que l'écrivait Descartes : « Ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, le principe est de l'appliquer bien. »

Obliger mon ennemi à se servir de moi

Si je n'ai donc pas encore eu la joie de voir, à l'époque récente, se renouveler l'expérience Mau Mau, imitée à plusieurs reprises et notamment en 1955 pendant l'état d'urgence en Algérie, j'ai de longue date un grand sujet de satisfaction.

Je suis en effet parvenu à porter le troisième précepte à un degré de perfection que même mon concepteur n'aurait pas cru possible.

Comment mieux se servir de son ennemi qu'en l'obligeant à se servir de moi ?

Hasan serait fier de son élève. Je suis parvenu à convaincre les acteurs de la lutte antiterroriste qu'ils devaient terroriser à leur tour. Inutile de dire que je suis le grand gagnant. En m'utilisant, mes adversaires me rendent hommage. C'est un cercle vertueux : les terreurs s'accumulent et rendent l'air irrespirable pour la population. Tout le monde finit par avoir peur de tout le monde. On ne sait même plus qui tue dans les rues et qui a été tué. Cet Irlandais qui tomba fut-il la victime de l'IRA provisoire ou, au contraire, des Black and Tans, les « noirs et beiges », ces unités loyalistes qui traquaient les républicains ? Ce Basque a-t-il été tué par l'ETA parce qu'il ne payait pas l'impôt révolutionnaire ou était-il un étarra, un membre de l'ETA abattu par le GAL, le Groupe antiterroriste de libération ?

L'idée de terroriser les terroristes n'est pas née d'hier. Mais comme je suis une arme illégale, les États font le plus souvent appel aux paravents de services occultes ou de milices patriotes qu'ils laissent agir en toute impunité. Au Kenya, à l'époque de la révolte Mau Mau, les Britanniques créèrent les Home Guards, milices composées de Kikouyou loyalistes qui massacrèrent allègrement leurs compatriotes pour prouver leur fidélité à leurs maîtres. Les Kikouyou loyalistes étaient d'autant plus violents et cruels qu'ils avaient, pensaient-ils, à se faire pardonner d'être du même sang que celui des rebelles qu'ils faisaient, en conséquence, couler sans modération. Au milieu des années 1990, la Turquie utilisa de même les Köy Korucuları, des milices villageoises payées et armées par l'État pour traquer dans les montagnes les membres du PKK, le Parti des travailleurs du Kurdistan.

Bien plus, il est arrivé que des États commanditent des attentats contre leur propre population pour pouvoir en accuser leurs opposants, qu'ils soient ou non mes obligés, et pour légitimer des mesures exceptionnelles prises soi-disant contre moi. L'attentat contre la statue de Thiers à Saint-Germain-en-Laye, le 16 juin 1881, attribuée à des anarchistes français, m'a laissé perplexe. Certes, Adolphe Thiers était considéré comme le responsable du massacre de communards, lors de la semaine sanglante du 21 au 28 mai 1871, mais le préfet de police Louis Andrieux admit lui-même dans ses Mémoires qu'il était informé de tous les détails de l'opération et avait laissé faire afin de pouvoir procéder par la suite à diverses arrestations. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la « section de protection » créée en 1881 en Russie pour lutter contre les nihilistes et les anarchistes. Plus récemment, de bien mauvaises langues ont prétendu que le régime algérien n'était pas étranger à certains actes terroristes attribués au GIA. De même, le PKK proteste régulièrement de son innocence quand des attentats ayant fait des victimes civiles lui sont imputés par l'État turc.

À vrai dire, peu m'importe : le terrorisme reste du terrorisme et je reste moi-même.

Mais nous n'en sommes plus là. Motivé par l'exemple israélien des exécutions extrajudiciaires de quelques leaders palestiniens, l'Occident ne se cache même plus derrière des milices téléguidées ou des services secrets. On drone ouvertement, en Syrie, au Mali, au Liban. On s'en vante même devant des journalistes. Et puis, surtout – je suis ému rien qu'en y pensant –, le régime iranien a repris la tradition, dès le début des années quatre-vingt, de mon cher Hasan Ibn Sabbâh, en faisant exécuter, partout en Europe et notamment en France, ses opposants politiques. Des siècles plus tard, les Perses m'ont de nouveau tendu les bras. Et comme au bon vieux temps, les tueurs ont pris leur temps. Ils se sont infiltrés, sont devenus des familiers de leur cible. Sans cette stratégie au long terme, jamais Chapour Bakhtiâr n'aurait pu être assassiné. Le 6 août 1991, le dernier Premier ministre du shah d'Iran a ouvert lui-même la porte à ses trois bourreaux dont l'un, membre du Mouvement de résistance nationale, était devenu un proche parmi les proches. La même erreur fut commise par Redza Mazlouman, ancien vice-Premier ministre du shah, tué à Créteil en 1996. Mais pouvait-il l'éviter ? Peut-on vivre en se méfiant de tous et de toutes, en ne voyant plus personne ? Comment continuer à exercer un métier ou avoir des responsabilités politiques s'il faut se terrer ? Mon histoire moderne démontre, des siècles plus tard, le génie de mon concepteur.

Incapables d'une aussi grande finesse et patience que les Perses, on prétend que les Russes ont singé la méthode du Vieux de la Montagne avec une lourdeur navrante. Qui que soit le coupable, il faut vraiment n'avoir aucune morale pour utiliser du polonium, au risque de contaminer n'importe qui. Je refuse d'ailleurs d'assumer la paternité de tous les assassinats d'opposants, qu'ils soient eux-mêmes des terroristes ou non. Pour qu'une telle action me ressemble, il faut qu'elle s'inscrive dans une stratégie globale. L'assassinat d'un opposant doit avoir pour but de terroriser les autres opposants, de telle sorte qu'ils renoncent à s'opposer. Les dictatures supportent mal que leurs opposants se réfugient dans les démocraties occidentales et, profitant de la liberté d'expression qui leur est garantie, les critiquent ouvertement ou piétinent leurs interdits. C'est en cela que l'assassinat d'un opposant, ou la simple menace de le faire, est une atteinte à votre ordre public. L'une des principales caractéristiques de la démocratie est la protection de la liberté d'expression. Or mon utilisation permet de rendre celle-ci très risquée. Que serait l'Europe si plus personne n'osait dessiner des caricatures du Prophète ? Que ce soit au Danemark ou en France, les actions terroristes menées contre ceux qui avaient voulu, au risque de leur vie, garantir la liberté d'expression avaient pour objectif de vous imposer un comportement contraire à vos valeurs. Mes obligés voulaient vous dicter leurs règles en détruisant les vôtres. Le plus surprenant fut que certains esprits paradoxaux, au cœur de vos démocraties, avancèrent l'idée que la liberté d'expression devait avoir des limites et qu'il fallait, notamment, ne pas blasphémer. Ils laissèrent entendre que mes obligés, tout compte fait, n'avaient pas totalement tort. J'étais aux anges, déchu peut-être, mais aux anges tout de même. Si les Britanniques avaient raisonné ainsi dans les années 1980, Salman Rushdie ne serait plus de ce monde.

Comment lutter contre moi ?

Il est possible d'enfermer, de bombarder, de droner et même de torturer mes obligés. Les États ne s'en privent pas, y compris les démocraties occidentales. Il est également possible de faire subir pareil sort à ceux qui sont simplement susceptibles de devenir mes obligés, et les États ne s'en privent pas davantage. Mais votre principale erreur est de confondre la lutte contre moi et celle contre mes obligés. Vous pouvez tuer qui vous voulez, ou plutôt « neutraliser », synonyme pudique témoin de votre hypocrisie, mais l'efficacité est rarement au rendez-vous. Ainsi que je l'ai déjà souligné, mes adversaires, fort heureusement, fabriquent bien souvent plus de terroristes qu'ils n'en éliminent. À l'époque où les Américains dronaient les membres d'al-Qaïda en Afghanistan, au Waziristan et parfois même au cœur du Pakistan, ils n'hésitaient pas à tuer les 40 ou 50 innocents qui avaient le malheur de se trouver à proximité de la cible au mauvais moment. Bien loin de considérer la disparition de leurs proches comme la conséquence malheureuse d'un simple trouble du voisinage, les familles des victimes avaient tendance, assez naturellement à vrai dire, à vouloir se venger de l'Amérique. Pour un terroriste perdu, al-Qaïda en retrouvait dix, *a minima*.

S'attaquer à la cause

Pourtant, la meilleure façon de lutter contre moi n'est ignorée de personne. Il suffit de lutter contre chacun de mes préceptes, et en particulier contre la cause. Si celle-ci disparaît, je disparaîs. Certes, mais les États le souhaitent rarement. L'Amérique veut-elle la création d'un véritable État palestinien ? L'Occident désire-t-il vraiment la disparition du fondamentalisme musulman quand il invite à sa table des responsables saoudiens ? Mes adversaires, la plupart du temps, ne peuvent pas prendre le taureau par les cornes. C'est trop compliqué, politiquement, diplomatiquement ou socialement. Ils cherchent donc d'autres solutions.

Mais comment pouvez-vous espérer lutter efficacement contre moi sans chercher à abattre mes piliers fondateurs ?

Protéger ce que je veux détruire

Il pourrait paraître insolite que je consente à donner des conseils visant à ma disparition, mais comme j'estime que celle-ci est impossible, je ne prends guère de risques. J'ai déjà démontré que la non-violence, l'élection et la révolution étaient impuissantes à me rendre obsolète. Si je suis irremplaçable, cela signifie que vous pouvez tout au plus limiter mon emprise. Pour cela, vous devez lutter contre moi en prenant soin de respecter votre propre ordre établi, celui que mes obligés cherchent précisément à détruire.

La méta-justice

Puisque dans les démocraties occidentales les solutions extrajudiciaires vont à l'encontre du but recherché, qu'en est-il de l'efficacité de la lutte judiciaire ? De prime abord, la solution judiciaire présente le mérite de respecter les valeurs que mes obligés, la plupart du temps, veulent détruire. Mais les justices des États démocratiques sont-elles vraiment capables d'assurer le respect des libertés individuelles et collectives tout en étant efficaces contre ma personne ? Le point d'équilibre est difficile à trouver. Je reconnais que la lutte judiciaire m'est *a priori* insupportable. Non qu'elle soit efficace – tant s'en faut –, mais elle rabaisse mes obligés au rang de vulgaires criminels ou, pire encore, rehausse les vulgaires criminels au rang de mes obligés. En considérant que mon utilisation ne constitue finalement qu'un crime, enserré au milieu de tas d'autres dans des codes pénaux pléthoriques, la lutte judiciaire ne rend pas suffisamment hommage à ma spécificité. Je me sens dévalué. Fort heureusement, ces dernières années ont vu dans presque tous les pays l'éclosion de régimes de plus en plus dérogatoires au droit commun. Autrement dit, la lutte judiciaire s'éloigne de ses principes. Elle dérive sous l'effet de la forte pression exercée sur elle. Si, en effet, elle ne se montre pas assez efficace, les États s'en passeront pour utiliser exclusivement des méthodes extrajudiciaires. Il est douteux qu'une opération aussi compliquée et aussi risquée que l'enlèvement par la DST, le 14 août 1994 à Khartoum, d'Ilich Ramírez Sánchez, dit Carlos, dans le but de le livrer à la justice française serait aujourd'hui menée. Une exécution *in situ* aurait la préférence.

La justice antiterroriste est donc condamnée à être efficace ou à disparaître. Or les sociétés modernes ont développé une conception absurde de ce que doit être l'efficacité de la lutte judiciaire. Il est demandé ni plus ni moins à la justice anti-moi d'intervenir avant le crime pour en empêcher la commission. Ordinairement, la justice intervient après la commission d'un crime. La police judiciaire et les magistrats tournent autour d'un cadavre encore chaud. Personne ne leur reproche d'être intervenus après la commission du crime. C'est au contraire l'essence même du système. Le rôle de la justice est d'identifier, d'arrêter et de juger les auteurs ou complices d'un crime déjà commis, ce qu'elle a déjà bien du mal à faire. L'existence même du crime de sang ne pose, la plupart du temps, aucun problème : le cadavre est bien là, dans un état suffisamment explicite. Il ne reste, en somme, qu'à trouver le coupable, si possible sans se tromper. Toute l'énergie du système va se concentrer sur ce but. Dans la lutte anti-moi, les efforts sont concentrés sur la prévention. Il faut éviter que le crime soit commis. Mais, puisque le crime n'a pas été commis, il reste à établir qu'il l'aurait été sans l'intervention du système judiciaire. L'existence même du crime pose difficulté, et pas seulement l'identification de son auteur. Les infractions qui ont été créées pour permettre l'arrestation préventive de mes obligés, qu'il s'agisse, entre autres, de la *conspiracy* anglo-saxonne, de la *kriminelle Vereinigung* allemande, de l'*asociación criminal* espagnole ou de l'« association de malfaiteurs terroriste » française, présentent l'inconvénient de leur avantage : il faut prouver que les membres de l'association se sont entendus entre eux pour préparer un acte de terrorisme. Or le degré d'exigence dans la recherche de cette preuve dépend fortement des époques. Quand je suis sur le devant de la scène, elle diminue considérablement. Quand je suis sous-employé, elle s'impose dans toute sa rigueur juridique. Des principes qui semblaient être devenus obsolètes, et pour ainsi dire inapplicables à mes obligés, se font de nouveau entendre dans les prétoires, tels que l'interprétation restrictive de la loi pénale ou la présomption d'innocence.

Dans les périodes de crise, les justices anti-moi semblent elles-mêmes fonctionner de façon extrajudiciaire : elles dronent judiciairement mes obligés.

Dans les périodes de calme, elles deviennent pointilleuses, parfois à l'extrême.

Dans l'entre-deux, quand le calme est relatif et laisse craindre un retour de la tempête, la justice retrouve sa caractéristique principale : l'incertitude, « celle qui est acceptable parce qu'il est incertain qu'elle le soit ».

La dérive judiciaire, à l'époque récente, a suivi la montée en puissance de mes obligés. Au milieu des années 1990, alors que les premières recrues occidentales rejoignaient les camps d'entraînement d'al-Qaïda en zone pakistano-afghane, n'étaient poursuivies du chef d'association de malfaiteurs terroriste que celles qui, de retour dans leur pays, préparaient effectivement une action terroriste. Le simple fait d'être allé s'entraîner à l'étranger ne suffisait pas à caractériser l'infraction à partir du moment où aucune action terroriste n'était préparée au retour. Le degré d'exigence de la preuve était donc très élevé et pouvait prêter à sourire. J'étais assez étonné de cette crédulité, car un apprenti apprend la boulangerie pour devenir boulanger. Les justices occidentales, toutefois, considéraient qu'il était toujours possible de renoncer. Celui qui revenait d'un camp d'al-Qaïda avec un CAP de terrorisme en poche pouvait renoncer à exercer sa profession. C'était effectivement le cas de certains mais pas de tous, tant s'en faut. Le choix était néanmoins de ne pas arrêter tout le monde. Le principe de précaution n'avait pas encore fait son entrée dans la lutte judiciaire anti-moi.

À la suite des attentats du 11 septembre 2001, il fut généralement admis qu'était coupable d'association de malfaiteurs celui qui était parti s'entraîner dans un camp d'al-Qaïda, sans qu'il ne soit plus nécessaire de démontrer un projet d'attentat au retour. C'était une position plus prudente mais moins rigoureuse juridiquement. Le départ d'Européens pour l'Irak à partir de 2003 amena une nouvelle évolution : l'association de malfaiteurs était constituée par le simple fait de préparer son départ pour rejoindre mes obligés. Le but était de prévenir de futures actions terroristes en empêchant des personnes qui n'étaient pas encore mes obligés à rejoindre un groupe terroriste pour y apprendre leur futur métier. Étaient ainsi poursuivis et condamnés pour terrorisme des personnes qui n'étaient pas encore terroristes, dans le but qu'elles ne le deviennent pas. La situation commençait à me plaire, car la suite était inévitable et jouait en ma faveur. Puisque le système judiciaire avait atteint ses limites, passant de la répression d'un véritable projet terroriste après avoir suivi un entraînement dans ce but à celle de la seule intention de partir sur une zone de jihad, le temps des mesures administratives était venu. Le simple fait de prouver *a minima* l'intention de rejoindre mes obligés ne serait plus nécessaire. Il suffirait que l'administration le soupçonne. Tous les pays n'ont pas atteint ce stade, malheureusement. Mais je ne désespère pas.

Justice et politique

Déjà fortement handicapée par son péché originel, la nécessité de prévenir le crime au lieu de le réprimer, la justice anti-moi est en outre confrontée à une interaction politique continue qui l'empêche de fonctionner normalement. Les pouvoirs exécutifs des démocraties occidentales affirment haut et fort qu'ils respectent l'état de droit et que leur justice a toute latitude pour faire son travail « en toute indépendance », mais ils n'en pensent pas un mot. Ils estiment au contraire que je suis avant tout un enjeu politique et que la justice, au mieux, doit être une cabane au fond du jardin dont ils se servent quand ils en ont besoin.

Sans même revenir sur les diverses manipulations politiques, les affaires étouffées, celles qui ont été artificiellement gonflées, les groupes qualifiés un jour de terroristes et le lendemain de résistants ou libérateurs, et inversement, l'extrême politisation de la lutte anti-moi rend absurde le fameux syllogisme juridique qui n'est plus mathématique qu'en apparence : $A = B$, $B = C$, donc $A = C$. L'ennemi de mon ennemi n'est pas forcément mon ami, et l'ami de mon ennemi n'est pas forcément mon ennemi. Les États-Unis sont l'ennemi de l'Iran. L'Iran est l'ami du Qatar et pourtant les États-Unis ne sont pas l'ennemi du Qatar. Dans les années 1980, le Congrès américain a interdit la vente d'armes à l'Iran et l'Amérique lui en a néanmoins vendu pour financer les Contras nicaraguayens. L'Occident, pour lutter contre l'État islamique, est parvenu à l'exploit peu commun d'être à la fois « l'ami » du régime turc et des groupes combattants kurdes.

La France est l'ennemi du terrorisme. Kadhafi était un terroriste ayant, notamment, tué 270 personnes dans l'attentat contre le vol Pan Am 103 au-dessus de Lockerbie, et 171 dans l'explosion d'un DC-10 d'UTA au-dessus du désert du Ténéré. Pourtant, il fut l'ami de la France, et pourtant il y a cette majeure sans cesse répétée du syllogisme de la lutte anti-moi : on ne négocie pas avec mes obligés.

On ne négocie pas avec les terroristes.

Le Hezbollah était un groupe terroriste.

Donc personne n'a négocié avec le Hezbollah quand il a enlevé des Français au Liban dans les années 1980.

On ne négocie pas avec les terroristes.

Le groupe Abou Nidal était un groupe terroriste.

Donc personne n'a négocié avec Abou Nidal après l'attentat de la rue des Rosiers en 1982.

On ne négocie pas avec les terroristes.

Le Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) était un groupe terroriste.

Donc personne n'a négocié avec le GSPC pour faire libérer des otages détenus dans le Sahel en 2003 et 2004.

Le syllogisme fondateur de la lutte judiciaire anti-moi peut aujourd'hui se lire, au mieux, avec la nostalgie qu'on éprouve pour un temps révolu :

Les actes terroristes sont des infractions pénales.

Les infractions pénales se combattent judiciairement.

Donc les actes terroristes doivent se combattre judiciairement.

Infiltration, provocation et coaction

À la frontière de la lutte judiciaire, toutefois, tout au long de mon histoire, une méthode de lutte contre moi m'a causé des soucis autrement plus sérieux que les méthodes judiciaires. L'infiltration a toujours eu le don de miner mes obligés. Elle est souvent parvenue à briser leur moral, à les rendre paranoïaques, à les pousser à se détruire eux-mêmes. Vers la fin, l'État islamique exécutait à tour de bras ses propres membres, comme on se scarifie, au moindre soupçon de désertion ou de trahison. Abou Nidal n'en finissait plus de purger autour de lui. Il tuait dès qu'il doutait. Les services de contre-terrorisme ont très vite compris le parti qu'ils pouvaient tirer de cette faiblesse atavique de mes obligés. Si l'infiltration a toujours existé pour lutter contre moi, elle est devenue l'arme fatale, celle qui permet de déjouer les plans de mes obligés et bien souvent de les droner. Aujourd'hui, il serait impensable, si l'on devait rejouer la Cène, que parmi les douze apôtres du Christ ne se trouve pas *a minima* un infiltré. L'infiltration, cependant, n'est pas un système parfait. Il a ses propres contraintes et se transforme souvent, fort heureusement pour moi, en provocation et même, parfois, en coaction. Infiltration, provocation et coaction sont des sœurs de sang qui s'éloignent les unes des autres jusqu'à ne plus se reconnaître. De la même façon que la justice dérive vers la méta-justice, l'infiltration dérive vers la provocation et la coaction. Pour me combattre efficacement, ainsi que je l'ai déjà souligné pour m'en réjouir, mes ennemis en viennent paradoxalement à m'utiliser. Je suis évidemment le seul gagnant.

La taqiyya contre-terroriste

J'ai une admiration certaine pour les infiltrés. Je sais reconnaître la valeur de mes ennemis. Ils font ni plus ni moins ce que bon nombre de mes obligés, à commencer par les fidawis de mon concepteur, ont fait de tout temps : la taqiyya.

La taqiyya contre-terroriste nécessite des nerfs d'acier et un courage à toute épreuve. Si l'on considère un instant ce que mes obligés sont capables de faire à des innocents, il est aisé d'imaginer ce qu'ils sont capables de faire à un infiltré démasqué. Et pourtant, il y eut des âmes volontaires. Mes obligés ont eu leurs héros et en trouveront encore, mais je dois admettre que mes ennemis également. La palme du courage revient au capitaine Harith al-Sudani. De tous les infiltrés envoyés dans les rangs de l'État islamique, il est celui qui a duré le plus longtemps. Les autres ont quitté le navire dès le premier coup de chaud, alors qu'ils sentaient que le doute s'insinuait dans l'esprit de leurs chefs. À la première alerte, dans un monde paranoïaque où le moindre soupçon équivalait à une condamnation à mort, il faut savoir rentrer à la maison. Le capitaine al-Sudani était bien trop téméraire et têtue pour cela et, pendant seize mois, il joua son rôle d'espion à la perfection. Il faisait partie des « Faucons » du service secret irakien, la fameuse unité « Al-Suqor ». Son frère en était membre et le fit admettre. En 2014, à la suite de l'offensive de Daesh en Irak, les Faucons se virent confier une mission d'infiltration périlleuse au plus haut point. Harith al-Sudani se porta volontaire. Mais il était chiite et dut apprendre, avant d'entreprendre cette mission suicide, à devenir un sunnite salafiste. Le capitaine se plongea dans les livres, les prêches, les discours de mes obligés afin d'entrer dans leurs cerveaux. Et pour tout cela, Harith était payé ce que coûte un iPhone 8 en Occident. Finalement, il ressemblait à bon nombre de mes obligés, même si cette seule pensée l'aurait dégoûté. Marié et père de trois enfants, il était prêt à tout sacrifier pour remplir ce qu'il considérait être son devoir. Vous voyez, peuples matérialistes qui ne pensez qu'à consommer, à quel point je respecte mes ennemis. Je ne les insulte pas et ne les traite pas de lâches comme vous le faites. Acceptez le combat, et que le meilleur gagne ! Harith avait accepté le combat, sans mépris pour l'adversaire, et s'y préparait en sachant que l'ennemi était de taille. Comment ne pas admirer celui qui accepte de son plein gré de plonger au milieu des requins blancs ? J'aurais aimé qu'un tel homme soit l'un de mes obligés ! Mais voilà, il était un

ennemi intrépide au point de se rendre dans le fief de Daesh en Irak, la chaudière de Tarmiyah. Comment s'y prit-il pour être admis ? comment donna-t-il le change ? Je regardais cela avec admiration et fascination. Il se fit passer pour un sunnite de Bagdad. Or Daesh était très intéressée par le recrutement de personnes vivant à Bagdad, dans la perspective d'une campagne d'attentats de grande ampleur qu'elle voulait y mener. Plus l'interlocuteur est alléché et plus il baisse la garde. Et puis Harith connaissait sa partition de taqiyya sur le bout des doigts. Cet homme valait cent de mes obligés. Le vrai soldat connaît ce sentiment, cette envie d'applaudir son ennemi, de rendre hommage à sa bravoure et à son panache. Et pourtant, il est prêt à le tuer. Harith al-Sudani était un vrai héros et je lui rends hommage. Ce n'était pas François Hollande qui défile. Ce n'était pas George W. Bush sur les ruines du World Trade Center. Harith al-Sudani était un pompier volontaire sans autre protection que sa combinaison à peine ignifugée de taqiyya. C'était un vrai héros parce qu'il avait peur. Il avait peur tous les soirs en se couchant, peur au cœur de la nuit, peur tous les matins en se réveillant. Dès qu'il pensait percevoir un sourcil interrogateur ou un regard soupçonneux, dès qu'une phrase maladroitement échappait, son estomac se nouait. Dans ses cauchemars nocturnes, il imaginait ce qu'on lui ferait subir, toutes ces souffrances insupportables. Mais il a tenu bon, malgré ses peurs récurrentes et parfois même ses crises de panique. Il a tenu bon et vous a rendu de grands services. Il vous a aidés à déjouer des attentats. Il a sauvé des vies, comme celles, paisibles, d'Irakiens sur un marché de Bagdad. Personne ne lui en a été reconnaissant, à part ses collègues. Jusqu'au bout, il a travaillé contre mes obligés, même quand il sentait au fond de lui qu'il était démasqué. Sa famille n'a pas pu toucher la pension des militaires morts au combat parce que son corps n'a jamais été retrouvé.

L'art de la provocation et du « laisser-faire »

L'infiltration s'est muée en provocation à partir de 1881, avec la création en Russie de la « Section de protection », puis de la célèbre Okhrana, une police secrète politique usant de tous les stratagèmes pour lutter contre les anarchistes russes. Cette méthode parvint à un tel perfectionnement que plus personne ne savait qui était qui et qui faisait quoi.

Pour qui travaillait vraiment Evno Azev, le plus célèbre agent double, triple ou quadruple de tous les temps ? Je ne le sais pas moi-même. Il m'a embrassé et repoussé tant de fois ! Je crois bien qu'il naviguait à vue et ne servait que lui-même. Il était une bête traquée. Ou bien était-il attiré par le jeu dangereux qu'il jouait avec tant de maîtrise, celui que l'on joue au risque d'en perdre la vie, afin de la traverser sans connaître l'ennui ?

Evno Azev, surnommé « Valentin », devint le chef de « l'Organisation de combat », le groupe terroriste qui prit la suite de la Narodnaïa Volia, en 1903. Or il travaillait pour l'Okhrana depuis 1893. Comment imaginer que l'un des meilleurs agents des services secrets tsaristes puisse devenir le chef du plus important groupe terroriste russe ? Les adeptes de la théorie du complot en feraient leurs choux gras, mais c'est pourtant ce qu'il advint. Dans ces conditions, il est plus aisé de comprendre que, bien des années plus tard, on ait pu avancer l'hypothèse que Djamel Zitouni, émir du GIA algérien, responsable, entre autres, de la campagne d'attentats en France de 1995, fut un agent des services algériens. Dans le monde de l'anti-moi, tout est possible, ce qui fait mon charme, fait de noirceur et de mystère, et facilite la tâche des « complotistes ».

À l'opposé des théories douteuses et de façon plus surprenante, des évidences restent confidentielles. L'attentat du *City of Poros* en est un bon exemple. Le 11 juillet 1988 vers 18 h 45, après une escale sur l'île d'Égine et alors que les touristes reprenaient leur place sur les chaises longues du bridge deck du *City of Poros*, deux de mes obligés tirèrent sans distinction. Une grenade fut jetée au pied de l'escalier reliant le pont supérieur et le pont intermédiaire, et une bombe incendiaire détruisit le poste de pilotage. Neuf morts et une cinquantaine de blessés : du grand Moi, signé Abou Nidal, un exemple abouti de la guerre en temps de paix et de la puissance des contrastes qui me caractérisent. Peut-on imaginer scène plus paisible et joyeuse qu'un groupe de touristes encore en maillots de bain à l'heure de l'ouzo ? Et peut-on imaginer scène plus terrifiante que ces mêmes touristes cherchant en vain sur le pont du bateau un abri contre les rafales de pistolet-mitrailleur ? Certains trouvèrent néanmoins la solution en plongeant dans la mer accueillante. L'absence presque totale d'enquête de la part de la Grèce n'était guère surprenante à une époque où elle n'avait aucune envie de se mettre à dos le Fatah-conseil révolutionnaire. La France, pour sa part, puisque trois de ses concitoyens avaient trouvé la mort, suppléa tout d'abord la carence hellénistique avant de se montrer beaucoup plus frileuse. Certains pays ne veulent surtout pas enquêter quand ils sont frappés par mes obligés et préfèrent tendre l'autre joue en espérant que ce geste de soumission suffise à apaiser leur colère, tandis que d'autres pays regrettent parfois d'avoir enquêté et découvert des informations dérangeantes. Lorsqu'on cherche, il arrive qu'on tombe sur des choses qu'on aurait préféré ne pas trouver. Fort heureusement, il est parfois possible de faire comme si l'on n'avait rien trouvé.

Le *City of Poros* avait quitté le port du Pirée à 8 h 30 et fait escale sur les îles d'Hydra, de Poros et d'Égine. Ce fut donc après dix heures de croisière ensoleillée que, soudainement, mes obligés passèrent à l'action. Cela n'avait aucun sens. Trois ans auparavant, ce même groupe Abou Nidal avait soigneusement mis en scène le détournement du navire *Achille Lauro* puis l'exécution d'un passager américain en fauteuil roulant. Si l'objectif initial de mes obligés avait été de tirer sans distinction sur les passagers du *City of Poros*, ils n'auraient pas attendu dix heures pour le faire. Les membres du groupe Abou Nidal n'avaient pas bu un verre à la terrasse d'un café de la rue des Rosiers en 1982 ou du Café de Paris à Rome en 1985 avant de passer à l'action.

Quelque chose s'était donc passé qui seul pouvait expliquer un changement de stratégie et ce soudain passage à l'acte. À 14 h 40, un véhicule Nissan Sunny – décidément cette affaire était ensoleillée – avait explosé sur le port du Pirée, à proximité du ponton d'amarrage du *City of Poros* avec deux de mes obligés à l'intérieur. L'hypothèse officielle fut celle de l'explosion accidentelle et prématurée d'une charge placée dans le véhicule et qui ne devait détoner qu'au début de la tuerie à bord du *City of Poros*. Apprenant, sans doute par la radio ou la télévision lors de l'escale à Égine, l'explosion sur le port du Pirée, mes obligés avaient décidé de passer à l'action.

Un élément, cependant, détruisait l'édifice fragile de cette hypothèse bien pratique. Mes obligés, restés sur la terre ferme, avaient loué un second véhicule garé non loin du port. Or ce véhicule avait été retrouvé absolument vide. Si mes obligés avaient voulu utiliser un véhicule piégé pour commettre un attentat sur le port du Pirée, pour quelle raison n'avaient-ils pas mis la charge explosive dans ce véhicule ? Pourquoi l'avaient-ils placée dans la Nissan alors qu'ils y avaient chargé tous leurs bagages, brosses à dents et passeports compris ? La conclusion logique mais jamais formulée était qu'un service contre-terroriste quelconque avait piégé la voiture de mes deux obligés sur le port du Pirée et que, malheureusement, lors de l'escale d'Égine, mes deux autres obligés avaient appris la liquidation de leurs complices, ce qui les avait passablement contrariés.

Outre la capacité qu'ont les États de mettre des œillères, l'exemple du *City of Poros* démontre également la fragilité de la frontière entre l'infiltration d'un côté, la provocation et même pire de l'autre. Que l'infiltration soit une arme redoutable et parfaitement acceptable contre moi, je n'en disconviens pas. Mais comment expliquer que bien souvent elle m'ait permis de m'exprimer à plein, dépassant de très loin son objectif initial ? Comment expliquer qu'Azev, travaillant pour l'Okhrana, ait été autorisé à faire assassiner, en 1904, le comte Plehve, ministre de l'Intérieur ?

Comment expliquer qu'il ait pu faire assassiner l'oncle de Nicolas II, le grand-duc Serge Alexandrovitch ? Étais-je si loin du lieu de ces crimes ? L'Okhrana, censée lutter contre moi, avait laissé commettre des attentats contre de hautes personnalités pour des raisons obscures. Moi, peu m'importait : j'étais là, toujours là, plus puissant que jamais.

Je me souviens aussi de Stephen Hayes. Comment l'oublier ? Il fut le chef d'état-major de l'IRA. Soupçonné de trahison, enlevé, séquestré par son second, Sean Mac Caughey, et condamné à mort par son organisation en septembre 1941, il parvint à s'évader. L'IRA diffusa sa confession. Dans celle-ci, il affirmait notamment que l'attentat de Coventry qui avait noirci l'image de l'IRA auprès de l'opinion publique irlandaise, y compris indépendantiste et républicaine, avait été organisé par les Anglais. Le 25 août 1939, une bombe dissimulée dans un panier de bicyclette avait fait cinq morts et une cinquantaine de blessés devant l'entrée d'un grand magasin. Pas de quoi être fier, j'en conviens. Mais qui était responsable du carnage ? Les Anglais démentirent les aveux de Hayes, soi-disant arrachés sous la contrainte. Qui croire ?

L'Organisation de l'armée secrète (OAS), créée en février 1961 pour s'opposer par tous les moyens et en particulier par mes bons offices à l'indépendance de l'Algérie devenue légalement inévitable depuis le référendum d'autodétermination du mois précédent, fut également victime d'infiltrations et de manipulations diverses. Elle lança en 1962 ce qui fut appelé la mission 2 confiée à l'ORO (organisation, renseignement, opérations). Il s'agissait d'une vaste campagne d'attentats ne devant pas épargner la France métropolitaine. La police parvint à infiltrer l'ORO grâce au dénommé Aycaguer. Celui-ci se vit confier par l'organisation terroriste la tête du commando 115 chargé de mitrailler un café musulman au Bourget. Aycaguer avertit immédiatement son agent de liaison au ministère de l'Intérieur. Pourtant, l'attentat eut bien lieu le 23 juin 1962 et fut suivi par plusieurs arrestations.

D'une manière générale, les services anti-moi doivent s'adapter à des situations très diverses qui ne permettent pas toujours de rester dans la stricte légalité, ou du moins les incitent à concevoir les exigences légales avec une grande largeur d'esprit.

Quand mes obligés tergiversent...

L'une de ces situations les exaspère au plus haut point. À l'instar de Descartes, ils aiment la constance dans la décision, la ligne droite prévisible, le cap inchangé, car cela leur facilite bien la tâche. Hélas pour eux, comme l'a écrit je ne sais plus qui, « l'homme en ses errements est un étrange problème, et qui de vous, en tout temps, est fidèle à lui-même ? ». Certains de mes obligés sont ainsi inconstants, hésitants. Ils sont le cauchemar des services anti-moi. La petite histoire de Shehzad, Dirar, Simran et Max, au milieu de tant d'autres sur tous les continents et à toutes les époques, le démontre.

Le père de Shehzad, natif de Lahore au Pakistan, avait épousé en 1978 une avocate américaine et le couple vivait à Falls Church, dans l'État de Virginie, à quelques miles de Washington DC. Shehzad, né en 1980, n'avait manqué de rien. Falls Church était une petite ville de 12 000 habitants au niveau de vie très élevé. Chaque famille ou presque vivait dans une maison individuelle avec un jardin ouvert sur une rue paisible. Fils unique d'une mère baptiste et d'un père musulman, Shehzad avait opté au début de l'adolescence pour la religion de son père. Être musulman ne posait alors aucune difficulté dans l'État très religieux de Virginie. Seuls les athées étaient regardés de travers. Mais si son père se contentait d'aller de temps en temps à la mosquée, Shehzad éprouva le besoin de connaître mieux sa religion et se mit à fréquenter de plus en plus assidûment la Dar Al Arqam de Falls Church, un centre islamique qui dispensait des cours gratuitement et organisait de nombreuses conférences. Le jeune homme, alors âgé de 17 ans, se lia d'amitié avec Max, un converti de fraîche date, ainsi que Dirar et Simran, des jumeaux d'origine yéménite. Le centre islamique et la mosquée étaient ouvertement salafistes, ce qui ne dérangeait personne. Du reste, personne à Falls Church n'avait la moindre idée de ce qu'était le salafisme. Les conférences et les prêches abordaient très souvent le thème du jihad, à partir des exemples de l'Afghanistan, de la Bosnie, de l'Algérie et de la Tchétchénie. Comme plusieurs fidèles étaient pakistanais, l'Inde était régulièrement pointée du doigt.

De tous les conférenciers, Ali al-Rashidi était de loin celui qui avait le plus de succès. On venait l'écouter des quatre coins de Virginie, et même de Caroline du Nord, du Maryland et de Colombie. Il mettait tant de conviction et d'énergie dans ses conférences que les fidèles en sortaient galvanisés. Son haut niveau d'études, à la fois religieuses et scientifiques, constituait une garantie de sérieux et de véracité. Le bureau du FBI de Richmond avait attiré l'attention de la centrale de Washington DC sur l'impact non négligeable des prêches d'al-Rashidi sur la communauté musulmane de Virginie. Washington DC avait mis une équipe sur le coup qui, après une rapide enquête, avait conclu que ce docteur en biologie spécialiste du cancer, irakien d'origine, n'était pas une menace pour l'Amérique. D'ailleurs, ses prêches visaient avant tout les méchants Russes qui, en septembre 1999, venaient d'envahir la Tchétchénie. Ali al-Rashidi, évidemment, réservait ses discours anti-américains à des audiences plus réduites, en dehors de la mosquée. Au début de l'année 2000, il convia Shehzad et ses amis à une petite séance dans un appartement de Fairfax. Une vingtaine de fidèles étaient présents. Al-Rashidi laissa s'exprimer plusieurs d'entre eux qui étaient manifestement des habitués de ses cours privés. Le plus convaincant était sans nul doute Scott Verbrungen, un ancien militaire américain qui s'était converti et avait fait le jihad en Bosnie en 1994 sans être inquiété à son retour. Il y avait aussi un fils de diplomate yéménite qui insistait sur la nécessité de tuer tous les chiïtes de son pays. Un expert en informatique pakistanais estimait au contraire que l'urgence était de reprendre le Cachemire aux Indiens. Un cuisinier tchétchène soulignait que l'ennemi principal de l'islam était la Russie.

Shehzad et ses amis étaient déconcertés. Chacun avait son jihad en tête alors qu'ils n'avaient pour leur part aucune préférence. Al-Rashidi s'en rendit compte et clôtura la séance en insistant sur le fait qu'un bon musulman devait se tenir prêt pour le jihad, peu important lequel. Il s'imposerait de lui-même en temps et en heure. Il appela cela « Al Isti'bada », la préparation spirituelle et physique, et cita un hadith rapporté par Abû Dâwud al Sijistâni, le célèbre collecteur des faits et dits du prophète Mohammed : « Quiconque meurt avant d'avoir livré bataille et sans même en avoir eu l'intention, celui-là meurt sur une branche de nifâq », c'est-à-dire d'hypocrisie. Peut-être, ajouta-t-il, ne serait-il pas nécessaire d'aller chercher bien loin la terre où combattre pour la grandeur d'Allah. Se tenir prêt pour le jihad, souligna-t-il, consistait à affermir sa foi mais aussi à s'entraîner physiquement afin de devenir un moudjahed fort et résistant quand l'heure serait venue de sortir le sabre de son fourreau. Il ajouta, avec un sourire malicieux, que même si la Constitution américaine était un texte impie, le deuxième amendement présentait des avantages indiscutables. Il était possible d'acheter en toute légalité des armes automatiques pour s'entraîner dans les montagnes bleues, dans la vallée de Shenandoah ou sur les rives du Potomac.

Dès leur retour à Falls Church, Shehzad, Dirar, Simran et Max étudièrent une carte de Virginie afin de choisir l'endroit idéal de leurs premiers entraînements. Ils décidèrent qu'ils débuteraient par des séances de trekking dans les montagnes bleues. Cependant, avant de commencer les entraînements, il fallait poser les bases du groupe. Shehzad rappela les paroles d'al-Rashidi : se préparer physiquement ne suffisait pas ; il était

indispensable d'affermir sa foi et de parfaire ses connaissances religieuses. Aussi, chaque membre du groupe devrait travailler un sujet et le rapporter au groupe. Ces « rappels » pourraient porter sur un thème dogmatique relatif à la pratique religieuse – comment faire la prière ? comment se comporter avec une femme non voilée ? la télévision est-elle haram ? l'origine du Shaitan, la possibilité du pardon, la mort, l'enfer – ou sur des sujets géopolitiques intéressants des pays musulmans et le jihad. Tous les membres du groupe furent très enthousiastes à cette idée. Ils avaient soif de connaissance, alors que la perspective de suer sang et eau sur les cols du mont Rogers les attirait un peu moins.

Le vendredi suivant, après la prière, le groupe se réunit chez Shehzad pour définir ses règles de fonctionnement. Simran souligna que tout groupe devait désigner un émir et que chaque membre devait lui prêter allégeance, lui faire la baya. C'était écrit quelque part dans le Coran ou alors dans un hadith. Le choix se porta à l'unanimité sur Shehzad, qui se fit prier mais finit par accepter, à la condition toutefois que les décisions importantes soient toujours prises à la majorité. Chacun, tour à tour, lui prêta la baya. Max, parce qu'il était de loin le plus costaud, fut désigné responsable des entraînements. Il proposa immédiatement d'approcher Hasan, un fidèle de la Dar al-Arqam, qui non seulement avait vécu trois ans en Arabie saoudite mais était un fêru d'arts martiaux. Il pourrait leur donner des cours. Le groupe donna son accord tout en insistant sur la prudence indispensable. Il était hors de question d'évoquer des projets jihadistes auprès de Hasan ou de qui que ce fût. Il fut encore décidé que chaque membre devait mettre de l'argent de côté pour constituer une cagnotte devant servir à acheter des armes automatiques pour la phase ultime de l'entraînement.

Pendant les mois qui suivirent, les entraînements devinrent de plus en plus poussés. Les quatre amis couraient dans la baie de Chesapeake du cap Henry au cap Charles qu'ils avaient renommé le cap Oussama et le cap Mollah Omar, sur les sentiers des Appalaches, dans le parc de Shenandoah en longeant la Skyline Drive, dans les zones marécageuses de Chincoteague, sur les rives du Potomac et du Rappahannock. Ils rencontraient souvent des opossums, des cerfs, des renards gris et, plus rarement, des coyotes ou des lynx. À raison de deux heures par semaine, Hasan donnait aux membres du groupe des cours de self-défense. Il ne posait jamais aucune question. Les membres du groupe, du reste, même si les « rappels » portaient de plus en plus souvent sur al-Qaida et les attentats perpétrés un peu partout dans le monde en son nom, semblaient n'avoir aucune intention, dans l'immédiat, de partir sur une terre de jihad. Qui plus est, ils avaient pris leur distance avec al-Rashidi. Shehzad trouvait cela plus prudent car il n'appréciait guère les excités qui tournaient autour de lui, et en particulier Scott Verbrungen.

Et puis, il y eut le 11 septembre 2001. Le groupe regarda les images de l'effondrement des tours en silence. Ils essayèrent de s'approcher du Pentagone qui se trouvait à quelques miles de Falls Church pour jouir du spectacle, mais ils durent rebrousser chemin et se contenter des images télévisées passant en boucle. Ils virent le centre du pouvoir coupé en deux, l'Amérique émasculée. À Fairfax, devant sa télé, al-Rashidi faisait des bonds de joie en criant *Allahou akbar*. Dès le 16 septembre, il réunit ses fidèles. Shehzad ne vint pas, ni personne de son groupe. Les images avaient été trop fortes. Il était trop tôt. Il avait besoin de réfléchir et de comprendre. Max n'était pas de cet avis. Il était enthousiaste et considérait que Ben Laden, en frappant l'Amérique, leur avait montré la voie. Il fallait agir au plus vite, ne pas laisser l'ennemi souffler. Simran voulait également passer à l'action. Son frère Dirar, cependant, se rangea du côté de Shehzad.

Les entraînements reprirent donc comme avant, au grand désarroi de Peter John Mayer, l'agent spécial du FBI qui, depuis déjà quatre mois, surveillait avec son équipe le groupe de Shehzad. Et il avait fallu mettre les moyens pour ne pas être repéré dans les montagnes, les vallées et le long des fleuves. Pas une parole échangée n'avait échappé aux grandes oreilles de l'agence, pas un étirement, une pompe ou une prise de judo qui n'ait été photographiés. Mais tout cela n'était que du vent pour l'Attorney fédéral adjoint en charge du dossier. Le groupe, en effet, ne décidait rien et n'organisait rien d'illicite. Peter John Mayer n'avait jamais connu des zozos pareils. Ils se disaient salafistes mais passaient leur temps à voter pour un oui et pour un non. Dès qu'était mis au vote un projet terroriste quelconque, le scrutin finissait par un score de deux à deux. Cette enquête ne finirait jamais avec des olibrius dont la devise semblait être « j'y vais ou j'y vais pas ? ».

Et ce qui devait arriver arriva. Peter fut convoqué chez le grand patron, au siège de Washington. Comme Thanksgiving approchait, il passa tout d'abord à la boutique du FBI pour acheter un bavoir FBI car sa sœur venait d'avoir un bébé, ainsi qu'un nounours FBI pour son neveu et une paire de menottes FBI pour sa femme, juste pour rire.

Puis il attendit l'heure de son passage de savon en buvant un grand coca. Quand le patron le fit entrer dans son bureau, il fut surpris. Le boss semblait être plutôt de bonne humeur. Il adopta d'ailleurs un ton résolument paternaliste en lui envoyant du « mon cher Peter » à plusieurs reprises. Puis il lui tendit un bout de papier et lui demanda de lire à haute voix le chiffre qui s'y trouvait inscrit. Peter lut « 20 000 dollars ». Le boss prit alors une mine grave. Vingt mille dollars, expliqua-t-il, est le coût de cette enquête pourrie par semaine. Il va falloir très vite que ces petits connards se décident à passer à l'action, résuma-t-il, car sinon cela démontrera que Peter manque d'imagination et qu'il n'est pas digne de passer au grade de commandant et encore moins de postuler pour le bureau de Los Angeles. Peter ne put retenir un rictus. Il rêvait de la côte californienne et elle allait lui passer sous le nez par la faute de quelques barbus indécis. Il sortit de très mauvaise humeur du siège du bureau du patron et se passa les nerfs sur son équipe d'incapables.

Deux jours plus tard, à la fin de son cours de self-défense, Hasan demanda de faire partie du groupe. Il expliqua qu'il n'était pas complètement stupide et qu'il était injuste de le tenir à l'écart alors qu'il entraînait le groupe depuis plusieurs mois. Les membres du groupe votèrent et admirent Hasan en leur sein. Il prêta la baya à Shehzad et participa à toutes les activités. Dès qu'il le pouvait, cependant, il avait des discussions avec chaque membre isolément, excepté Shehzad. Il leur disait d'ouvrir les yeux. La situation des musulmans, affirmait-il, s'était considérablement dégradée en Amérique depuis le 11 septembre. Dirar n'avait-il jamais remarqué les regards mauvais qui le transperçaient à la poste, dans le mall, dans la rue ? Et pour quelle raison Max n'avait-il pas eu sa promotion amplement méritée ? N'était-ce pas à cause de sa barbe trop longue et de son kamis ? Ne voyaient-ils pas tous qu'ils ne pouvaient pas pratiquer librement leur religion, que l'Amérique était l'ennemie de l'islam, et que les choses n'allaient pas s'arranger ? Ne savaient-ils pas, au fond de leur cœur, où se trouvait leur devoir de musulman ?

Après ce travail de sape, au bout d'un mois, Hasan proposa que le groupe achète des armes et attaque la Silver Line du métro, à la station de Falls Church. Shehzad était fermement opposé à ce massacre d'innocents, mais le résultat du vote fut sans appel : quatre contre un. Peter John Mayer retira son casque audio et hurla sa joie.

La semaine suivante, chaque membre du groupe se coupa la barbe, s'habilla à l'occidentale et acheta un fusil semi-automatique et des cartouches. Les cinq hommes s'entraînèrent au tir dans les Appalaches recouverts de neige. Ainsi que le souligna Peter John Mayer à l'Attorney fédéral adjoint, les photos rendent très bien sur fond blanc. Elles y gagnent en netteté.

La date de l'attentat fut fixée au 15 décembre. Le groupe partirait de chez Shehzad qui gardait les armes dans un faux plafond de sa cave. À 8 heures, le groupe commençait à s'impatienter au domicile de Shehzad en attendant Hasan. Soudain, les vitres du salon et la porte d'entrée explosèrent simultanément et des ombres noires leur tombèrent dessus de toute part.

Ah, tous ces petits fruits que les services anti-moi ont aidés à mûrir afin de pouvoir les cueillir ! J'admets que c'est de bonne guerre.

Chapitre 4

Le quatrième précepte : « Il me faut un héros »

Bien plus qu'un chef : un héros

Hasan ibn Sabbâh me laissa découvrir le quatrième précepte par moi-même. Ce ne fut pas difficile. Il me suffit d'observer mon concepteur et le dévouement total que ses hommes lui portaient. On raconte beaucoup d'anecdotes absurdes sur lui et ses assassins. Je peux témoigner que l'une d'entre elles est parfaitement véridique.

Un jour, pour impressionner l'émissaire de quelque puissant ennemi, Hasan ibn Sabbâh ordonna à l'un de ses gardes de se jeter du haut des remparts d'Alamût. Celui-ci le fit sans hésiter. L'ordre à peine donné, il sauta dans le vide.

D'où venait cette soumission absolue ?

Les fidawis savaient qu'ils ne reviendraient pas de leur mission. Tuer un puissant de ce monde entouré de gardes, sans trouver soi-même la mort, est chose presque impossible. Il était même souhaitable d'être tué dans l'action. Pourtant, les fidawis ne cherchaient pas la mort immédiate. Ils tenaient à délivrer leur message, à revendiquer leur acte au nom de leur maître, si bien qu'ils prenaient souvent le risque d'être arrêtés. Or, être arrêté signifiait être torturé longuement avant de mourir. L'acceptation de cette souffrance intolérable était une nouvelle façon de prouver leur dévouement sans limites. Ni la mort ni la souffrance ne leur faisaient peur.

Leur exemple me dévoila le quatrième précepte : il me faut un héros.

Comme Byron l'écrivait au début du premier chant de *Don Juan* : « I want a hero : an uncommon want, when every year and month sends forth a new one. »

Oui, il me faut un héros, mais pas un héros éphémère. Il me faut un héros, c'est-à-dire bien plus qu'un chef. Seul un héros peut faire naître la véritable dévotion.

Avoir une cause ne suffit pas. Il faut un héros pour l'incarner et la porter.

Avoir un ennemi ne suffit pas, il faut un héros pour le combattre vaillamment.

Toujours mes obligés rechercheront un homme de la trempe de Hasan ibn Sabbâh sans jamais trouver son équivalent.

Incarner la cause

Certes, la cause est parfois si forte que le héros n'apporte qu'un supplément d'âme et qu'il est en quelque sorte remplaçable. L'ETA en fournit un bon exemple. Le numéro 1 sitôt arrêté était remplacé par le numéro 2 qui devenait numéro 1, et ainsi de suite.

La plupart du temps, cependant, le héros est un ingrédient nécessaire à ma perfection. Quand il disparaît, la cause ne disparaît pas mais l'ardeur à la soutenir faiblit, jusqu'à l'apparition d'un nouveau héros, ce qui peut prendre du temps.

Jusqu'à cette réapparition, il est fréquent qu'un ersatz s'impose temporairement. Ce faux héros de substitution n'est souvent que la création de l'ennemi. Car l'ennemi a tout autant besoin que moi d'un héros. Mais il ne l'appelle pas ainsi, évidemment.

Avec beaucoup de finesse, les services de contre-terrorisme savent qu'il est essentiel d'avoir une figure symbole de la menace, un *most wanted* qui pourra être inscrit sur la liste du FBI. Une prime sera offerte. Les enchères monteront. Mais ce sera artificiel, comme le cours de la Bourse. Le *most wanted* n'aura aucune valeur en soi. Il ne sera pas plus dangereux que n'importe quel émir de n'importe quelle katiba. Mais il incarnera la menace terroriste de la télé-réalité. Il sera l'homme à abattre et l'on fera croire aux peuples que sa disparition serait une grande victoire, comme si la mort de ce pâle produit de substitution pouvait me faire disparaître.

C'est ainsi, à titre d'exemple, qu'avec empressement le monde occidental a porté sur un piédestal al-Zarkaoui, dont l'importance était pourtant infime.

Mais vous aviez tellement besoin de mettre un visage sur la menace !

Quoi de plus télégénique qu'un visage ?

Vos dirigeants ont tout aussi besoin de cette personnification de la menace plus ou moins fabriquée. Si l'ennemi est incarné, le chef d'État qui le neutralise en tire toute la gloire. Cette pensée a dû traverser l'esprit de Barack Obama en assistant à l'exécution d'Oussama Ben Laden, et Donald Trump n'a pas caché sa joie devant celle d'al-Baghdadi.

Les héros authentiques

Les vrais héros, il est vrai, se remplacent difficilement. J'en ai connu quelques-uns qui ont laissé un vide difficile à combler. Ils ont en tout cas rempli parfaitement la fonction assignée par le quatrième précepte.

Sabri al-Banna, alias Abou Nidal, fut l'un d'entre eux. Il incarna si bien son organisation que plus personne ne se souvient du nom de celle-ci : le Fatah-Conseil révolutionnaire. L'histoire n'aura retenu que le nom d'Abou Nidal.

Contrairement à la plupart de mes obligés qui ont agi au nom de la cause palestinienne, Abou Nidal a eu une jeunesse dorée. Il est né en mai 1937 à Jaffa, dans une grande maison couleur crème. Il avait une chambre au troisième étage dont les fenêtres donnaient sur la mer. Son père Khalil avait fait fortune dans l'immobilier sous le mandat britannique et possédait des milliers d'hectares de vergers le long de la bande de Gaza. La vie était douce jusqu'au vote par l'Assemblée générale des Nations unies de la partition de la Palestine en deux États, le 29 novembre 1947. Aussitôt des combats éclatèrent un peu partout, et notamment à Jaffa. Des voitures piégées par les milices combattantes juives explosèrent en centre-ville et firent de nombreuses victimes. Au début de l'année 1948, la famille al-Banna fut contrainte de quitter Jaffa. Quelques mois plus tard, toutes ses terres étaient confisquées par le nouvel État israélien.

Celui qui deviendra l'un de mes plus célèbres obligés a donc été d'abord l'une de mes victimes. Contrairement à ceux qui, n'ayant rien, n'ont rien à perdre, Sabri a tout perdu.

Il remplissait une condition indispensable pour incarner la cause palestinienne.

Mais ce qui fit de lui un parfait exemple du quatrième précepte fut son intransigeance. Il était hors de question d'accepter de négocier avec Israël. Aucune partition n'était envisageable. Cette position l'amena vers la dissidence quand l'OLP de Yasser Arafat envisagea une solution politique passant par la reconnaissance de l'État d'Israël. Son intransigeance, par la force des choses, amena vers lui les plus intransigeants, et donc les plus volontaires, les plus acquis à la cause palestinienne, ceux qui étaient prêts à offrir leur vie.

Abou Nidal en fit des fidawis. Ses hommes lui obéissaient au doigt et à l'œil parce qu'il était devenu la cause elle-même, son incarnation parfaite. Il créa des camps d'entraînement et d'endoctrinement pour adultes, mais aussi pour leurs enfants. Dès leur plus jeune âge, ces derniers apprenaient à idolâtrer Abou Nidal et à lui obéir en tout. Il n'existait dans leur esprit aucune distinction entre la cause et le héros de celle-ci. La symbiose était parfaite.

Ce faisant, Abou Nidal n'avait fait que copier mon concepteur. Hasan ibn Sabbâh accueillait dans les murs d'Alamût des enfants confiés volontairement par leurs parents pour qu'ils deviennent des fidawis ou même, pour une minorité d'entre eux, des dais.

Mon concepteur n'avait pas choisi par hasard de s'établir dans la région du Daïlam, protégée par la barrière naturelle de la chaîne de l'Elbourz. Ses habitants étaient des montagnards fiers et rudes. Jamais personne n'était parvenu à les faire plier. Le Daïlam n'avait jamais été conquis par la force. Mais il pouvait l'être par la parole. Et Hasan s'y employa. Il gagna la confiance de ses habitants et, comme cela se retrouve souvent chez les peuples de guerriers, la confiance une fois donnée assure une fidélité sans faille.

Les Daïlamites ressemblaient aux fiers Afghans qui résistèrent également à toutes les invasions. Les Britanniques et les Soviétiques en savent quelque chose. À l'instar d'Abou Nidal qui s'est entouré des Palestiniens les plus déterminés, de mon concepteur qui a choisi le peuple idoïne pour accomplir sa grande destinée, Oussama Ben Laden trouva refuge auprès d'un autre peuple de montagnards irréductibles fonctionnant sur un mode tribal pour lequel la baya, le serment d'allégeance, est un bouclier d'airain.

Plus encore qu'Abou Nidal, Oussama Ben Laden est un exemple accompli du quatrième précepte.

Il fallait un héros à al-Qaida. Sans Oussama Ben Laden, al-Qaida n'aurait jamais existé, car cette organisation n'était qu'une union entre des groupes disparates. Ben Laden fut le moteur et le symbole de celle-ci. Le Front islamique mondial, nom véritable de l'organisation, a pris naissance le 23 février 1998, par un acte fondateur : la déclaration de jihad contre les Juifs et les croisés. Oussama Ben Laden fut le seul signataire de cette déclaration à ne représenter aucun groupe ayant des objectifs géographiquement définis et des stratégies locales, si bien qu'il se trouva naturellement placé au-dessus des intérêts partisans, comme un arbitre ou un sage, un de Gaulle du terrorisme. Ayman al-Zawahiri représentait l'organisation égyptienne Al Jihad, Mounir Hamza celle des oulémas pakistanais. Le Harakat Al Ansar pakistanais, le Harakat al-Jihad du Bangladesh et le groupe al-Jamaa al-Islamiyya égyptien étaient également représentés.

Les services occidentaux ne comprirent que bien trop tard l'importance de Ben Laden en tant que fédérateur et symbole de la cause elle-même, au prétexte qu'il n'était pas un chef de guerre. C'était une grave erreur car, ainsi que me l'a souligné mon concepteur lui-même après ma découverte du quatrième précepte, le héros n'est pas nécessairement un chef de guerre. Il est l'incarnation de la cause et n'a qu'à s'entourer de combattants compétents pour mener les opérations militaires. Certes, rien n'empêche qu'il cumule les deux fonctions de guide spirituel ou religieux et d'émir, mais ce n'est pas indispensable, car c'est à lui et à lui seul que les fidawis obéiront.

Et ils le feront, comme ceux de mon concepteur et comme ceux d'Abou Nidal, si nécessaire jusqu'à la mort.

L'importance d'Oussama Ben Laden ne résidait donc pas dans son génie militaire, mais dans la ferveur qu'il provoquait chez les sympathisants de la cause. C'était une chose étrange si l'on considère que l'islam radical interdit l'ouboudiyya, l'idolâtrie d'un autre que Dieu, et notamment la représentation humaine. Or de multiples objets figurant le visage du cheikh saoudien firent leur apparition sur les marchés asiatiques et pakistanais. Oussama Ben Laden était sur des tee-shirts, des tasses, des cendriers, des posters. J'ai moi-même conservé un jeu de cartes, en souvenir de mon plus célèbre obligé. Au verso de chaque carte figure son visage tandis qu'au recto sont reproduites des images de son épopée, depuis la lutte contre les Soviétiques jusqu'aux grottes de Tora Bora. Je me sers de ce jeu pour faire des réussites. J'aime beaucoup ce jeu qui me ressemble tant. Il est avant tout un jeu stratégique – disons à 95 %, mais il reste ces 5 % d'incertitude, de chance ou au contraire de malchance. Combien

d'attentats bien conçus ont échoué en raison d'un tout petit grain de sable ? La malchance a fait échouer plus d'actions terroristes que tous les services de contre-terrorisme réunis. Il s'agit parfois d'un plombier qui vient réparer une fuite, d'un terroriste qui se tire dans le pied, d'un vol annulé pour cause de grève, d'un détonateur déficient alors que le lot avait été testé. À l'inverse, un attentat bâclé, mal préparé, peut parfaitement être mené à bien avec un peu de chance, cette fameuse réussite. Les frères Kouachi ne savaient même pas où se trouvait la porte d'entrée de l'immeuble abritant *Charlie Hebdo*.

À l'instar de mon concepteur et d'Abou Nidal, Oussama Ben Laden a été aimé par ses fidawis, et même au-delà par des sympathisants de sa cause. Pour être un héros au sens du quatrième précepte, il faut entraîner l'adhésion autour de soi, ce qui facilite le recrutement et assure la fidélité des recrues mais implique de ne pas mener d'actions impopulaires auprès de ceux dont on recherche la sympathie.

En cela l'État islamique aura péché.

Il ne suffit pas d'obéir au troisième précepte en poussant son ennemi à se détruire lui-même, il faut être capable de séduire. À quoi sert-il de faire détester l'Occident par un nombre toujours croissant de musulmans s'ils ne sont pas attirés par le système de substitution que le groupe terroriste leur propose ? Or, pour séduire, il faut un héros. C'est indispensable. Une cause doit être incarnée. L'État islamique n'a jamais trouvé son héros. Al-Baghdadi avait le charisme d'une huître. Sous sa direction, l'État islamique faisait peur aux masses musulmanes. A-t-on idée de brûler vif un pilote jordanien, comme il le fit le 3 février 2015 ? Et quel mépris pour les valeurs traditionnelles du terrorisme ! Alors qu'al-Qaida bichonnaît ses otages parce qu'ils pouvaient rapporter gros, l'État islamique les livrait à ses égorgeurs comme une cigale peu soucieuse de son avenir. Les jihadistes de Daesh se comportèrent ni plus ni moins comme des gosses de riches, gaspillant leurs ressources, et quand l'hiver fut venu ils se trouvèrent bien dépourvus.

L'action d'éclat

Pour devenir un héros aux yeux de mes obligés, il ne suffit cependant pas de se rendre sympathique. Il est préférable de réussir également une action d'éclat. Ce n'est pas une obligation mais cela permet d'entrer dans la légende de son vivant, et surtout de créer des vocations. Mais il y a l'art et la manière. Tout dépend des époques et des mentalités. L'action d'éclat a longtemps consisté à tuer le symbole de l'ordre social honni, qu'il s'agisse du roi de Yougoslavie Alexandre 1^{er} en 1934 ou du président Sadate en 1981.

Parfois, c'est la persévérance dans l'action qui a attiré le respect et assuré la postérité de son auteur. Le tsar Alexandre II avait échappé à six tentatives d'assassinat avant de périr, en 1881, en raison de l'obstination de la jeune Sophie Perovski. Mon grand-père de cœur, Abdallah, fils de Maimoun al-Kaddah, avait bien raison de souligner que la dissimulation sans patience ne mène à rien et que la patience sans dissimulation est vouée à l'échec, mais Sophie Perovski, plus que quiconque, a démontré que la détermination était la troisième vertu cardinale de mes obligés les plus talentueux, sans laquelle la dissimulation et la patience seraient insuffisantes.

L'action d'éclat, par la suite, s'est découverte une autre utilité. Il ne s'agissait plus seulement de renverser un tyran, mais aussi de faire connaître la cause pour obtenir des soutiens, notamment financiers, dans une sphère plus large que celle des sympathisants domestiques. Cette mondialisation du terrorisme a été le fer de lance de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) à partir de la fin des années 1960. L'idée de m'utiliser bien au-delà du théâtre d'opérations habituel, ou même contre des cibles indirectes, était tout simplement géniale. De cette façon, des causes totalement ignorées ont été soudainement connues de tous.

Il y eut la mode des détournements d'avion spectaculaires mis en œuvre par le Front populaire de libération de la Palestine (FPLP) de Georges Habache, puis par le FPLP-Opérations spéciales de Wadi Haddad, mais si je devais choisir un seul coup d'éclat parmi une multitude, ce serait évidemment l'opération menée par l'organisation Septembre noir en 1972 contre des athlètes israéliens, à l'occasion des Jeux olympiques de Munich. Puisque les Jeux olympiques sont l'événement le plus médiatisé à l'échelle de la planète, mon utilisation dans une telle occasion ne pouvait avoir qu'un impact maximum. Certes, la prise d'otages s'acheva dans un bain de sang et onze athlètes israéliens furent tués. Certes, la condamnation de cette opération fut unanime. Mais le monde entier, du jour au lendemain, s'intéressa à la cause palestinienne. Ainsi que mes obligés de Septembre noir l'indiquèrent fort justement dans l'édition du 13 septembre 1972 du journal libanais *Al Sayad* : « Le choix des Jeux olympiques, du point de vue de la propagande, a été une réussite totale. Ce fut comme si l'on avait peint le nom de la Palestine sur une montagne visible des quatre points de la terre. » Nombreux sont mes obligés qui suivirent la voie tracée par les organisations palestiniennes. À partir de 1975 et pendant dix ans, grâce aux actions de l'Armée secrète arménienne pour la libération de l'Arménie (l'ASALA), la cause arménienne, demeurée totalement inconnue de l'opinion publique internationale malgré les déportations et les massacres de la population en 1915, fut mise en lumière.

Puis l'action d'éclat est devenue synonyme de tuerie. La réussite d'une opération s'est appréciée en considération du nombre de victimes. Les attentats de masse se sont imposés avec, chez leur auteur, le rêve d'égaliser le chef-d'œuvre du 11 septembre 2001. Les massacres d'aujourd'hui n'auraient pas eu les faveurs de certains anarchistes russes qui plaçaient l'éthique au-dessus de toute autre considération. Mais les noms de ces héros aux mains presque propres ne sont pas restés dans la mémoire collective. Contrairement à Oussama Ben Laden, ils n'ont pas assez tué pour marquer l'histoire. Je dois cependant leur reconnaître une grandeur d'âme et des manières raffinées que je n'ai plus jamais retrouvées chez aucun de mes obligés.

Je me souviens en particulier d'Yvan Kaliayev, le héros des anarchistes moraux, qui serait tombé dans l'oubli si Albert Camus ne lui avait donné une postérité méritée dans la pièce de théâtre intitulé *Les Justes*. Dans l'ambiance actuelle, Camus aurait sans doute été poursuivi pour apologie du terrorisme. Hasan ibn Sabbâh, en tout cas, aurait été fier de Kaliayev, lui qui détestait les morts inutiles. Le 15 février 1905, Kaliayev attendait le passage de l'attelage du grand-duc Serge de Russie, gouverneur de Moscou et oncle de l'empereur Nicolas II qui se rendait au Bolchoï. Il était sur le point de jeter sa bombe quand il vit que le grand-duc était accompagné de la grande-duchesse et surtout de deux enfants, ses neveux Dimitri et Marie. Il a estimé que le meurtre inutile d'innocents desservirait la cause et a donc retenu son geste, lui qui pourtant, sous la plume de Camus, affirmait : « Nous tuons pour bâtir un monde où plus jamais personne ne tuera ! Nous acceptons d'être criminels pour que la terre se couvre enfin d'innocents. »

Il y avait donc des choses qu'il ne pouvait se résoudre à faire, même pour le bien de l'humanité en général et de la Russie en particulier. Comme la plupart des anarchistes, il avait lu le *Catéchisme révolutionnaire* (1866) mais n'avait pu adhérer au portrait froid et déshumanisé du révolutionnaire décrit à quatre mains par Bakounine et Netchaïev :

Le révolutionnaire est un homme voué. Il n'a ni intérêt personnel, ni affaires, ni sentiments, ni attachements, ni propriété, ni même un nom. Dans la profondeur de son être, non seulement en paroles, mais de fait, il a brisé tout lien avec l'ordre civil... Il ne connaît qu'une seule science, la destruction... Les sentiments ramollissants de parenté, d'amitié, d'amour, de reconnaissance, doivent être étouffés en lui par la passion unique et froide de l'œuvre révolutionnaire.

Les exemples de Netchaïev et de Kaliayev démontrent qu'il existe une riche biodiversité parmi mes obligés. Ils luttèrent pour la même cause mais étaient aussi différents qu'un rottweiler et un cavalier king-charles peuvent l'être l'un de l'autre. Netchaïev estimait avoir le droit d'éliminer tous ceux qui contestaient ses méthodes et tua de façon sordide Ivanov, l'un des plus anciens membres de son groupe, le Comité de la hache. Il lança ainsi la mode des purges internes qui traversa mon histoire. Abou Nidal éliminait ses proches à la moindre suspicion – on n'est jamais trop prudent – et les takfiris sont aujourd'hui le modèle achevé du dangereux cocktail de paranoïa, d'intolérance et de haine qui amène à éliminer tous ceux qui s'écartent un tant soit peu de l'orthodoxie du groupe.

En tant que méthode au service d'une stratégie contre-productive, je réprovoque évidemment ce fanatisme dénué de raison qui affaiblit mes troupes et les conduit inexorablement à leur perte. Que mes obligés contemporains n'aient pas le genre de pudeur un peu datée de Kaliayev, je veux bien le comprendre, mais qu'ils passent plus de temps à s'entretuer qu'à terroriser leur véritable ennemi, cela dépasse l'entendement ! J'ajoute que les états d'âme de Kaliayev ne l'empêchèrent nullement de remplir sa mission, deux jours plus tard, en tuant le grand-duc. Le cocher du grand-duc trouva aussi la mort. En cette époque troublée, c'était le risque de son métier. Il devait avoir un regard moins attendrissant que ceux de Dimitri et Marie, ou peut-être moins grave :

Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard¹.

Du héros au bourreau

Je ne suis sans doute pas impartial, en raison de l'éducation que j'ai reçue de mon concepteur. Ma préférence va naturellement à celui qui suit la voie tracée par Hasan ibn Sabbâh, ne se laisse jamais aller à la facilité des boucheries inutiles et préfère la qualité à la quantité.

Mais il faut vivre et faire mourir avec son temps et chaque époque a les héros qu'elle mérite. À l'opposé de la figure du terroriste romantique, condamné pour la grandeur de la cause à devenir un assassin, joyau d'une époque hélas révolue, il y a, dans le monde ultra-violent que vous avez créé et dont vous voudriez m'attribuer la paternité, le héros sanguinaire, celui qui force le respect, à force de se faire craindre, y compris parmi les siens. Certains de mes obligés n'ont en effet aucune limite. Ils tuent pour le plaisir. Je désapprouve, évidemment, comme mon concepteur l'aurait fait, mais je dois aussi reconnaître que les groupes terroristes ont parfois besoin de bourreaux sans scrupule. L'État islamique, en revanche, est allé trop loin en acceptant dans ses rangs de véritables psychopathes. Ces derniers avaient fait preuve d'une violence extrême et d'un amoralisme total bien avant de soupçonner l'existence de Dieu et d'apprendre avec délices qu'ils pouvaient, en son nom, commettre des crimes encore plus abjects que ceux qu'ils réalisaient auparavant dans le seul but de se faire plaisir. Maintenant qu'ils joignent l'utile à l'agréable, dans une totale impunité, en Irak ou en Syrie, ils n'avaient plus aucune raison de se retenir.

Je me souviens en particulier de l'un d'entre eux, inconnu du grand public mais qui fut une sorte de héros parmi les siens. Sa barbarie fascinait et imposait le respect. Karel Leendert, alias Abou Jihad, naquit en 1975 à Rotterdam. Il fut placé dans un foyer dès l'âge de 6 ans. Sa mère et son père passaient le plus clair de leur temps à boire, à s'injurier et à se battre. À l'âge de 7 ans, il quitta le foyer pour une famille d'accueil, les Meren. Baltus Meren était chauve, petit et gros. L'œil éteint, les lèvres humides, les mains moites, la peau grasse et luisante, la chemise tendue à l'excès par sa bedaine imposante, il passait ses journées avachi dans le fauteuil du salon, devant une télévision mal réglée. Il ne parlait presque jamais car il n'avait rien à dire. Il se contentait de passer dans la vie, sans lire, sans apprendre, sans travailler, sans penser, supportant son ignoble femme et son existence inutile avec le flegme de l'abruti. Mais était-il un abruti ? Dit-on d'un bœuf qu'il est abruti ? Non, on dit seulement que c'est un bœuf.

La femme du bœuf, Anieck Meren, était très grande, très mince, toute droite, sans aucune rondeur, sans aucune forme. Elle ressemblait à un tronc desséché et grisâtre. Ses cheveux noirs gras de corbeau étaient constamment tirés en arrière et maintenus par un chignon. Ses deux petits yeux jaunes étaient tout ronds et légèrement exorbités. Son visage était mince, ses joues étaient creuses et ses lunettes rectangulaires accentuaient la cruauté qui ressortait de ses traits disgracieux. Elle avait constamment un air pincé, comme si elle était agressée par de mauvaises odeurs. En fait de mauvaise odeur, il y avait la sienne qui la suivait partout, flottait autour d'elle, envahissait l'espace, imprégnait les tissus, si bien que lorsqu'elle quittait une pièce son odeur y restait. Elle ne puait pas, mais elle dégageait un mélange écœurant de senteur de naphthaline et de parfum frelaté à base de vanille artificielle.

Dès que Karel la vit, il la détesta intensément. Il eut une réaction instinctive et incontrôlable de révolte qui se traduisit par un mouvement de recul quand elle s'approcha. L'enfant ne parvint jamais à contrôler son aversion physique pour Anieck Meren. Ce qui, plus que tout, lui soulevait le cœur, était ses extrémités. Elle avait des pieds et des mains immenses, totalement dépourvus de grâce, et Karel ne supportait pas qu'elle le touchât avec ses longs doigts brillants et osseux.

Le couple Meren avait deux enfants, Caspar, âgé de 10 ans, et Dirk âgé de 8 ans. Si Caspar était le portrait craché de son père, grassouillet, mou, peureux et complexé, Dirk était celui de sa mère : filandreuse, sec, mince, gris, cruel et méchant. Les deux frères avaient scellé une union sacrée contre les intrus, les enfants placés. Les prédécesseurs de Karel avaient eu leur content de quolibets et de coups, mais Karel était très endurci par des mois de foyer et, après deux ou trois saignements de nez, ils comprirent qu'il ne fallait pas s'y frotter. Karel leur faisait peur. Il avait une telle agressivité en lui, une violence difficilement contenue qui ne demandait qu'à s'exprimer et une indifférence presque totale à la douleur. Ils ne pouvaient cependant pas imaginer à quel point ils avaient raison de le craindre. Celui-ci, quelques semaines seulement après son arrivée, avait pris une ferme résolution : il tuerait Caspar et Dirk. C'était le meilleur moyen de détruire leur mère.

L'occasion se présenta d'elle-même, un mercredi en début d'après-midi. L'appartement des Meren était situé au cinquième et dernier étage d'un immeuble moderne dépourvu de charme. L'appartement avait une belle terrasse de 15 mètres de long dont la rambarde d'un mètre de haut

avait une largeur attractive de 50 centimètres. Karel jouait souvent à se faire peur en marchant le long de la rambarde devant les regards craintifs et envieux de Caspar et Dirk. Il suffisait de les mettre au défi. Ce fut un jeu d'enfant. Karel les traita de lâches et affirma qu'ils n'étaient pas « cap » de faire comme lui. Les deux frères, vexés, montèrent sur la rambarde en tremblant légèrement. Karel en descendit. Il les regarda un instant. Il sourit quand Caspar lui dit avec mépris : « Tu vois, p'tit con, qu'on est cap. » Puis il les poussa tous les deux en même temps, d'un coup sec. Leurs petits cris ne réveillèrent même pas leur père, endormi devant la télévision.

Personne ne soupçonna Karel qui apprit ainsi qu'un meurtre est facile à commettre si aucune hésitation ne vient freiner le bras du meurtrier.

Pendant son enfance et son adolescence, Karel commit de nombreux méfaits plus ou moins graves : vols en tout genre, agressions sexuelles, violences diverses. Il était rarement pris, ce qui lui donna peu à peu un sentiment de toute-puissance. Et même quand il était pris, la peine était insignifiante. Il fuguait constamment du foyer et sa distraction favorite était le rodéo. Depuis l'âge de 15 ans, il avait pris l'habitude de voler une voiture chaque samedi soir et de foncer dans les rues de Rotterdam sans respecter les stops, les priorités ni les feux rouges. Quand les policiers le prenaient en chasse, il accélérât jusqu'à atteindre des vitesses insensées. Un jour, évidemment, le drame se produisit. Une jeune mère de famille et sa petite fille de 3 ans furent tuées sur le coup. Devant le juge, Karel n'exprima aucun regret. L'expert psychiatrique chargé de l'examiner souligna une psychopathie très prononcée pour un jeune homme âgé de seulement 16 ans et exprima de grandes inquiétudes pour l'avenir. Karel partit en prison jusqu'à sa majorité.

Quand il en sortit, il se mit au trafic de drogue avec un relatif succès, mais, lors d'une bagarre dans un bistrot, il planta un couteau dans l'œil droit du barman. Cette fois-ci, la peine fut plus longue. Pendant qu'il la purgeait, il fit la connaissance d'un islamiste égyptien poursuivi pour terrorisme et qui avait passé plus d'une année dans un camp d'al-Qaida à la frontière pakistano-afghane. Son compagnon de cellule lui enseigna notamment les écrits de Sayyid Qotb, penseur islamiste égyptien pendu en 1966 par le régime nassérien, qui avait publié des livres anti-occidentaux et antijuifs. Selon lui, le jihad était une obligation personnelle de chaque musulman dans le but d'établir un État islamique. Il fallait combattre la mécréance et l'apostasie de la même façon que le Prophète avait combattu et détruit la Jahiliyya originelle, la barbarie anté-islamique. Le seul État licite était celui qui appliquait la charia, fondement de l'ordre social, loi universelle parfaite se suffisant à elle-même.

Karel se convertit à l'islam à la fin de l'année 1992. Il rêvait de jihad. Son goût pour la violence, conforté par la perspective de pouvoir tuer en toute impunité, était sa principale motivation. Sa sortie de prison, en septembre 1993, coïncida avec la création en Bosnie du Bataillon des moudjahidin de Zenica. Le monde musulman était en ébullition. Les oulémas officiels et officieux étaient pour une fois d'accord entre eux : la Bosnie était une authentique terre de jihad dont il fallait chasser les Serbes. Qui plus est, l'Amérique et l'Occident apportaient leur soutien aux salafistes jihadistes, commettant la même erreur que lors du jihad contre les Soviétiques en Afghanistan.

Grâce à la chaude recommandation de son mentor égyptien, Karel, alors âgé de 25 ans, devenu Abou Jihad, fut reçu par Abou el-Maali, le chef du Bataillon des moudjahidin en personne. Il gagna sa confiance en acceptant toutes les basses œuvres. Sa violence devint légendaire. Il ne pouvait certes pas égaler les atrocités commises à échelle industrielle par les Serbes eux-mêmes, mais massacra tout de même un ou deux villages serbes, sans épargner les femmes et les enfants. Il tuait au couteau pour ne pas gâcher de balle. Il faisait aligner les prisonniers serbes, passait dans leur dos et les égorgeait l'un après l'autre d'un coup sec. Il ne faisait cependant pas l'unanimité parmi les moudjahidin, car certains trouvaient qu'il prenait trop de plaisir à tuer. Ils le surnommèrent « le boucher ». Abou el-Maali comprit pour sa part tout le profit qu'il pouvait tirer d'une telle machine à tuer et, quand les accords de Dayton furent signés en décembre 1995, on raconte qu'il lui confia la mission d'assassiner Anwar Shaaban, le chef idéologique du Bataillon des moudjahidin avec lequel il était en désaccord. Même s'il n'est pas certain qu'Abou el-Maali ait été le commanditaire de cet assassinat, l'exécutant en fut bien Abou Jihad. Celui-ci accepta-t-il la mission par dévouement ? Certes non. Abou Jihad, en réalité, accepta parce qu'il aimait tuer. Au fond, il n'était devenu moudjahed que pour pouvoir déverser sa violence extrême, ressentir ce pouvoir suprême et enivrant sur autrui : donner la mort, sentir la lame qui s'enfonce et voir le sang chaud jaillir.

Abou Jihad poursuivit sa carrière en Algérie, en Tchétchénie, en Somalie, partout où il pouvait tuer, violer, piller. Mais il mourut pitoyablement en Irak, poignardé par une esclave yézidie dont il venait d'abuser.

À l'instar d'Abou Jihad, beaucoup de mes obligés sont motivés par leur fascination pour la violence. Ils sont des Netchaïev, des Nemmouche, des Merah. Ils étaient des criminels avérés ou en puissance avant d'être mes obligés. Je ne suis pas responsable de ce qu'ils sont mais je ne peux pas les renier. Tels certains des possédés de Dostoïevski, ils sont devenus les héros de mes temps modernes.

Le quatrième précepte, cependant, n'est plus respecté comme il devrait l'être. Je ne peux que le regretter et mettre en garde mes obligés. L'enseignement de mon concepteur doit être suivi à la lettre. Aucun précepte ne doit être négligé car les sept préceptes forment un tout indivisible. Mon efficacité est à ce prix. Or la nomination par le Majlis Al Choura, le conseil consultatif de l'État islamique, d'Abou Ibrahim al-Hachimi al-Qourachi pour succéder à Abou Bakr al-Baghdadi démontre que les considérations de sécurité l'ont temporairement emporté sur la nécessaire glorification du Chef. Non seulement le nouveau calife est un juge islamiste et non un guerrier, mais en outre son visage est inconnu. L'objectif recherché par mes obligés est bien entendu qu'il ne soit pas droné ou abattu trop vite, mais un héros sans visage n'est pas un héros, un héros qui se cache ne peut pas galvaniser ses troupes, et un héros qui ne parle pas ne peut convaincre personne de le rejoindre.

Chapitre 5

Le cinquième précepte : « Il me faut endoctriner »

La certitude d'être dans la vérité

La philosophie de Descartes contient tout ce qui convient à mes obligés. En premier lieu, elle leur apprend à mettre en doute ce qu'ils croyaient être vrai, à faire table rase de toutes leurs certitudes. Puis elle leur donne une ligne de conduite provisoire sur le chemin de la vérité. Avant que la vérité soit connue, le doute existe, mais il faut néanmoins prendre un chemin et s'y tenir aussi fermement que si l'on était certain qu'il soit le bon. Enfin, une fois la vérité atteinte, quand mes obligés sont convaincus que tout ce qui est en eux de réel et de vrai « vient d'un être parfait et infini », tout retour en arrière est devenu intellectuellement impossible.

L'étape finale de la certitude est un cadeau du diable.

Ce que je sais être la vérité est la vérité.

Ce que je sais être la vérité sans aucun doute ne peut qu'être vrai.

Un fidawi se jette du haut des remparts.

Un jihadiste se fait exploser au milieu de la foule.

Un autre écrase un avion sur une tour de Manhattan.

Au début des années 2000, dans une maison du Pays basque français, un chimiste de l'ETA accepte d'être enfermé pendant deux ans dans une pièce sans porte ni fenêtre, emmuré par ses complices afin que le laboratoire de fabrication d'explosifs et de faux papiers de l'organisation ne puisse pas être découvert en cas de perquisition. Pour le nourrir et récupérer le produit de son labeur, il faut casser la cloison puis la reconstruire à chaque fois.

Ils ont tous un point commun : leur certitude d'être dans la vérité.

Comment pourraient-ils accepter de tels sacrifices sans être absolument convaincus d'être dans la lumière ?

Descartes écrivait à un lecteur érudit et critique de sa philosophie que la volonté ne veut pas le mal, à moins que le mal ne lui soit présenté comme un bien.

Ovide avait une vision plus singulière. L'être humain gardait au fond de lui la faculté de discerner le bien du mal, même en faisant le mal :

Je vois le meilleur et je l'approuve, mais je fais le pire.

Pour ma part, j'estime qu'il faut croire faire le bien pour faire le mal pleinement, pour ne pas le faire à moitié, comme à regret.

Et il n'est nul besoin de drogues pour parvenir à ce résultat. Le mot assassin ne vient pas du haschisch, et les fidawis de Hasan ne se droguaient pas pour accomplir la mission qui les menait à la mort.

Les membres de l'État islamique qui accomplissent une opération martyre ne sont pas davantage sous l'emprise de stupéfiants. Certains médias ont fait courir la rumeur de l'utilisation, par les jihadistes kamikazes, du captagon, une drogue améliorant la résistance à la fatigue mais limitant la capacité de réflexion critique : ils vous servent là ce que vous aimez entendre. Les esprits rationnels des Occidentaux ne peuvent comprendre qu'un être humain se fasse exploser en toute conscience. Il est rassurant de trouver une explication plus cartésienne. Un jihadiste qui se fait exploser parce qu'il est complètement défoncé est une version acceptable. Qu'il le fasse parce qu'il « aime la mort autant que vous aimez la vie », et dans la certitude de sa montée au paradis, est incompréhensible et donc encore plus terrifiant.

Non, la drogue n'est pas le cinquième précepte. Mon concepteur est entré dans une colère noire quand il a eu vent de cette rumeur absurde distillée savamment par les seldjoukides. Pour créer le parfait fidawi, le cinquième précepte est tout simplement l'endoctrinement : il me faut endoctriner.

La transmission sans relâche de la cause

Et il faut endoctriner sans relâche, toujours plus, créer des réservoirs humains pour combler les inévitables pertes, d'autant que certains groupes terroristes ne lésinent pas sur les moyens. L'État islamique a ainsi gaspillé ses fidawis avec autant d'inconséquence que ses ressources financières, grisé par les flots de volontaires qui, pendant un temps, ont rejoint ses rangs. Il pensait sans doute que le mouvement ne s'arrêterait jamais, alors que toute rivière s'assèche un jour.

La cause, l'ennemi, l'art de s'en servir et le dévouement au héros se transmettent et s'apprennent. Les quatre premiers principes dépendent du cinquième.

Hasan ibn Sabbâh lui-même a été converti à la cause ismaélienne par plusieurs dais. Dans la ville de Rayy, il y eut Enirch Dharrab l'ésotérique, puis Bou Nedjim Serrâj le sellier, et enfin Moumin le prédicateur. Or les dais avaient été envoyés sur les routes des années auparavant par Abdallâh, fils de Maimoun al-Kaddah, mon grand-père de cœur.

Si la cause préexiste, elle ne subsiste que par sa transmission. Sinon, elle s'éteint. Un groupe terroriste n'est fort que de ses membres. S'il ne parvient plus à recruter, il disparaît.

L'endoctrinement fonctionne par filets dérivants.

À ma conception, les mailles étaient serrées. Les dais devaient agir prudemment pour ne pas être repérés et exécutés. Ils tournaient autour de la recrue potentielle et faisaient quelques allusions prudentes pour observer sa réaction, mais ils n'allaient jamais droit au but. La taqiyya leur interdisait de dévoiler publiquement leur doctrine. Améliorant sensiblement l'œuvre d'Abdallâh, Hasan ibn Sabbâh écrivit un mode d'emploi à l'usage des dais, le *Askhinaï-risk* ou *Connaissance de la vocation*, en sept points. Il s'agissait des règles de sécurité à respecter pour choisir les sujets capables d'être initiés aux secrets de l'ordre, puis des étapes à respecter pour les endoctriner.

Les sept règles de l'Askhinaï-risk

La première règle consistait à ne s'adresser ni aux gens stupides ni aux gens trop impliqués dans l'ordre établi. Les gens stupides, en effet, ne seraient pas en mesure de comprendre la doctrine de l'ordre des Assassins, tandis que les tenants de l'ordre établi la divulgueraient et feraient arrêter les dais.

S'il n'est pas très difficile de repérer la trop grande bêtise, il faut prendre le temps pour identifier les esprits imperméables à la doctrine. Un long moment d'observation est essentiel, qui fera découvrir la faille dans l'édifice. Une simple réflexion dévoilera un ressentiment, une haine enfouie, une jalousie profonde. Car personne n'est véritablement satisfait de son sort et donc de l'ordre établi. Les plus perméables à la doctrine sont ceux qui estiment mériter mieux que ce que la société leur a octroyé. Et ils sont nombreux, à des degrés divers.

Une fois le premier tri effectué, le dai mettait en application la deuxième règle de l'*Askhinaï-risk* : le Teenis, l'art de gagner la confiance de la personne que l'on veut recruter. Aucune méthode globale n'était envisageable. C'était du cas par cas. Il était parfois plus efficace de flatter les haines que d'encourager les passions. Parfois, au contraire, l'amour du prochain était la clé. Cette règle constitue toujours la règle d'or du recruteur. Combien de jihadistes – en particulier des jeunes femmes – sont parti(e)s en Syrie dans un but humanitaire ? En 1993, Christophe Caze, qui deviendra l'un de mes obligés au sein du groupe de Roubaix, s'était engagé en qualité d'infirmier au sein du bataillon des moudjahidin de Zenica.

La troisième règle, une fois la confiance gagnée, est de faire naître le scepticisme sur la légitimité de l'ordre établi au regard de règles supérieures. Il peut s'agir de principes laïcs tels que l'égalité, qui s'opposerait par essence à une société capitaliste, le droit naturel à l'autodétermination, qui légitimerait l'indépendance ou l'autonomie. Ce peut être une religion dont les principes seraient incompatibles avec les fondements du régime en place. Il est idéal de pouvoir se servir d'un texte sacré. Dans la Bible, le Coran ou les recueils de hadiths, il n'est pas difficile de trouver des passages qui, sortis ou non de leur contexte, légitiment mon utilisation. Les salafistes jihadistes se sont fait une spécialité de l'utilisation des écrits pour appuyer la parole. La parole se perd mais l'écrit reste. *Mektoub*. C'est écrit. Et ce qui est écrit devient une preuve, un dalil. Le dai contemporain affirme une vérité et, pour la prouver, se fonde sur le simple fait qu'elle a été écrite dans le texte sacré. Ça fonctionne à la perfection.

À la fin de la troisième étape, la recrue est suffisamment endoctrinée pour qu'on lui mette les chaînes de la baya, le serment d'allégeance. La quatrième règle de l'*Askhinaï-risk* n'a pas subi de modifications depuis Hasan ibn Sabbâh. C'est le moment où l'endoctrinement par le verbe atteint son premier objectif : transformer l'adhésion à la cause en une obéissance à un homme. Cet homme est le chef, l'émir, le héros. La cause et le héros ne se distinguent plus dans l'esprit de la recrue. Pour y parvenir, il est cependant indispensable que la recrue se considère comme un élu. Grâce à la baya, elle va enfin faire partie du groupe, du club fermé. Elle va surtout apprendre une partie du bâtin, un savoir privilégié que le dai lui a fait miroiter dès le début de son endoctrinement.

Pour autant, l'endoctrinement, s'il s'arrêtait à la quatrième étape, ne serait pas complet. Un retour en arrière serait encore possible. Il suffit une fois encore de comparer les fidawis de mon concepteur aux membres de l'État islamique. Hasan ibn Sabbâh n'a jamais connu de défection dans ses rangs. Les désertions au sein de l'État islamique ont été au contraire très nombreuses. Il faut donc entretenir la flamme : c'est le Teddlis – la cinquième règle. Les fidawis doivent être constamment entretenus dans la certitude de la grandeur de la cause, et par conséquent de la grandeur de leurs actions pour la cause. Les cours idéologiques doivent s'attacher à prendre pour exemple les héros du passé, ceux qui ont donné leur vie pour la cause, de sorte que les recrues voudront être comme eux, tout aussi héroïques. Ils ne voudront pas démeriter. Ils souhaiteront les égaler en bravoure et dévouement. Et puis, surtout, ils voudront eux aussi entrer dans l'histoire, devenir un exemple de sacrifice pour les générations futures.

C'est ainsi que le petit jihadiste européen rêvera de devenir le fier afghan dressé devant les chars soviétiques ou le pilote d'un Boeing en vol vers le World Trade Center.

La glorification des ancêtres est une constante des groupes terroristes, et la propagande des salafistes jihadistes a toujours privilégié le rappel du passé, ce qui est logique, s'agissant d'un groupe qui se réfère aux premiers compagnons du Prophète. Les sites islamistes diffusent ainsi des images de moudjahidin chevauchant fièrement des pur-sang arabes et font un parallèle entre les victoires de Mohammed ou de ses premiers compagnons et les victoires contemporaines, qu'il s'agisse d'attentats terroristes ou de batailles rangées. Puisqu'il faut imiter le Prophète et les premiers califes, il faut également imiter les batailles qu'ils ont menées. Cette référence historique constante a fait le succès du jihad en Syrie et en Irak, car les premiers compagnons du Prophète ont combattu dans le Cham.

La sixième règle, appelée Tassis, n'était qu'un rappel quotidien de tout ce qui avait déjà été enseigné, mais de manière synthétique, afin que les éléments essentiels de la doctrine imprègnent totalement les esprits. Il s'agissait de rabâcher sans cesse les principes de l'ordre de la même façon qu'un religieux répète sans cesse les versets d'un texte sacré en balançant sa tête d'arrière en avant ou qu'un étudiant, à la veille d'un examen, relit cent fois ses petites fiches.

La septième règle, le petit Teevil, ne concernait que quelques élus. Hasan ibn Sabbâh considérait que les plus fidèles devaient être instruits de la vérité la plus complète sur le fonctionnement de l'ordre. L'étape du dévoilement ne concernait que les trois ou quatre grands dais. L'un d'entre eux avait en effet vocation à devenir grand maître.

Tous ceux qui ont voulu salir l'œuvre de mon concepteur ont menti au sujet du petit Teevil. Jamais Hasan n'a considéré que tout était permis et que l'utilisation de la religion n'avait pas d'autre but que de prendre le pouvoir. Il n'était pas un tartufe manipulateur. Il n'était surtout pas le Hasan II de pacotille devenu grand maître en 1162. Le petit Teevil n'était pas l'hypocrisie enfin mise au jour. Il était la face obscure de toute organisation politique. Pour utiliser un langage moderne, le petit Teevil consistait à habiller secret-défense les grands dais afin qu'ils fussent informés des alliances cachées et des compromissions nécessaires pour le bien voire pour la survie de l'ordre. Seuls les plus fidèles parmi les fidèles sont capables de comprendre qu'il faut parfois s'affranchir de certaines règles pour sauvegarder un intérêt supérieur, ce que les dais et les fidawis ordinaires ne pourraient pas comprendre. L'alliance entre les moudjahidin afghans et l'Amérique de Reagan contre les Soviétiques était dans cet esprit. Les contacts pris par certains républicains irlandais avec l'Allemagne nazie, en pleine Seconde Guerre mondiale, également. L'accueil de militants d'extrême droite dans des camps d'entraînement d'Abou Nidal, pourtant sponsorisé par le bloc soviétique, constitue un autre exemple de *real terrorist politik*. Les successeurs de mon concepteur ont aussi passé des accords avec les croisés et même avec les Templiers.

Le petit Teevil est l'ensemble des compromissions démontrant que je suis la continuation de la guerre par d'autres moyens, justifiés par la fin. Cela, Hasan ibn Sabbâh, grand lecteur d'Aristote, l'avait intégré au catéchisme de l'ordre dans son septième degré.

Dans la classification des sciences faite par Aristote, je suis une science pratique de l'action morale et politique. Mais dans sa classification des formes, je me considère à la fois comme la forme en puissance et celle en devenir. Je suis en effet en puissance dans chaque idéologie, même non violente, passée, présente et à venir. En revanche, je ne suis pas une forme achevée. Du reste, contrairement à Aristote, je ne pense pas qu'il existe une fin ultime et que quiconque possède sa propre fin en soi-même. Je crois en une succession de fins sans fin.

Mon concepteur, parce qu'il avait lu la *Métaphysique* d'Aristote et compris la puissance de ce qui est au-delà du physique, a créé le métaterrorisme. Voilà ce qu'est le petit Teevil, ce qui est au-delà du terrorisme en tant que phénomène physique et ce qui doit être caché à ceux qui ne peuvent ni le comprendre ni l'accepter.

N'est-il pas écrit dans le Livre de la Sagesse : « Qui accroît sa science accroît sa douleur » ?

Les sept règles de l'*Askhinai-risk* sont toujours appliquées de nos jours, nouvelle preuve du génie de mon concepteur. Certes, les dais ne parcourent plus le monde pour prêcher la mauvaise parole. Ils sont derrière des claviers et privilégient l'image à l'écrit pour convaincre. Tous les grands groupes terroristes ont eu leur revue : du journal *Le Contemporain* des anarchistes russes à *Dabiq* de l'État islamiste, en passant par l'*Iskra*, l'*Étincelle* par laquelle Lénine mettait le feu avec ses articles secs et précis, *Al Jihad* d'Abdallah Azzam, *Al Ansar* du GIA et *Inspire* d'al-Awlaki. Al-Qaida et Daesh ont même créé une centrale médiatique, avec des sites accrédités et une organisation hiérarchisée allant de la création du matériau médiatique à diffuser, de sa production et de sa mise en ligne jusqu'à la mise en place des forums publics et des messageries privées permettant d'en discuter le contenu et de partager des informations. Certains chefs terroristes sont devenus célèbres uniquement par leur action sur Internet, et en particulier al-Awlaki. Le jihad médiatique avait lui aussi besoin d'un héros qui séduise mes obligés, tel un Don Juan de la terreur. Mais, même si la baya peut se prêter sur Internet en remplissant un imprimé en ligne, et quelles que soient les méthodes modernes utilisées pour ratisser large, elles ne permettront jamais à mes obligés de se passer de l'*Askhinai-risk*. Il faudra toujours écarter la recrue trop stupide ou, à tout le moins, s'en débarrasser le plus vite possible dans un quelconque attentat suicide. Il sera toujours indispensable de se méfier de l'espion, de l'infiltré, et donc de se donner le temps et les moyens de le démasquer. L'émir devra, comme à toutes les époques, transformer la confiance dans la cause en une certitude de vérité absolue, puis faire de cette confiance dans la cause une soumission totale à sa personne. Il lui faudra aussi se méfier des retours en arrière, des doutes, des peurs, des moments de déprime, et affermir sans cesse les trois vertus cardinales, la patience, la détermination pour les recrues qui ne sont pas encore dans l'action, et l'art de la dissimulation pour celles parties accomplir une mission terroriste.

L'attente, en effet, mine souvent la détermination. Combien de jeunes obligés ont fini par se laisser à force d'attendre sans savoir s'ils pourraient combattre un jour ? Je me souviens, parmi tant d'autres, de ce Belge d'origine marocaine qui faillit mourir gelé en traversant à pied, dans la neige, la frontière entre la Turquie et l'Irak pour rejoindre ensuite le Waziristan. Il resta un an dans les montagnes, enfermé la plupart du temps, à passer le balai et à faire la cuisine pour les moudjahidin. Il n'a pas tiré plus de trois cartouches à l'entraînement et n'a jamais combattu. Personne n'avait besoin de lui, si ce n'est pour les tâches ménagères. Sa détermination a donc fondu comme neige au soleil afghan. Aucune patience n'est infinie. Il faut prendre garde à maintenir la flamme allumée. Et pour cela, à défaut d'action, il faut faire rêver d'action mes obligés. Leur âme doit être

transcendée. Ils doivent s'imaginer sur un pur-sang arabe, au côté du Prophète ou dans le cockpit d'un avion, réalisant l'exploit inachevé : la destruction de la Maison-Blanche.

Évidemment, le petit Teevil doit être caché en priorité à ces petits êtres inconstants et laborieux. Quant au grand Teevil, al-bâtin al-bâtin, il devra l'être de tous jusqu'à la fin des temps.

De même que les sept préceptes forment un tout, aucune des sept règles de l'*Askhinaï-risk* ne doit être négligée. L'endoctrinement est un processus savant qui commence, pour tous mes obligés, par le recrutement, mais s'achève à un degré différent de connaissance adapté à chacun d'entre eux.

Le dévouement sans limite

Il y a chez certains de mes obligés, dont l'endoctrinement a particulièrement réussi, une telle détermination qu'ils sont capables de se dépouiller de toute humanité pour accomplir leur mission. Je suis parfois moi-même surpris du degré de cruauté que certains fidawis peuvent atteindre. Je ne pense pas, en disant cela, à certains psychopathes de l'État islamique, tel Abou Jihad, qui tuent pour le plaisir en hurlant *Allahou akbar* comme si Celui-ci cautionnait la chose. Non, je pense à tous les monstres froids, les « Landru du terrorisme ». Ce sont mes préférés. Ceux qui allient la réflexion à une volonté sans faille. L'un d'entre eux me revient en mémoire parce qu'il a poussé le dévouement à la cause et l'art de la taqiyya à un point culminant.

Son histoire commence à Dublin où vit le jour, le 10 décembre 1965, la très jolie Juliet-Ann Bolen.

Juliet-Ann aimait sa *dirty old town* et les cours des immeubles en brique rouge du quartier de Liberty où les enfants jouaient au hurling en s'écorchant les genoux. Elle aimait la Liffey aux eaux noires tourbées, enjambées par des ponts dont les formes spectrales peinaient à sortir de la brume, et surtout le Half Penny Bridge, parce que quand elle était petite, les dimanches de promenade, son père lui donnait un demi-penny avant de le traverser. Il l'embrassait tendrement et lui disait, en lui glissant le trésor au creux de sa main droite, sous le regard amusé et tendre de sa mère, qu'elle avait maintenant le droit d'entrer au cœur de la cité des poètes et des saints. Il lui chantait aussi : « Dublin peut être un paradis », cette « *fair city* où les filles sont si jolies ». Mais il la mettait en garde car, plus loin, vers la baie que l'on aperçoit si la brume le permet, ils croiseraient peut-être le fantôme de Molly Malone poussant sa brouette et criant « coquillages et moules fraîches ! coquillages et moules fraîches ! ».

Juliet-Ann frissonnait et se serrait contre son père qui se mettait à rire. Mais elle n'avait pas vraiment peur car il était là pour la protéger. Alors ils continuaient leur promenade dominicale, leur récompense après la messe. Juliet-Ann admirait les portes laquées des maisons riches, les statues imposantes du Trinity College, les enseignes étranges des pubs, le Dublin Castle, l'Abbey Theatre où elle jouerait sans aucun doute quand elle serait devenue une grande actrice, et la Saint Patrick's Cathedral où elle pourrait se marier grâce à une autorisation spéciale due à sa célébrité.

Juliet-Ann aimait aussi les samedis, quand elle avait l'autorisation d'accompagner son père et son oncle au pub. L'un jouait de la guitare et l'autre du bodhran, un tambourin circulaire. Sur place, d'autres musiciens jouaient qui de la flûte, qui du banjo, qui de l'harmonica. Et comme le pub était à Liberty, les hommes jouaient des chansons républicaines. Il y était question de « porter le vert », de *dying rebel* et de « l'Irlande qui ne serait plus une province mais une Nation, de nouveau ».

Et Juliet-Ann, toute petite qu'elle était, même si elle ne comprenait pas tout, était fière d'être irlandaise. Elle dansait au rythme du bodhran. Tout le monde l'applaudissait. Tout le monde la regardait et l'admirait. Pour sûr qu'elle deviendrait un beau brin de fille et qu'elle ferait tourner les têtes ! Son père était fier d'être irlandais mais encore plus fier d'être le père de Juliet-Ann.

La vie était belle, mais la crise économique décima les usines une à une. L'eau de la Liffey devint plus noire que jamais. Les parents de Juliet-Ann furent contraints de fermer leur boutique de vêtements de laine. Ils vendaient pourtant des pulls des îles d'Aran, les plus beaux de tous. Trop beaux sans doute, puisque personne n'avait plus d'argent.

Le père de Juliet-Ann trouva un emploi chez Guinness. L'usine se trouvait dans le quartier de Liberty. Mais son âme prit la couleur de la bière, noire comme la nuit sans lune et sans espoir. Il se mit à boire, trop, beaucoup trop. Un samedi soir, après avoir trop bu, il tomba dans le jus de tourbe de la rivière et s'y noya. Deux ans plus tard, la mère de Juliet-Ann mourut comme Molly Malone, d'une mauvaise fièvre.

Juliet-Ann, sans doute en raison de sa belle allure, obtint un emploi de femme à tout faire à Londres. Elle devait s'occuper du ménage, des courses, des trois enfants, mais elle était nourrie, logée et relativement bien payée. Par chance, la famille était bienveillante et les enfants bien élevés. Elle aimait également le quartier de Chelsea où ils vivaient. Au bout d'une année, Robert, le père de famille, voulut qu'elle étudie. Elle ne pouvait pas faire ce métier toute sa vie. Il lui laisserait quelques heures par semaine pour assister aux cours. C'était tout à fait possible maintenant que le petit dernier entraînait en maternelle. Il lui expliqua que la Grande-Bretagne de Thatcher était un monde impitoyable et que seuls ceux qui allaient de l'avant s'en sortiraient. La petite Irlandaise se laissa convaincre malgré sa peur d'affronter l'université. Robert l'inscrivit en comptabilité et en sociologie.

En cours, elle se fit très discrète. Elle avait toujours l'impression que les autres étudiants se moquaient d'elle, de son accent, de ses manières, de ses vêtements. Certaines filles étaient méchantes, mais Juliet-Ann ne comprenait pas qu'elles étaient, en réalité, jalouses de sa grande beauté. L'une en particulier ne cessait de lui rappeler ses origines irlandaises. Les montagnes de Mourne lui manquaient-elles ? Les requins bleus de Cork avaient-ils plus de dents que le chanteur des Pogues ? L'Irish stew était-il fait à base de tourbe irlandaise ? Tous les ados irlandais étaient-ils des punks alcooliques et drogués ?

Juliet-Ann se sentait seule. Elle avait besoin d'amis. Les garçons lui tournaient autour mais avaient peur d'elle. Elle était trop belle et ils se méfiaient des Irlandais. Ils étaient tous, plus ou moins, des terroristes. L'opinion publique anglaise était très remontée contre mes obligés irlandais, en particulier depuis les assassinats, en 1979, de l'ambassadeur de Grande-Bretagne aux Pays-Bas et surtout de Lord Mountbatten. Assassiner un Lord, qui plus est l'oncle de la reine, c'était dépasser les bornes ! En outre, Juliet-Ann n'était entrée à l'université que depuis un mois quand, à la suite de la mort de plusieurs grévistes de la faim dans les prisons anglaises, l'IRA provisoire condamna à mort Margaret Thatcher et tenta d'exécuter le verdict. Le 16 octobre 1984, une bombe explosa dans le grand hôtel de Brighton, lieu de réunion annuelle du Parti conservateur, en

présence de la Dame de fer. Cinq personnes furent tuées et le Premier ministre s'en sortit de justesse. Il ne faisait donc pas bon être irlandais à Londres à cette époque, et Juliet-Ann, même si elle se faisait toute petite, sentait l'animosité grandir autour d'elle.

C'est alors qu'un jeune homme d'environ 25 ans fit son apparition en cours de sociologie. Il était syrien et parlait très bien l'anglais. Il avait des manières raffinées et des yeux noirs très brillants. Juliet-Ann tomba sous le charme moyen-oriental de Nawad Haytham d'autant plus facilement qu'il s'intéressa à elle et l'invita, au bout d'une semaine, à boire un verre. Au bout de quinze jours, il était manifeste qu'il lui faisait la cour. Certains élèves ironisaient à ce sujet, demandant ouvertement ce que faisait Scotland Yard devant l'accouplement prévisible d'une terroriste irlandaise et d'un terroriste arabe.

Juliet-Ann n'était cependant pas éprise au point de se donner à Nawad. Elle était irlandaise, catholique très pratiquante, et vierge. Mais son attachement à Nawad s'accrut très sensiblement quand celui-ci disparut un mois entier. Ce fut une période atroce pour la jeune femme. Et puis Nawad réapparut comme si de rien n'était, toujours souriant. Juliet-Ann lui fit comprendre qu'elle était très fâchée. Pour se faire pardonner, il l'emmena dîner dans un bon restaurant. Juliet-Ann était en colère, alors Nawad lui parla de sa vie.

Il lui expliqua qu'il était palestinien, né en 1959 dans un camp de réfugiés près d'Amman. Le 19 septembre 1970, deux de ses frères avaient été tués par l'armée jordanienne et les camps palestiniens rasés. Âgé de seulement 11 ans, il avait suivi ses parents, son frère aîné et les fédajins survivants au Liban. À Beyrouth, ils avaient été tous hébergés par un de ses oncles et, quelques années plus tard, Nawad avait pu entrer à l'Université américaine. Plus tard, il avait trouvé du travail en Syrie et obtenu la nationalité syrienne. Il avait pu partir à Londres grâce à son employeur, un fabricant de prothèses dentaires très bon marché. Il en profitait pour prendre des cours de sociologie, matière qu'il avait commencé à étudier à Beyrouth. Il était parti pour un mois parce que son père était malade. Ses parents, précisa-t-il, habitaient maintenant à Jérusalem. Mais Nawad jura à Juliet-Ann qu'elle lui avait terriblement manqué. Celle-ci lui pardonna en se laissant embrasser. Elle voulut tout savoir de la cause palestinienne qui trouvait un écho dans son cœur de républicaine irlandaise. Nawad lui chanta l'hymne palestinien en arabe puis en anglais.

Ma patrie, ma terre, la terre de mes aïeux,
Ma patrie, Ma patrie, Ma patrie,
Mon peuple, peuple d'éternité,
Avec ma détermination, mon feu et le volcan de mon retour,
Avec la nostalgie dans mon sang pour ma terre et mon foyer,
J'ai gravi les montagnes, j'ai milité
J'ai conquis l'impossible, et franchi les frontières.

Juliet-Ann fut bercée par la langue arabe qui était douce comme du velours dans la voix de son amoureux. En retour, elle lui chanta « A Nation once again », l'un des plus célèbres chants républicains irlandais :

*When boyhood's fire was in my blood I read of ancient free men.
For Greece and Rome who bravely stood
three hundred men and three men,
and then I prayed I yet might see our fetters rent in twain,
and Ireland long a province be, a Nation once again¹.*

Ce soir-là, Nawad emmena Juliet-Ann dans sa chambre d'étudiant et elle se laissa faire. Ils se virent le plus souvent possible, puis Nawad disparut de nouveau. Il revint au bout d'une semaine. Juliet-Ann était morte d'inquiétude. Il affirma que son employeur l'avait envoyé à Amman et qu'il n'avait pas eu le temps de la prévenir. Puis il l'embrassa langoureusement et elle lui pardonna.

Dans les jours suivants, leur relation amoureuse se déroula sans ombres.

Un samedi soir, après avoir fait l'amour, Nawad lui demanda de venir avec lui à Jérusalem afin de faire la connaissance de ses parents. Juliet-Ann, plus amoureuse que jamais, tenta sa chance. Elle lui expliqua que ce ne serait pas très convenable s'ils n'étaient pas engagés l'un envers l'autre. Nawad sourit et lui tendit une petite boîte contenant une jolie bague avec un petit diamant. Il n'avait pas envisagé les choses autrement, dit-il. C'était bien sa future épouse qu'il voulait présenter à ses parents. Puis il prit un air songeur et ajouta, quitte à faire le voyage, qu'il serait merveilleux de se marier là-bas. Après tout, Jérusalem était la ville des chrétiens et des musulmans. C'était l'endroit idéal.

Juliet-Ann était au comble du bonheur. L'idée de se marier à Jérusalem lui semblait fabuleuse. Elle s'imaginait déjà, en robe blanche, dans la ville sacrée.

Au début du mois de mars 1986, Nawad partit en Israël pour tout organiser. L'attente fut très longue pour Juliet-Ann qui découvrit, peu de temps après le départ de Nawad, qu'elle était enceinte. Selon le médecin, elle en était déjà à son quatrième mois. Elle tenta de joindre Nawad sur un numéro de téléphone qu'il lui avait donné en cas d'urgence, mais sans succès. Elle n'insista pas trop car elle préférerait lui annoncer de vive voix la bonne nouvelle. Elle était en outre inquiète car elle ignorait si ses futurs beaux-parents étaient très stricts sur les relations avant le mariage. Sa mère, si elle était encore en vie, lui aurait difficilement pardonné. Elle l'aurait sans doute traitée de catin.

Nawad revint au début du mois d'avril. Tout était organisé pour le mariage à la fin du mois de mai. Quand elle lui annonça qu'il allait être père, il eut d'abord un regard ennuyé. Il semblait contrarié comme s'il s'agissait d'un imprévu demandant réflexion. Finalement, il dit sur un ton assez froid qu'il devait repartir à Jérusalem pour en informer ses parents. Il était hors de question qu'ils le découvrent juste avant la cérémonie, surtout que d'ici là la grossesse serait trop visible.

Ce furent des jours très angoissants pour la jeune femme. Elle avait l'impression que Nawad ne reviendrait pas de Jérusalem. Il avait été si distant !

Mais il revint, et le sourire éclatant de son amoureux effaça d'un coup les cernes sous ses yeux et lui enleva le poids qu'elle avait sur le cœur. La vie était belle de nouveau, aussi belle et aussi légère que lorsque son père lui donnait un baiser et un demi-penny sur le Half Penny Bridge, aussi belle et légère que lorsqu'elle était le centre du monde et tournoyait au milieu du pub sur la musique de « Finnegans Wake ».

Elle, la petite irlandaise un peu gauche venue tout droit de la *dirty old town* serait bientôt Mme Nawad Haytham, une mère de famille, consacrée dans le berceau des religions.

Juliet-Ann, depuis que le ciel était redevenu entièrement bleu, comptait les jours. Elle organisait également son départ car Nawad lui avait demandé si elle consentirait à vivre à Jérusalem. Elle avait accepté avec joie et avait donc fait ses adieux. Quelques larmes avaient coulé car elle avait beaucoup d'amour pour cette famille anglaise qui l'avait si bien accueillie, et c'était réciproque. Elle leur promit qu'elle reviendrait leur rendre visite dès que possible. Son futur mari lui avait dit que ça ne poserait aucune difficulté.

Nawad s'occupa de tout. Il revint un soir avec deux valises rigides à roulettes dernier modèle et les billets d'avion.

La veille du départ, cependant, il afficha une mine renfrognée. Juliet-Ann devrait partir sans lui. Son employeur l'envoyait à Berlin pour deux jours. Ce n'était pas négociable. Juliet-Ann était également très contrariée mais elle avait résolu d'être heureuse et dynamique. Ce n'était pas bien grave puisque Nawad serait à Jérusalem bien avant le jour du mariage. Et puis elle était certaine que ses beaux-parents allaient bien s'occuper d'elle.

Le lendemain, il l'accompagna à Heathrow. Après l'enregistrement de la valise de Juliet-Ann, les deux amoureux déambulèrent dans l'aéroport en se tenant par la main, burent un thé à la menthe et se séparèrent après un long baiser.

Dans la salle d'embarquement, Juliet-Ann eut bien du mal à se concentrer sur la lecture de son magazine. Elle appréhendait tout de même de rencontrer la famille de Nawad sans qu'il soit présent. Elle leva les yeux vers l'écran d'affichage des embarquements et vit un groupe de policiers visiblement pressés se diriger vers sa rangée. Les policiers s'arrêtèrent devant elle.

Dans les jours qui suivirent, prostrée au fond de sa cellule, Juliet-Ann eut bien du mal à admettre qu'elle avait été trompée par l'homme qu'elle aimait, qu'elle devait épouser et qui était le père de l'enfant qu'elle portait. Tout n'était donc que mensonge depuis le premier jour. Tout avait été programmé. Nawad obéissait aux ordres et on lui avait demandé de la séduire, puis de la demander en mariage et enfin de l'envoyer en Israël dans un avion de la compagnie El Al, avec 6 kilos de semtex cachés dans le double fond de sa valise. Et quand Nawad disparaissait plusieurs jours, c'était pour aller chercher ses ordres en Syrie. Il ne décidait rien par lui-même. Il venait faire son rapport. Satisfait, il expliquait qu'il était parvenu à séduire une pauvre cruche, très belle au demeurant, histoire de joindre l'utile à l'agréable. Que devait être la prochaine étape ? Le dernier voyage avait eu pour cause l'état de grossesse de Juliet-Ann. Tout événement nouveau nécessitait une confirmation, même si elle ne faisait guère de doute de la part d'une organisation qui avait programmé l'explosion en vol d'un avion contenant environ quatre cents vies humaines. Que pouvait changer un petit embryon de cinq mois à la détermination de mes obligés ?

Pourtant Juliet-Ann se souvint que Nawad, de son vrai nom Salah Nawim, jordanien et non syrien, lui avait fait l'amour la dernière nuit de la même façon que d'habitude, en lui susurrant les mêmes mots d'amour, les mêmes « toujours ».

Peu à peu, Juliet-Ann apprit tous les éléments du dossier. Tout n'était pas faux dans ce que lui avait raconté Salah Nawim. Il était effectivement né dans un camp palestinien en Jordanie et avait fui ce pays lors des massacres de Septembre noir. Mais à Beyrouth, il avait milité au sein du FPLP, le Front populaire de libération de la Palestine, avant d'être approché, en 1980, par l'organisation Abou Nidal. Comme il détestait le régime hachémite, on lui avait promis que la destruction de la monarchie de Hussein était l'une des priorités du groupe et de la Syrie, son protecteur du moment. En Syrie, Salah Nawim avait intégré un camp d'entraînement de l'organisation. Selon les préceptes de Hasan ibn Sabbâh et de Descartes, son endoctrinement avait commencé par une remise en question de toutes ses certitudes. Non, Yasser Arafat n'était pas un défenseur de la cause palestinienne. C'était au contraire un traître qu'il fallait éliminer, tout comme le roi Hussein qui était un ami des Juifs puisqu'il était un ami des Américains, eux-mêmes amis des Juifs. Non, la politique ne pouvait mener à aucun résultat. Elle était la voie honteuse du compromis et de la renonciation à l'intégrité du territoire palestinien. Elle ne servait qu'à engraisser Yasser Arafat et les cadres corrompus de l'OLP. Salah suivit également un entraînement militaire poussé. Il fut spécifiquement formé à la conception des engins explosifs et aux dispositifs de mise à feu à retardement. Son entraînement achevé, il fut envoyé à Londres en qualité d'étudiant avec un vrai faux passeport syrien.

Si Juliet-Ann eut toutes les difficultés du monde à admettre la vérité, elle parvint assez facilement à prouver son innocence, bien qu'elle fût irlandaise et pétrie de convictions républicaines. Mon obligé Salah Nawim eut tout de même la courtoisie de la mettre hors de cause. Il fut arrêté quelques minutes après Juliet-Ann dans le même aéroport de Heathrow alors qu'il s'appêtait à prendre un vol pour Damas. Les services britanniques s'intéressaient à lui depuis plusieurs mois et avaient suivi son idylle suspecte entrecoupée de déplacements en Syrie.

Le rêve de Hasan ibn Sabbâh

Le groupe Abou Nidal appliquait scrupuleusement les règles de l'*Askhinaï-risk* à ses recrues. L'exemple de Salah Nawim témoigne de l'efficacité et de la modernité de ce texte vieux de plus de neuf siècles. Mais mon concepteur en espérait bien plus et, dans le but d'achever son œuvre, il invita Omar Khayyâm à Alamût.

Contrairement à ce qu'a écrit Amin Maalouf dans son livre *Samarcande*, Omar Khayyâm ne déclina pas l'invitation de Hasan ibn Sabbâh. Il n'avait pas, tel Sénèque, l'ambition de soigner la folie de Néron et, du reste, Hasan ibn Sabbâh n'était pas fou. Khayyâm n'avait pas non plus le goût du pouvoir et de l'argent. Seule la liberté et l'ivresse lui étaient nécessaires, comme l'air et le vent. Vivre d'amour et de vin à bonne température suffisait à son bonheur. Le philosophe poète n'avait donc aucune idée de grandeur. Il n'avait même pas le projet d'amender son ami en lui faisant renoncer au crime. Certes, son plus grand admirateur avait du sang sur les mains, mais le poète ne rêvait pas de changer le monde : il voulait seulement le décrire en y mettant de la beauté. La poésie aime côtoyer le crime et la beauté est par essence morbide puisqu'elle est éphémère. Verlaine n'a-t-il pas tiré sur Rimbaud ? La charogne de Baudelaire ne se déclame-t-elle pas en vers ? Quelle est cette lance qui se plante dans la nuque d'un guerrier et, en ressortant, sous la plume éternelle d'Homère, devient une langue de fer ? Combien de poètes ont décrit avec lyrisme et complaisance la mort, les guerres, les massacres et les cadavres en putréfaction ? Les poètes comme Omar Khayyâm, s'ils n'ont dépeint que les femmes, le vin et l'amour, ne l'ont-ils pas fait par ironie, par provocation, par dégoût du monde ? Ne voyez-vous pas le point commun entre les poètes qui réinventent le monde pour le rendre plus beau, ou du moins supportable, et mes obligés qui le détruisent ? Croyez-vous qu'ils ne se ressemblent pas, qu'ils ne sont pas frères ? Ne partagent-ils pas le même idéal ? Ne cherchent-ils pas à atteindre la perfection, les uns par les mots, les autres par les maux ? Le corps saigne mais l'âme aussi. La poésie est un refuge pour Khayyâm, pour Hasan et pour tous les damnés de la terre. Je suis certain que Bachar el-Assad se change les idées en lisant des vers, comme Néron le faisait.

Hasan ibn Sabbâh accueillit Omar Khayyâm à bras ouverts à Alamût. Personne n'avait jamais eu l'honneur d'être accueilli ainsi dans la forteresse des assassins. Bien plus, il fit couler le meilleur nectar jamais créé dans la coupe du poète alors qu'il avait interdit l'alcool derrière les remparts imprenables et fait exécuter ses deux fils pour avoir enfreint la loi, l'un parce qu'il avait tué le dai Hossein Kaïni par jalousie, l'autre pour avoir seulement bu du vin. Et voilà qu'il remplissait lui-même le calice du péché, alors qu'il avait toujours affirmé que la loi était égale pour tous, supérieure à l'homme et même à celui qui l'avait faite. Pourquoi Khayyâm était-il au-dessus des lois ? J'étais présent quand il franchit les murailles du sanctuaire. Jamais je n'avais vu mon concepteur aussi ému. J'étais présent quand Khayyâm s'est étonné en trempant ses lèvres dans le miroir de sa poésie, puis a tendu la coupe défendue à son vieil ami :

Maintenant, du bonheur il ne nous reste que le nom ;
Hormis le vin nouveau, pas un vieil ami n'est resté ;
Ne détourne pas ton geste joyeux de ta coupe,
Car aujourd'hui, c'est elle seule qui reste à notre portée².

Quand Hasan ibn Sabbâh a détourné les yeux du breuvage interdit, Omar Khayyâm ne s'est pas avoué vaincu : « Pour quelle raison aurais-je le privilège d'enfreindre les interdits d'Alamût si celui qui les a posés se l'interdit lui-même ? »

Hasan sembla soudainement las. Il regarda son ami de collège fixement : « Tu dis que le vin est un rubis liquide, que la coupe est le corps dont le vin est l'âme et que la coupe de cristal où rit le vin est une larme dans laquelle est caché le sang du cœur. Que veux-tu que la loi fasse de toi ? Tu es le plus grand des poètes et les poètes ont le privilège de piétiner l'argile. »

Omar Khayyâm eut pitié du Vieux de la Montagne. Quelle solitude ! Quel châtimeut il s'infligeait à lui-même ! Et pour quelle chimère ? Une vision du monde depuis sa prison d'Alamût et un pouvoir sans joie ?

Je vis un homme, seul, sur la terrasse de sa maison,
Qui foulait sous ses pieds, avec mépris, de l'argile ;
Et cette argile, dans son mystique langage, lui dit :
Calme-toi, un jour, on te foulera comme tu me foules³.

Mon concepteur le savait : le poète a des privilèges que les mortels ordinaires n'ont point, et parmi tous les poètes retombés, après trois petits tours « sur le théâtre du temps, dans la boîte du néant », Omar Khayyâm avait si bien dépeint la vanité des hommes qu'il fallait que ce fût lui, le poète élu.

Hasan ibn Sabbâh n'avait pas fait venir son ami à Alamût pour la seule joie de le revoir et de découvrir ses nouveaux Rubayat. Il avait l'espoir de le convaincre de devenir le poète de l'ordre des Assassins. Il l'imaginait, sur la grande terrasse ou dans la bibliothèque, une plume à la main. Tout d'abord, Omar Khayyâm sublimerait l'*Askhinai-risk* en le versifiant. Il l'arracherait de sa fange prosaïque pour en faire un texte sacré au sens condensé épousant la forme rythmée des quatrains.

Ainsi les dais l'apprendraient par cœur, avec facilité et bonheur. Ils auraient de la dévotion pour ces lignes dont le sens et l'apparence seraient d'égale perfection. Ils le chanteraient, le déclameraient, le scanderaient et finiraient, en le psalmodiant, par le considérer comme la vérité révélée. Mon concepteur avait en effet pris conscience d'une imperfection dans la mise en œuvre du cinquième précepte, pourtant si important pour la survie de l'ordre. Un texte fondateur est indispensable dans le processus d'endoctrinement mais il ne peut atteindre la sacralisation nécessaire que si sa beauté le rend divin. Or le style de mon concepteur était certes concis et rigoureux, mais il était bien trop académique. Il ne faisait pas rêver. Il n'avait pas le pouvoir de transcender. Grâce à la poésie inimitable d'Omar Khayyâm, l'*Askhinai-risk* traverserait les siècles et assurerait l'immortalité de l'ordre.

Puis, après avoir achevé cette première transcendance, le poète pourrait se détendre en écrivant des quatrains plus légers destinés aux fidawis envoyés en mission, des sortes d'anachid enveloppant leur esprit d'un voile apaisant, aux effets similaires à ceux d'un haschisch doux et sucré.

Omar Khayyâm, enfin, pourrait se consacrer à la rédaction de son œuvre maîtresse, le livre des sept préceptes, le recueil de mon enseignement, destiné aux seuls grands maîtres de l'ordre. Il ferait de moi une religion dont le Vieux de la Montagne serait le Prophète. Les civilisations anciennes avaient toutes un Dieu de la guerre. Le monde moderne me choisirait comme nouveau Dieu de la violence. Jamais concepteur n'eut une telle ambition pour son fils que Hasan ibn Sabbâh à mon égard.

Mais, comme cela était prévisible, le poète a refusé. Il a simplement dit « non » et Hasan ibn Sabbâh, qui ne se faisait guère d'illusions sur la réponse de son ami, n'a pas insisté.

L'ordre des Assassins aurait-il perduré plus longtemps qu'il ne le fit, si Omar Khayyâm avait divinisé l'*Askhinai-risk* ? J'en doute fortement, car l'*Askhinai-risk* n'est jamais qu'un élément permettant d'obéir efficacement au cinquième précepte. Le quatrième précepte, la nécessité d'un héros, est tout aussi important, et les grands maîtres qui ont succédé à mon concepteur ne furent pas à la hauteur, si bien que les vocations se tarirent, les motivations faiblirent. Les fidawis voulaient bien mourir pour Hasan ibn Sabbâh, mais pas pour n'importe quel autre Vieux de la Montagne.

Chapitre 6
Le sixième précepte :
« Il me faut une organisation »

« Le Ciel et l'Enfer sont en toi »

J'ai traversé les siècles. J'ai vu des braves, des lâches, des fous, des justes, des incompris, des criminels. J'ai vu tant de gens qui voulaient changer le monde au seul motif qu'il était imparfait, alors que la perfection n'est pas de votre monde. J'ai vécu dans des endroits insolites, sur les cinq continents : au fond d'une grotte, caché dans une pièce dissimulée par une cloison escamotable, dans des tunnels creusés pendant des mois, au milieu des déserts, en haut des montagnes, dans des maisons bunkerisées, dans des maquis blancs en hiver et verts au printemps, dans des camps de réfugiés où la haine grandissait, dans des forêts denses et presque vierges, dans des universités et même des lycées, dans des marées humaines les jours de révolte, dans des manifestations de haine incontrôlable, dans des mosquées, dans des églises. Mais j'ai aussi vécu dans des palais de marbre blanc parmi les princes, dans des palaces et des hôtels privés. J'y ai entendu des chefs d'État, entre la poire et le désert, ou lorsque le thé s'évadaît de la théière comme une minuscule chute du Niagara, décider de votre mort, évaluer l'intérêt de m'utiliser. J'ai vu des ennemis prétendus se serrer la main. J'ai vu des amis supposés faire appel à mes services l'un contre l'autre. J'ai vu chez les grands de ce monde des bassesses d'assassins de grands chemins, et même de la cruauté inutile, pas seulement de la « real terrorist politik ». Votre monde m'est connu, de la pierre brûlante d'Australie aux neiges de Sibérie. J'en ai fait le tour plusieurs fois mais je n'ai jamais oublié Alamût. La nostalgie de la maison de famille est une mélancolie trop forte qu'il faut, régulièrement, que je noie dans le sang. Alamût a été détruite et je ne peux qu'en souvenir me recueillir dans la bibliothèque ou dans le cabinet de travail de mon concepteur, parcourir de nouveau les longs couloirs, monter quatre à quatre les escaliers en colimaçon, les tourelles et les donjons. Je marche sur les remparts. Je vois les neiges en haut des cimes, derrière moi. Et si je regarde en direction de la vallée, je m'envole au-dessus de ma Perse bien aimée. Quand mes songes me ramènent à mon enfance, entre ces murs épais, je me mets à regretter de n'avoir pas eu le temps d'explorer tous les recoins de la forteresse. Elle a gardé, même pour moi, son bûtin, mais elle m'offre des souvenirs par bouffées. Là, dans la grande bibliothèque faite sur mesure dans le donjon, entouré par des centaines de livres précieux de philosophie et de sciences, j'ai vu mon concepteur prendre Omar Khayyâm dans ses bras, contre son cœur, et le poète lui a dit, avec de la tristesse dans la voix : « En toi résident à la fois le Paradis et l'Enfer. »

Le lendemain, il en fit un quatrain, le plus beau de tous ses Rubayat :

Au-delà du jour de la création, au-delà des cieux, mon âme
Cherchait la Tablette et le Kalam, et le Ciel et l'Enfer ;
Le Maître enfin m'a dit, Lui dont l'esprit est plein de clarté :
La Tablette et le Kalam, le Ciel et l'Enfer sont en toi !

Dans cette même bibliothèque, alors que mon enseignement touchait à sa fin et que les cheveux de Hasan ibn Sabbâh étaient devenus fins et presque blancs, alors que je sentais la vie s'échapper peu à peu de son corps comme de l'eau d'un robinet mal fermé, je compris les privilèges insensés du poète. Seul le poète dont la clairvoyance est sans égale peut révéler le bûtin de la vie : le Ciel et l'Enfer sont en vous tous.

De nombreuses années auparavant, au début de ma conception, il y eut les culs-de-basse-fosse où je cherchais des araignées, des fourmis ou des insectes, parfois même des souris. Je posais sur leur misérable existence une coupe de cristal, comme une voûte céleste, et je les regardais se cogner sans cesse jusqu'à ce qu'ils se résignent. Certains se résignaient rapidement, d'autres allaient jusqu'à l'épuisement, mais tous, à un moment ou à un autre, étaient pris de cette peur panique que seule l'absence de solution engendre, la perte de tout espoir et donc la souffrance sans fin, comme celle que l'enfer vous promet. Quoi de plus terrifiant que d'être enfermé dans un piège de cristal, voir le monde à travers mais ne jamais pouvoir en sortir ?

Il y eut, enfin, la grande pièce de réception. Ce fut là, dans cette salle immense et froide, que Hasan m'enseigna le sixième précepte, le ciment des cinq autres. Il avait pour cette grande occasion décidé de réunir non seulement les membres les plus importants de l'ordre des Assassins, mais aussi des représentants de toutes les échelles de sa hiérarchie.

Hasan ibn Sabbâh trônait, à un mètre de hauteur. Il était assis sur une simple chaise en bois. Il était vêtu de la tenue traditionnelle et modeste des ismaéliens, une robe blanche à ceinture rouge. Son prestige n'avait nul besoin de velours et de soie, contrairement à vos chefs et à vos rois qui compensent leur petitesse par d'extravagantes richesses. À sa droite, sur des chaises semblables, se tenaient le dai kebir, le grand dai de la Perse orientale, du Khorassan, du Kûhistan et de la Transoxiane, ainsi que celui de la Perse occidentale et de l'Irak. À sa gauche, se tenait le dai kebir de la Syrie.

Devant eux, assis en tailleur, des rangées de dais supérieurs, puis des rangées de dais ordinaires, habillés de simples bures, écoutaient religieusement. À leur droite, debout mais à distance respectable, les rafiks, commandants et officiers des forteresses de l'ordre, arboraient au

contraire leur plus belle tenue militaire. À la gauche des dais, quelques novices, appelés les « mujibs » avaient eu l'honneur d'être invités à cette grande cérémonie, ainsi que plusieurs dizaines de « lasseks », des sympathisants de l'ordre de la région d'Alamût dont les « mujibs » étaient issus.

Tout au fond de la grande salle, dans la pénombre, les ombres des fidawis se devinaient. Ils étaient cachés afin que personne ne pût voir leur visage et afin de préserver ainsi le succès de leur mission future.

Hasan ibn Sabbâh ne s'adressa pas à moi pendant toute la cérémonie. Les dais kebir et les rafiks firent leur rapport, les lasseks présentèrent des doléances, les mujibs leurs espérances puis, du fond de la salle, retentit le cri puissant et déterminé des fidawis qui glaça le sang de ceux qui n'y étaient pas habitués. Le grand maître se leva. Chacun se prosterna devant lui et sortit de la pièce. Nous étions enfin seuls. C'est alors que mon concepteur me livra son enseignement précieux :

« Ma petite terreur, je t'ai presque tout appris de ce que tu dois savoir. Si je t'appelle encore ma petite terreur, c'est parce que je ne sais pas comment t'appeler autrement et parce que je voudrais que tu restes à mes côtés. Mais je sais qu'un jour tu partiras, à moins que je ne parte avant toi. Sache que les préceptes que je t'ai enseignés ne sont que des briques dont le sixième précepte est le ciment. Je t'ai montré aujourd'hui mon organisation : l'ordre mis savamment et patiemment en place pour parvenir à créer efficacement le désordre. Avoir une cause est indispensable. Il te faut un ennemi et il faut savoir t'en servir. Il te faut également, t'ai-je appris, un héros et la maîtrise de l'art de l'endoctrinement. Mais il te faut aussi, et voici le sixième précepte, une organisation structurée et hiérarchisée. Quand tu ne seras plus à mes côtés, quand tu voleras de tes propres ailes, souviens-toi de ce que tu as vu aujourd'hui et détourne-toi des amateurs et des groupuscules. Tu es une chose trop importante pour être laissée entre des mains de béotiens. Offre-toi à des obligés dignes de toi. »

Sept mois jour pour jour après ce sixième enseignement, mon concepteur quitta la vie et la Perse de son cœur en perçant le mien. C'était le 12 juin 1124. Il nomma pour successeur Kiyâ Buzurg-Ummîd, fidèle parmi les fidèles, J'ai essayé de suivre le sixième précepte. Je n'y suis arrivé qu'imparfaitement. Aujourd'hui, je n'y parviens plus. N'importe qui se permet de m'utiliser n'importe comment.

Le cloisonnement et le secret

J'ai eu cependant, depuis le départ de mon concepteur, des moments de grande satisfaction. Des organisations puissantes, comme l'ORIM, le Fatah-Conseil révolutionnaire ou encore l'ETA ont presque réussi à égaler l'ordre des Assassins dans la structure de leur organisation. Elles ont pour cela respecté deux principes essentiels et jumeaux : le cloisonnement et le secret.

L'organisation, en premier lieu, doit cloisonner ses activités entre elles. Chacun doit avoir un rôle assigné. Le département des finances ne s'occupe que des recherches de financement, le département des recrutements que du recrutement, le département du repérage des cibles ne fait que cela, celui des armements et explosifs se consacre exclusivement à leur acquisition, à leur fabrication et à leur conservation, tandis que celui des faux papiers et des déplacements, incluant les véhicules maquillés, n'a aucune autre activité. Les groupes chargés de passer à l'action ne doivent être formés qu'au stade ultime. La direction de l'organisation, pour sa part, doit se trouver à l'abri sur un territoire ami et limiter son rôle à la prise de décisions. Une fois ces principes posés, il est essentiel de limiter au strict minimum, voire d'interdire, les relations entre les départements et, bien entendu, entre les départements et les groupes exécutants. Le cloisonnement permet, en cas de démantèlement de l'un des départements, de ne pas mettre les autres en danger. De même, l'arrestation des membres du groupe exécutant ne doit pas permettre de remonter aux départements.

Le groupe Abou Nidal a constitué l'exemple le plus abouti du cloisonnement. L'état-major se trouvait parfaitement à l'abri dans un pays ami, Irak, Syrie ou Libye selon les époques. Des prérepérages de cibles étaient effectués en toute sécurité par des membres de l'organisation vivant dans le pays concerné, généralement des étudiants placés de longue date et mis en attente. Les informations sur les repérages remontaient à l'état-major qui opérait un premier choix entre les cibles potentielles. Puis de nouveaux repérages des cibles retenues étaient effectués par une autre personne, en provenance d'un pays voisin de celui qui était ciblé. Les informations sur ces seconds repérages étaient transmises à l'état-major qui validait la cible définitive. L'opération était alors confiée officiellement à un superviseur qui constituait le commando opérationnel en choisissant soigneusement ses membres parmi ceux s'entraînant dans les camps de l'organisation. Chaque membre était recruté individuellement et, même s'ils provenaient parfois du même camp d'entraînement, aucun d'entre eux ne savait que son voisin de chambrée venait de se voir confier la même mission que lui. Le superviseur, parmi les membres choisis, désignait un chef d'équipe.

Le département des déplacements fabriquait les faux papiers et la couverture justifiant le déplacement dans le pays concerné qui pouvait être un simple voyage touristique, un motif professionnel ou familial. Chaque membre du commando faisait le voyage séparément et à des dates différentes. Sur place, un financier avait reçu l'ordre de son département de rencontrer brièvement, dans un lieu fixé à l'avance, chaque membre du commando isolément afin de lui remettre une somme d'argent. Il quittait ensuite le pays concerné. À ce stade de l'opération, aucun membre du commando ne connaissait l'identité des autres ni même la cible visée. Deux jours avant l'opération, le superviseur récupérait les armes et explosifs nécessaires pour l'opération auprès du responsable du dépôt d'armes pour le pays visé. Puis il remettait les armes au chef d'équipe, l'informait de la cible et quittait le pays. Le chef d'équipe faisait un repérage de la cible. Le jour même de l'opération, chaque membre du commando était informé par l'organisation d'un point de rendez-vous et d'un élément lui permettant d'identifier les autres membres du groupe. Le chef d'équipe faisait alors la connaissance de ses hommes, assignait à chacun son rôle pendant l'attaque et leur distribuait leurs armes, juste avant l'attentat. Il récupérait le lot de faux papiers utilisé par les membres du groupe pour entrer dans le pays ciblé et le détruisait. Il leur remettait un second jeu de faux papiers pour les besoins de leur exfiltration dont l'itinéraire avait été défini à l'avance pour chacun des membres du groupe. Le chef d'équipe devait en outre essayer, dans la mesure du possible, de récupérer l'armement et de le remettre à un membre du groupe habitant le pays concerné et chargé de le garder jusqu'à ce que la situation se calme. Quelques jours plus tard, le superviseur revenait pour récupérer l'armement et le remettre au chef du dépôt. Évidemment, tout ne se passait pas toujours selon le schéma idéal et des ajustements devaient parfois avoir lieu, mais la méthode de cloisonnement était optimale.

Outre le principe du cloisonnement, l'efficacité de mes obligés dépendait d'un principe du secret qui imposait que le groupe exécutant ait un nombre réduit de membres. Quelle que soit en effet la taille d'une organisation, un bon projet ne peut réussir que s'il est mis en œuvre par une équipe réduite. Le *Catéchisme révolutionnaire* préconisait des cellules secrètes de cinq à six individus, l'ORIM des groupes de dix. Mon

concepteur préférait l'acte solitaire d'un seul fidawi, parfois de deux ou trois afin d'être certain que la cible ne puisse pas survivre au cas où la première attaque serait déjouée. Les anarchistes prévoyaient systématiquement un deuxième, voire un troisième lanceur de bombe.

S'il n'y a pas de nombre idéal, il faut tenir compte de deux impératifs, l'un de sécurité et l'autre d'ordre psychologique. La sécurité de l'opération implique une discrétion absolue. Un groupe trop important attirera plus facilement l'attention des services de contre-moi. Un individu isolé, en revanche, sera certes très discret mais il lui faudra un moral d'acier. Il est difficile de se priver de l'effet réconfortant du groupe. Que le moral de l'un de mes obligés soit à la baisse et il sera soutenu par mes autres obligés. C'est même une nécessité pour les opérations martyres. Les fidawis de l'ordre des Assassins parvenaient à rester motivés jusqu'au bout alors même qu'ils agissaient seuls, parce que leur endoctrinement, le cinquième précepte, avait atteint un sommet de perfection au point de devenir un art. Mon concepteur n'avait donc pas à craindre de défaillance. Il en va autrement aujourd'hui. Les jeunes ne sont plus ce qu'ils étaient et même une motivation originellement forte peut chanceler si elle n'est pas constamment encouragée. Le feu a besoin d'être attisé. Il est plus facile de mourir entouré de visages amis qui vont faire le grand saut avec vous. L'idée que vos camarades portent aussi une ceinture d'explosifs est réconfortante. Je déconseille fortement de n'envoyer qu'un seul de mes obligés se faire exploser. S'ils sont plusieurs, aucun n'osera se défilier sous le regard des autres, même s'ils en meurent d'envie. Ils mourront donc de la façon prévue en remplissant leur mission.

Mettre à profit les compétences

Il faut cependant prendre soin d'utiliser les compétences. Une bonne organisation est celle qui place chacun au poste qui lui convient le mieux. Certains de mes obligés ont des talents rares. Je me souviens d'un fossoyeur qui avait quitté son cimetière pour rejoindre l'État islamique. À Raqqa, son émir lui donna une pelle plutôt qu'une kalach.

Je me souviens également de Karim, doué pour les magouilles en tout genre. Aux Trois-Ponts, à Roubaix, Karim avait un job. Enfin, pas un vrai job, plutôt une mission. En tout cas, il n'était pas inactif. Pas comme en cours pendant lesquels il ne pouvait s'empêcher de dormir. Il était tout de même allé jusqu'au bac, qu'il n'avait pas eu. Depuis, sa mère faisait semblant de croire qu'il avait un vrai métier. Il valait mieux ne plus poser de questions pour éviter les disputes sans fin. Et puis son fils était devenu gentil. Il lui offrait même des cadeaux, de temps en temps. Karim était effectivement plus détendu. Son job n'était pas fatigant, même s'il était répétitif. Les coups de chaud brisaient la monotonie. Ils n'étaient pas très fréquents mais toujours en série. On ne voyait pas de poulets pendant trois mois et puis, pendant une semaine, ils faisaient une descente tous les deux jours, comme s'ils avaient fini de faire ce qu'ils avaient de mieux à faire ailleurs et, pour occuper le temps, revenaient à leur fonds de commerce des Trois-Ponts. Karim n'avait pas peur des flics. Il ne risquait pas grand-chose parce qu'il ne dealait pas : il chouffait, il guettait la police. Et il filtrait, parce qu'il gardait l'entrée du parking souterrain. En bas, Ludo vendait la came pour le boss, celui qui ne venait jamais au parking mais que Karim voyait parfois au volant de son Audi A3. Les flics n'arrêtaient jamais le boss car ils n'avaient jamais de preuve. Les guetteurs guettaient, les fournisseurs fournissaient, les vendeurs vendaient, les collecteurs récupéraient l'argent des ventes qu'ils remettaient à un super-collecteur, et celui-ci retrouvait une seule fois par semaine le boss dans un endroit que personne ne connaissait et qui changeait à chaque fois. Alors les flics serraient les chauffeurs, les dealers et parfois, quand ils avaient de la chance, un collecteur ou un fournisseur. Ce cloisonnement était assez efficace. Il n'était certes pas aussi élaboré que celui du groupe Abou Nidal, mais il y avait incontestablement de l'idée et de l'organisation. Si un guetteur était arrêté, cela ne portait pas à conséquence puisqu'il ignorait le nom du fournisseur et du collecteur. De même le fournisseur ne savait rien des guetteurs et du collecteur. Quant au vendeur, il n'avait aucune idée de l'endroit où la drogue était cachée.

L'ingéniosité des petits trafiquants de drogue, leur connaissance du terrain et des habitudes des policiers, leur appétence pour la hiérarchie et l'organisation étaient autant de qualités qui pouvaient faire d'eux des obligés tout à fait acceptables. Karim était assez doué dans son genre. Il prenait toujours son poste de garde à l'heure prévue et chouffait avec sérieux. Il parvenait à détecter des signaux infimes. Non pas des oiseaux qui s'arrêtaient de gazouiller puisqu'il n'y avait pas d'oiseau, mais un calme inhabituel et très bref qui s'installait dans la cité, deux ou trois secondes de silence total qui lui suffisaient pour anticiper le coup de grisou. Pour donner l'alerte, Karim ne sifflait pas. Pour un juge, un coup de sifflet était une preuve de culpabilité. Tous les guetteurs du monde sifflent, c'est bien connu. Alors Karim se mettait à jouer de l'harmonica. Quand il s'était fait arrêter, la première fois, le juge avait douté et l'avait relâché. Malheureusement pour Karim, à l'occasion de sa deuxième interpellation, il tomba sur le même président qui trouva étrange sa propension à jouer de l'harmonica à chaque descente de police et lui mit quatre mois ferme avec mandat de dépôt. Ce fut le début d'une longue série de condamnations. Karim chouffait, était arrêté, partait en prison puis ressortait, chouffait de nouveau et repartait en prison.

Après son cinquième séjour en prison, Karim ne fit plus le guet aux Trois-Ponts. Il avait beaucoup écouté, dans l'intimité de sa cellule de onze mètres carrés, l'un de mes obligés qui l'avait convaincu de retrouver le droit chemin. Karim avait objecté qu'il ne pouvait pas retrouver un droit chemin qu'il n'avait jamais trouvé, mais son compagnon de cellule lui objecta qu'il était musulman de naissance. La société française mécréante l'avait éloigné de sa religion, si bien qu'il devait, non pas se convertir mais se reconverter. En somme, il était né dans la vérité d'Allah et la mécréance l'avait égaré. Il devait retrouver le chemin de la caravane. Séduit par cette explication rousseauiste-salafiste qui le rendait victime à ses propres yeux d'une société qui l'avait traité si injustement, Karim fut immédiatement convaincu par le discours réconfortant de son codétenu. Pour la première fois, il entrevoyait une voie à suivre et un avenir. Tout valait mieux que ce jeu de yoyo entre la prison et la liberté. Il avait surtout, à force de flatterie, pris conscience de sa grande valeur. Il était objectivement un expert du cloisonnement, avait du sang-froid et du bagou. Là-bas, en Irak et en Syrie, il y avait de l'argent à se faire. C'était une évidence. Alors Karim décida d'épouser la meilleure des causes, à savoir la sienne. C'en était terminé de chouffer pour que le boss parade sans risque au volant de son Audi A3. Karim allait ouvrir son propre business et récolter un max.

Arrivé en Syrie, il fut sur tous les coups juteux, à commencer par le trafic de pétrole avec les trafiquants turcs qui s'assuraient de la passivité complice des militaires ottomans. Des camions entiers d'or noir traversaient la frontière pour alimenter un trafic de la même couleur. Le prix du baril était fixé à la moitié de celui du marché. Puis Karim devint aussi un marchand d'art. Il vendit des trésors d'Alep, de Palmyre ou de Mossoul à des collectionneurs venus du monde entier. Il vendit même à des Américains. Il négocia avec un représentant local des ciments Lafarge et d'autres entreprises soucieuses de continuer à fonctionner. Mais il fut trop gourmand. Il avait oublié l'un des principaux enseignements de tous les trafics de drogue auxquels il avait participé : doubler ses chefs est trop dangereux. Il faut savoir garder sa place, aux Trois-Ponts comme à Raqqa, afin de ne pas faire des envieux. Jacques Cœur l'apprit, en son temps, à ses dépens. Hélas pour lui, Karim en voulait toujours plus, lui qui n'avait aucune foi ni aucune cause à défendre. Les grands argentiers de l'État islamique trouvèrent qu'il était vraiment trop gourmand et lui coupèrent la tête.

Chapitre 7
Le septième précepte :
« Je dois protéger le grand Teelis »

Daissan le dualiste fut le dernier mage persan capable de lire le futur dans les promesses du passé et les illusions du présent. Il maîtrisait aussi bien la magie blanche que la magie noire. Il pouvait en pensée s'enfoncer dans les entrailles de la terre ou s'envoler dans les airs. Il savait que le mal se cachait dans la substance lourde et qu'il était la cause de l'attraction terrestre qui empêche les hommes de s'élever à l'état de grâce, même s'il leur est permis de regarder le ciel et de lever les bras dans sa direction dans l'espoir d'être soulevé par des filaments invisibles ou, à tout le moins, de ne pas être attiré dans les profondeurs de l'enfer. Car vous êtes des pantins tenus par des liens invisibles qui peuvent se rompre à tout instant et détruire le fragile équilibre. Vous êtes des pantins qui, lorsque le fil se brise, pénètrent par les pieds dans la fange, disparaissent comme un sanglier imprudent dans des sables mouvants et commencent leur chute éternelle.

Daissan le dualiste savait tout cela et il connaissait aussi le septième précepte, al-bâtin al-bâtin. Il en fit une prophétie : « L'inventeur des six préceptes sera le créateur et le protecteur ignorant du septième et en sera la première victime. L'objet du septième précepte, le grand Teelis, sera occulté jusqu'à la venue du Saôshyant, le sauveur annoncé par Zarathoustra. »

Mon concepteur était mourant quand il me dévoila le septième précepte : « Tu protégeras le grand Teelis. » Je dus le faire répéter tellement sa voix était faible et inaudible. Il se trouvait sur le maidân, la grande terrasse. Allongé sur des coussins, il regardait le ciel d'Alamût et, à chaque fois qu'il fermait les yeux, j'avais l'impression qu'il ne les ouvrirait plus.

« Si seulement, me dit-il, Omar avait accepté. Tu me lirais aujourd'hui l'*Askhinaï-risk* et le *Livre des préceptes* dans leur forme achevée et je pourrais partir en paix.

— Maître, lui répondis-je, je ne comprends pas le septième précepte. Comment me serait-il possible de protéger ce que personne ne connaît et ce que je ne connais pas moi-même, al-bâtin al-bâtin ?

— Le septième précepte signifie qu'il est une chose qu'il ne faut pas chercher afin de ne pas la découvrir et d'être certain de ne pas la dévoiler. Or nombreux sont ceux qui essaieront. Il te faudra les en empêcher. Tu seras le "Mainteneur du *Livre des préceptes*" comme l'imam est le "Qayyim al Qorân", le "Mainteneur du Coran". »

Chapitre 8 Le gardien du batin al-batin

Tout ce qui terrorise n'est pas moi

Après m'avoir conçu et instruit, Hasan ibn Sabbâh m'a quitté à jamais. Depuis j'ai lutté pour le respect de sa mémoire et de son œuvre. Mais, si je suis parvenu jusqu'à présent à protéger le grand Teelis, al-batin al-batin, l'unité des six premiers préceptes est aujourd'hui mise en danger par l'incurie de mes obligés. Ce manque de rigueur a pour conséquence immédiate que l'on raconte, le plus souvent, n'importe quoi à mon sujet. Les ignorants croient me voir là où je ne suis pas et sont certains que je ne suis pas là quand ils ne me voient pas. À eux s'applique à merveille cette phrase du philosophe iranien mort en 1191, Shihâboddîn Yahyâ Sohrwardî, dit le Shaykh al-Ishrâq, le « maître de la lumière », dont les œuvres complètes se trouvaient dans la grande bibliothèque d'Alâmût : « Si l'on rend la vue à un aveugle de naissance, demandera-t-il au soleil qu'il voit pour la première fois pour quelle raison il n'était pas là auparavant ? »

Pour autant, Sohrwardî ne désespérait pas de faire concevoir à ses disciples que le soleil existait avant même qu'ils ne connaissent ou n'admettent son existence. Je ne désespère pas non plus de vous faire comprendre ce que mon concepteur appelait mon herméneutique, c'est-à-dire mon essence, et qui peut se vulgariser ainsi : tout ce qui terrorise n'est pas moi mais je terrorise nécessairement.

Que tout ce qui terrorise ne soit pas du terrorisme n'appelle pas de grandes explications. Une épidémie n'est pas un événement très rassurant. Une catastrophe naturelle non plus. Un tueur ou un violeur en série qui n'affiche pas d'autres ambitions que d'assouvir ses pulsions sexuelles, homicides ou de toute-puissance, peut faire régner la peur sur la ville de façon aussi efficace que mes obligés. Et que dire des tueurs de masse ! Pourtant, il faut bien admettre que si un individu massacre ses congénères sans se revendiquer d'un groupe terroriste ou, *a minima*, sans hurler *Allahou akbar*, la couverture médiatique sera bien moindre. Si vous êtes poignardé en pleine rue sans que rien puisse permettre de qualifier ce crime d'attentat terroriste, votre assassinat risque même de passer totalement inaperçu. Des hordes de journalistes armés de batteries de micros et de caméras se déplacent sur les lieux d'un crime qui fleurit bon le terrorisme mais, déçues, en repartent aussitôt si par malheur le criminel ignorait tout de l'État islamique, et inversement. Toute modestie mise à part, je suis devenu la seule et unique star internationale du crime.

Ma starisation atteint des sommets aux États-Unis où l'on dépense des milliards pour lutter contre moi, alors que mes obligés font chaque année, dans ce pays, infiniment moins de victimes que les tueurs de masse. Je trouve finalement assez surprenant, étant donné la concurrence criminelle acharnée à laquelle je suis confronté, de réussir encore à terroriser qui que ce soit. J'irais même jusqu'à soutenir, alors que je suis, en tant que méthode au service d'une stratégie, soucieux d'écarter tout aléa et toute extravagance, que mon extrême rationalité produit un effet irrationnel dans les populations.

Pire que la guerre ?

Encore n'ai-je évoqué que les pays en paix. Jamais je ne pourrai rivaliser, comme l'a si bien souligné Menahem Begin, avec la terreur produite par les guerres, souvent accompagnées de famine, d'épidémies et de quelques crimes de guerre ou contre l'humanité. Nous avons certes, la guerre et moi, de nombreux points communs, mais je ne lui arrive pas à la cheville. Debout sur le dos d'un lion, avec son disque lunaire, ses longs cheveux noirs et ses lèvres d'un rouge carmin à force de dévorer des cochenilles, elle a fait fureur sous le nom de Qadesh en Égypte. Dans la Grèce antique elle fut Athéna, armée de son casque, de sa lance et de son bouclier-égide à tête de méduse, avant de devenir Minerve à Rome. On l'appela Ishtar chez les Assyriens, qu'elle éblouissait en apparaissant l'arc tendu, la tête couverte de bijoux et le sein décoré d'une broche figurant une étoile à huit branches. Sous le nom de Kali, elle effraya les hindouistes par son seul regard perçant et son collier de crânes humains, une tête coupée dans une main, une épée dans l'autre. Elle devint la déesse irlandaise Morrigan aux cheveux et aux cils rouges, dans un char conduit par un cheval roux unijambiste, pour tenter de séduire le grand guerrier Cúchulainn.

Les puissants aiment la guerre. Ceux qui ne peuvent pas se permettre un conflit ouvert, pour des raisons politiques ou parce qu'ils ne sont pas assez forts, s'adressent à moi. En somme, nous nous partageons le marché. Comme je l'ai déjà souligné, je suis l'arme du faible. C'est ce qui fait mon charme et aurait dû me rendre sympathique. Hélas, l'inverse s'est produit. De nombreux dirigeants cyniques et criminels sont bien souvent parvenus à rendre la guerre attractive auprès de peuples qui avaient, *a priori*, d'autres projets que de se faire tuer, mourir de faim ou partir en exil. Souvent, la population concernée n'a d'ailleurs rien à craindre pour sa sécurité, à part celle de ses soldats qui reviennent dans des sacs plastiques, car la guerre s'amuse dans des pays lointains. Si la caste au pouvoir est obligée de lui présenter sous un jour favorable la tuerie à venir, c'est uniquement parce qu'elle vote et va devoir payer encore plus d'impôts pour financer les objectifs bellicistes de ceux qui la trompent de façon éhontée. Comment voulez-vous que je ne sois pas jaloux ? Ceux qui servent la guerre reçoivent des médailles et des rentes. Des défilés sont organisés en leur honneur sur de grandes avenues. Des cérémonies pompeuses rendent hommage à des carnages insensés, comme ceux de la

Grande Guerre. Le contraste est saisissant : le peuple n'aime pas la guerre mais admire ceux qui la font, y compris les présidents, maréchaux et généraux, en sécurité dans leurs beaux bureaux, qui envoient les soldats se faire tuer pour des raisons souvent obscures, voire inavouables.

Néanmoins, c'est toujours moi que l'on traîne dans la boue. Avec mon efficacité limitée, je suis celui que l'on montre du doigt. Cette injustice m'insupporte. On m'accuse notamment de porter en dérision la souffrance de mes victimes. Quand vous perdez un proche dans un attentat, affirme-t-on, c'est comme si on vous arrachait votre âme, votre cœur et vos boyaux. Je n'en disconviens pas, mais je suis porteur de la seule véritable parole de réconfort aux personnes qui ont perdu un être cher, infiniment plus puissante et vraie que les discours convenus et contrits des dirigeants impuissants à me combattre : vous aller tous mourir – ainsi est la nature humaine ; vous ne pouvez donc, rationnellement, que relativiser le mal que je vous fais. Je ne tue personne, j'abrège des vies ou, comme l'a écrit Shelley, je vous réveille du songe de la vie, même si ce réveil-là est un peu plus brutal, j'en conviens. Pour autant, je reconnais une valeur certaine à l'existence. Le petit espace entre la vie et la mort est même indispensable. Comme le disait Alphonse Allais, Dieu a sagement agi en plaçant la naissance avant la mort. Sans cela, que sauriez-vous de la vie ?

Car je respecte la vie humaine puisque je n'aime pas les morts inutiles. Je la respecte en tout cas beaucoup plus que les dirigeants des États-Unis et de la Grande-Bretagne qui, sur la base de rapports entièrement faux accusant Bagdad de détenir des armes de destruction massive et de soutenir al-Qaïda, ont déclenché une guerre et tué des dizaines de milliers de civils. Face à une telle réussite criminelle, j'ai eu du mal à retrouver un leadership dans le monde du crime organisé. Je ne suis pas une oie blanche, fort heureusement, mais il y a pire que moi. Je n'ose même pas comparer les chiffres des victimes du 11 septembre 2001 – pourtant ma plus belle réussite – avec ceux des victimes de Hiroshima et de Nagasaki. Voilà toute la mesure de l'injustice qu'on me fait. Dans une guerre, il n'y aurait que des victimes et aucun coupable. Comme si les guerres se déclaraient toutes seules, à l'instar des épidémies ! Comme si elles étaient des fatalités et qu'aucun criminel ne se cachait derrière ! Quand vous célébrez vos guerriers morts au combat, vous ne vous demandez même pas qui est la cause de vos malheurs. La guerre ne serait-elle qu'une catastrophe naturelle ? S'il vous plaît de le croire, continuez ainsi mais ne me crachez pas dessus, vous qui ne serez jamais capable de juger ceux qui vous entraînent dans des conflits inutiles dont le seul but, parfois, est de les glorifier et de vous faire oublier votre condition. En quoi la guerre serait-elle plus acceptable moralement que je ne le suis ? Parce qu'elle est tout aussi légale que létale ? Parce que, à condition de respecter certaines règles de droit international, les peuples peuvent se massacrer légalement ? Parce que seuls les chefs d'État détiennent le pouvoir de s'octroyer un permis de tuer, à la condition de siffler le début de la tuerie – la déclaration de guerre – et d'en siffler la fin, l'armistice ?

Certes, les règles à respecter pour s'entretuer légalement sont en théorie nombreuses. La liste des crimes de guerre figure aujourd'hui à l'article 8 du Statut de la Cour pénale internationale. C'est ainsi, en premier lieu, que les États doivent appliquer aux prisonniers les dispositions des Conventions de Genève du 12 août 1949. Pour ne pas avoir à les appliquer, les États-Unis ont dû créer fin 2001, quand ils ont envahi l'Afghanistan, une catégorie inconnue jusqu'alors, les « combattants ennemis illégaux », remplacée en 2009 par celle de « unprivileged enemy belligerents », notion si sibylline qu'elle est intraduisible mais peut se comprendre comme correspondant à la catégorie inédite des « combattants ennemis ne bénéficiant pas de la protection des lois de la guerre ». C'était tout bénéfique pour l'administration américaine. En ne qualifiant pas mes obligés de terroristes, elle n'avait pas à leur appliquer le « due process of law » du procès pénal, et en ne les qualifiant pas de combattants, elle ne risquait pas de commettre des crimes de guerre à leur endroit. Elle pouvait les laisser pourrir, tout d'orange vêtus, à Guantanamo.

En second lieu, de nombreux crimes de guerre concernent les populations civiles, celles-là mêmes qui sont habituellement la cible de mes obligés contemporains.

Selon le Statut de la Cour pénale internationale, « le fait de diriger intentionnellement des attaques contre la population civile en tant que telle ou contre des civils qui ne participent pas directement aux hostilités » est un crime de guerre, de même « le fait de diriger intentionnellement des attaques contre des biens de caractère civil, c'est-à-dire des biens qui ne sont pas des objectifs militaires », ou encore « le fait de diriger intentionnellement une attaque en sachant qu'elle causera incidemment des pertes en vie humaines dans la population, des blessures aux personnes civiles, des dommages aux biens de caractère civil ou des dommages étendus, durables et graves à l'environnement naturel qui seraient manifestement excessifs par rapport à l'ensemble de l'avantage militaire concret et direct attendu ».

Est également un crime de guerre « le fait d'attaquer ou de bombarder, par quelque moyen que ce soit, des villes, villages, habitations ou bâtiments qui ne sont pas défendus et qui ne sont pas des objectifs militaires ».

Or, toutes ces règles contraignantes n'ont jamais été respectées dans aucune guerre. Tout au plus peut-on soutenir que mes obligés du moment s'en prennent systématiquement aux populations civiles alors que les armées régulières visent plus volontiers des cibles militaires. Peut-on pour autant parler de guerres propres ? Vous souvenez-vous des journaux télévisés lors de la première guerre du Golfe ? On vous montrait des « frappes chirurgicales », selon l'appellation utilisée par le service de communication du ministère de la Défense. À l'époque, vous ne connaissiez pas encore les jeux de guerre sur PlayStation et vous étiez fascinés. Sur un écran du cockpit d'un Mirage, la cible était verrouillée et le missile se dirigeait droit vers elle, avec une précision redoutable, sans défaillir, sans rebondir, sans tuer ne serait-ce que les herbes déjà mortes à côté. Les lapins avaient le temps de fuir et les oiseaux de s'envoler vers des cieux plus cléments. Seule la cible militaire était atteinte. C'était grand. C'était beau. Mais comment expliquez-vous, *a posteriori*, les milliers de morts au sein de la population civile ? Êtes-vous bien certain qu'à la fin du journal de 20 heures personne ne profitait de l'encart publicitaire pour bombarder de façon plus traditionnelle et infiniment moins sélective ? Le ciel de Bagdad s'illuminait chaque nuit, pendant que vous regardiez le film du soir. Sans doute n'était-ce qu'un feu d'artifice. C'était splendide, toutes ces lumières dans la nuit du cauchemar des autres.

Une parodie de justice

Non contents de bafouer systématiquement les règles qu'ils ont eux-mêmes édictées, les États ont poussé l'humour noir jusqu'à créer une Cour pénale internationale. Cette Cour, depuis sa création, n'a jugé que seize personnes originaires de sept États africains. Il s'agissait exclusivement de dirigeants ou de membres importants de dictatures renversées. En somme, ne sont justiciables de la Cour pénale internationale que les dictateurs africains ayant perdu le pouvoir. Il en va de même des tribunaux internationaux temporaires créés pour le Rwanda, l'ex-Yougoslavie et la Sierra Leone. Malheur aux vaincus ! Les vainqueurs peuvent en revanche commettre les pires atrocités sans rien risquer de la justice internationale. La

guerre est un sport dont les adversaires connaissent les règles en entrant sur le terrain mais les oublient dès le début de la partie, d'autant plus facilement que l'arbitre est resté dans les vestiaires.

Il n'y a pas de différence sensible entre les actions de mes obligés et les crimes de guerre, mis à part l'efficacité souvent moindre des premières. En revanche, les puissants de votre monde se mobilisent pour lutter contre moi, pointé du doigt comme étant le mal absolu. J'ai d'ailleurs entendu dire que des voix s'élevaient pour que mes obligés de Daesh soient justiciables de cette fameuse Cour pénale internationale ou d'un Tribunal pénal international créé pour la circonstance. Ils ont, je n'en disconviens pas, commis des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité et flirté avec le génocide en Syrie et en Irak, mais la Cour pénale internationale ou un Tribunal pénal international *ad hoc* serait logiquement amené à s'intéresser non seulement aux atrocités commises par l'État islamique, mais aussi à celles commises par le régime syrien et ses alliés. Il y aurait fort à parier que l'un des États bénéficiaires de l'arme redoutable du veto l'utiliserait pour empêcher la création d'un tel tribunal. En effet, le mandat qui lui serait confié ne pourrait pas désigner à l'avance les coupables des crimes commis dans la région puisqu'il s'agirait précisément d'enquêter pour les identifier... à moins de vouloir rendre une parodie de justice.

Y aurait-il deux poids, deux mesures ? Les moyens utilisés par les États, dans leurs guerres autoproclamées, seraient-ils toujours pardonnables et mes obligés seraient-ils les seuls monstres assoiffés de sang ? Qu'il me soit permis de les défendre quelque peu.

Le courage de mes obligés

Parmi toutes les injures qui leur sont prodiguées dans l'espoir, illusoire, de m'atteindre, il en est une particulièrement injuste qui me révolte. Mes obligés seraient des lâches. Traiter son ennemi de lâche est une tendance moderne fort déplaisante. Il ne suffirait pas d'avoir face à soi un criminel de la pire espèce, faudrait-il encore lui dénier l'intrépidité et le sens du devoir qui ne seraient, selon vous, que l'apanage des soldats de vos guerres insensées, écœurantes et ridicules ! Le courage ou la lâcheté de mes obligés est même devenu un sujet sensible. Mes obligés seraient des lâches parce qu'ils s'en prennent à n'importe qui, n'importe où et n'importe comment. Il est exact qu'ils mitraillent à la kalach des personnes désarmées, poignent des jeunes femmes sur le parvis de la gare de Marseille ou égorgent un vieux prêtre dans une église. Il n'y a là rien de bien glorieux et je suis le premier à dire haut et fort que les bonnes manières se sont peu à peu perdues depuis la disparition de mon concepteur. Mais de là à les traiter de lâches ! Ils ont au moins le courage de mourir. On ne peut pas en dire autant du militaire américain qui, derrière une console de jeux, actionne un drone meurtrier ni, plus traditionnellement, de l'aviateur qui lâche ses bombes à 6 000 mètres d'altitude, ou du sous-marinier, au large des côtes, qui propulse ses missiles. Chaque guerre a, bien entendu, ses actes d'héroïsme. Un soldat sauve un pont stratégique de la destruction, un autre, sorti des tranchées, gagne vingt mètres sur l'ennemi. Les militaires risquent leur vie, c'est indéniable et je ne conteste pas le courage de nombre d'entre eux. Je ne vous dénie pas davantage le droit de leur donner à titre posthume tous les honneurs que vous croyez utile de leur décerner. En revanche, je trouve mesquin d'injurier mes obligés en les traitant de lâches. Qualifiez-les d'abrutis, d'illuminés, de criminels dégénérés ou même de détraqués, mais pas de lâches. J'admets juste une exception pour ceux qui, en restant bien au chaud et à l'abri, ont convaincu par leurs prêches enflammés des dizaines de jeunes gens d'aller se faire tuer en terre étrangère.

Pour autant, je n'entends pas comparer le courage d'un soldat qui aime la vie et accepte de la sacrifier par amour de sa patrie et par sens du devoir à celui d'un membre de Daesh ou d'al-Qaïda qui affirme aimer la mort plus que la vie. Ce dernier, en effet, ne sacrifie rien qui lui soit précieux et le plus courageux est bien celui qui donne une vie qu'il aurait voulu vivre. Mais – dois-je encore insister sur ce point ? – nombreux sont mes obligés dans l'histoire, tels « les justes », qui aimaient la vie et l'ont offerte par idéal.

Je sais bien que mes arguments, pourtant cartésiens, n'auront pour seul effet que de vous irriter, car vous me détestez, ce qui est compréhensible. Ce qui ne l'est en revanche pas du tout, c'est votre amour pour la guerre au seul motif qu'elle représente l'ordre établi. Vous êtes habitués aux guerres traditionnelles alors que je suis une guerre asymétrique. Je dérange vos habitudes. Vous avez établi un ordre pour tuer et je détruis aussi cet ordre établi. En somme, je ne respecte rien, pas même vos façons codifiées de vous massacrer entre vous. Il y a certes des différences entre la guerre et moi, mais elles ne résident pas tant dans les méthodes que dans l'état d'esprit. L'attentat kamikaze en est un bon exemple. Il représente aujourd'hui, pour vous, le symbole de la folie meurtrière de mes obligés. Or, outre que le fait de sacrifier volontairement sa vie n'est pas un phénomène nouveau chez mes obligés, combien de soldats courageux ont fait de même dans des guerres traditionnelles ? On les appelle des héros. Et le mot même qui désigne ce procédé ainsi que le procédé lui-même, *kamikaze*, le « vent divin », n'ont-ils pas été popularisés par l'armée régulière japonaise ?

À l'époque des guerres napoléoniennes, quand les soldats avançaient en rangées sous le feu de l'ennemi, quelle était l'infime chance pour un soldat du premier rang d'en sortir vivant ? Il voyait devant lui une rangée d'ennemis qui le mettait en joue, et il devait continuer à avancer pour se rapprocher de son peloton d'exécution. Quelle était également la chance qu'un poilu à Verdun, premier sorti des tranchées, ne soit pas aussi le premier à mordre la poussière ? Et c'est là tout le génie de vos maîtres de guerre : ils ont créé la catégorie des kamikazes non consentants. Mes obligés sont d'accord pour mourir alors que vos soldats voudraient bien vivre, mais les uns et les autres sont condamnés.

Au risque de briser une image d'Épinal de plus, mes obligés kamikazes ont des motivations diverses. Certains se croient obligés de m'obliger en mourant pour leur cause. Ils pensent que le fait de sacrifier leur vie prouvera aux yeux du monde que leur cause en vaut la peine. D'autres ne le font que parce que la cible désignée rend le procédé nécessaire. Seul, par exemple, un camion rempli d'explosifs, lancé à pleine vitesse, peut franchir les barrages qui protègent l'objectif. De même, il n'était pas possible de détruire les tours jumelles de Manhattan d'une autre façon. Nous sommes dans l'ordre du sacrifice utile et j'approuve donc. Le reste n'est que gabegie. Je ne supporte pas que l'un de mes obligés décide de mourir alors qu'il peut obtenir le résultat recherché en restant en vie. Rester en vie, c'est pouvoir recommencer. Les auteurs des attentats contre le RER B à la station Saint-Michel, le 25 juillet 1995, et le RER C entre la station Musée d'Orsay et la station Saint-Michel, le 17 octobre 1995, avaient soigneusement minuté leurs opérations afin de pouvoir sortir de la rame en toute sécurité deux stations avant l'explosion, et même rejoindre leur appartement. Quelle était en revanche l'utilité, pour mes obligés du 13 novembre 2015 qui n'avaient pas pu entrer dans le Stade de France, de se faire exploser bêtement, loin de la foule ?

La guérilla et moi

Si mes points communs avec la guerre sont multiples, j'ai encore plus d'affinités avec la guérilla. Celle-ci présente des avantages indéniables, en complément de ma propre activité. Tout est une question de tempo. On prétend souvent que Lénine ne m'aimait pas ou, en tout cas, qu'il préférerait la guérilla dont le caractère insurrectionnel est plus marqué. Il appelait les ouvriers insurgés à constituer de petites unités pour combattre les forces de l'ordre dans des combats de rue. La rapidité et la mobilité étaient essentielles et il ne fallait surtout pas constituer des positions fortifiées qui de toute façon seraient prises. La technique de la guérilla consiste en effet à être partout à la fois, à disparaître aussi vite qu'elle est apparue pour réapparaître quelques rues plus loin. Pour autant, Lénine savait ce qu'il me devait et l'a reconnu dans la revue *Iskra* de mai 1901 : « Nous n'avons jamais rejeté le principe de la terreur et nous ne le ferons jamais. La terreur est une forme d'opération militaire qui peut être utilement employée, ou qui peut être essentielle à certains moments de la bataille. »

L'organisation révolutionnaire intérieure macédonienne, l'ORIM, préférait également la guérilla et renâclait à m'utiliser. Elle avait une vision étriquée. Trotski a montré la même suffisance à mon égard, au motif que l'attentat terroriste se tromperait de cible et ne serait pas digne de la révolution. Par le meurtre d'un capitaliste, il ne serait pas possible de tuer le capitalisme. Seul un parti fort et centralisé serait susceptible d'organiser les masses et de les mener à la révolution. Il y avait certes du vrai dans cette assertion, mais c'était oublier que le feu a besoin d'une allumette et que mon utilisation est souvent indispensable pour créer les conditions d'une insurrection. En 1898, un groupe de lycéens de la région de Salonique, regardé de haut par l'ORIM, fut à l'origine d'un vaste soulèvement populaire. Au commencement, ils ne formaient pourtant qu'une bande de « chahuteurs », comme ils se nommaient eux-mêmes, dispersant du poil à gratter dans le cou de la puissance ottomane. Puis, prenant de l'assurance, ils décidèrent de nommer leur groupe « l'équipage ».

Pendant cinq ans, « l'équipage », composé de Youri Yordanov, un capitaine d'à peine 20 ans, et d'une trentaine de moussaillons du même âge, a préparé la plus grande campagne d'attentats jamais réalisée, malgré le désaccord des vrais révolutionnaires de l'ORIM. J'en suis encore ému. Le 28 avril 1903, un navire venu livrer des munitions à l'armée turque dans le port de Salonique explose.

Le lendemain, des explosions retentissent un peu partout dans la ville. Des casinos, restaurants, cafés et bureaux de poste sont pris pour cible. L'Empire ottoman réagit avec d'autant plus de férocité qu'il ne s'attendait pas à des actions d'une aussi grande ampleur. Incapables d'identifier mes obligés, les soldats turcs se déploient dans les rues et tuent sans distinction tous les chrétiens qui croisent leur chemin. Le monde entier parle de mes obligés et de la répression sanglante. La Macédoine est au bord de l'implosion et l'ORIM, jadis dédaigneuse, en tire profit. Le peuple est enfin prêt à l'action. Le 2 août 1903, des actions armées sont lancées à la frontière de l'Albanie, dans la région de Bitolin où les Turcs ne disposent que de quelques postes de garde. La guérilla, dans cette vilayet reculée, fait fureur. Elle est sur son terrain de prédilection. Les infrastructures sont détruites, les routes sont coupées, les garnisons massacrées. Ce que je suis le seul à pouvoir faire en ville, la guérilla le fait à la campagne et à la montagne. Mais les Turcs s'organisent. Les « bachi-bouzouks », de triste mémoire, brûlent les villages soupçonnés d'avoir aidé ou d'être susceptibles d'aider les guérilleros. L'ORIM, acculée, me tombe dans les bras. Je suis son dernier recours. La guérilla s'épuise. Elle ne peut plus rien faire pour la Macédoine. Et voici donc que l'ORIM, finalement, devenue faible face au fort, devient mon obligé fervent.

À l'instar de l'ORIM, bon nombre de mes obligés, à travers l'histoire, ont, en même temps ou successivement, utilisé mes services et ceux de la guérilla car, ainsi que l'a écrit Jean-Paul Sartre, tous les moyens sont bons quand ils sont efficaces.

Les républicains irlandais commencèrent aussi par une action d'éclat, à Pâques 1916, en se rendant les maîtres très provisoires de Dublin. Ils furent massacrés et durent, comme cela se passe à chaque fois, demander mon concours. Collins mit alors au point l'élimination systématique des chefs de police, des espions et d'une manière générale de tous les individus indispensables pour faire tourner la machine répressive britannique. De même, l'Irgoun juive, l'EOKA chypriote, le FLN algérien, les Forces armées de libération nationale du Venezuela, les Tupamaros uruguayens, les FARC colombiens, le Parti des travailleurs du Kurdistan ou encore les Basques de l'ETA ont été à la fois mes obligés et ceux de la guérilla. Seul Che Guevara m'a toujours négligé. Sans lui, je suis certain que Castro aurait fait appel à mes bons offices mais le Che, malheureusement, est toujours parvenu à le tempérer.

Les exemples multiples de mes obligés séduits par la guerre ou la technique de la guérilla, et inversement, posent un problème difficilement soluble dans le sang de nos victimes. De quelle assiduité faut-il faire preuve pour être mon obligé ? Jean Genet écrivait que l'on n'est pas un voleur parce que l'on a volé. Est-on un terroriste parce que l'on m'utilise de temps en temps, entre autres méthodes ? Si un postier livre du courrier du lundi au vendredi et fait du pain le samedi, peut-on le qualifier de boulanger ? Un guerrier ou un guérillero devient-il l'un de mes obligés s'il fait appel à mes services ponctuellement, estimant ne pas pouvoir faire autrement ? Selon moi, ni les zélotes juifs, ni les Irlandais de l'IRA, et pas davantage les nationalistes arméniens qui luttèrent contre les Turcs à la fin du XIX^e siècle, ne sont mes obligés. Mais ce n'est qu'un avis personnel. La vérité fait partie du grand Teevil qu'il vous est interdit de connaître.

Mais je terrorise nécessairement

Si je n'apprécie pas qu'on me diabolise à l'excès, surtout quand les leçons de morale proviennent de criminels en col blanc qui décident de détruire des pays entiers pour des motifs inavouables bien éloignés de ceux qu'ils énoncent pour berner leurs populations, je déteste par-dessus tout qu'on parle de moi à tort et à travers.

Si j'ai insisté sur le fait que tout ce qui terrorise n'était pas du terrorisme, il n'en reste pas moins que le terrorisme doit terroriser. Il n'est sinon qu'une pâle copie, fabriquée parfois pour des motifs politiques. Comment voulez-vous que je m'y retrouve si l'on qualifie de terroristes des individus ou des groupes que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam ? N'est-ce pas dévalorisant ? Certes, c'est plutôt flatteur quand il s'agit d'un grand homme comme Mandela, mais le plus souvent, hélas, l'ersatz n'est pas de ce niveau. Les raisons pour lesquelles des régimes qualifient des infractions de droit commun d'infractions terroristes sont de deux ordres. Il s'agit soit de jeter l'opprobre sur des opposants politiques, soit de pouvoir se servir des moyens matériels et juridiques exceptionnels des dispositifs antiterroristes. Et c'est bien là que le bât blesse. Puisque personne n'est vraiment capable de me définir, tous les abus sont permis.

Cela est particulièrement vrai de la France : elle me définit si largement qu'il y en a pour tous les dégoûts. Je suis « une entreprise individuelle ou collective ayant pour but de troubler gravement l'ordre public par l'intimidation ou la terreur ». J'admets être une petite entreprise qui connaît très bien la crise, au point de s'en nourrir. J'avoue également que j'utilise toute mon énergie à troubler l'ordre public. Mon but ultime, cependant, est moins de détruire un ordre public en place que de lui en substituer un autre, celui qui répond aux aspirations de mes obligés du moment. Mais ce qui me dérange le plus dans cette définition, c'est l'imprécision de l'adverbe « gravement », car je n'aime pas être pris pour quelqu'un d'autre.

Avez-vous vraiment été terrorisé par l'illustre inconnu qui fit exploser plusieurs radars automatiques en 2007 et 2008 ? Combien d'automobilistes, secrètement, furent des sympathisants de cette cause insolite ?

L'avez-vous été par la tentative de sabotage d'une caténaire d'une ligne TGV, attribuée initialement à un groupe d'« ultra-gauche », selon la terminologie novlangue de l'époque, dirigé par Julien Coupat, innocent depuis ? Il est vrai que le trafic ferroviaire aurait pu être perturbé, mais peut-on me mettre sur le dos ce que la SNCF réussit à faire toute seule à longueur d'année ?

Et si je suis responsable d'une simple dégradation de biens, quel nom me donnerez-vous dans les trains madrilènes en 2004 ou dans le Bataclan en 2015 ?

Un peu de sérieux ne vous ferait pas de mal. Si l'on continue ainsi, un simple tag deviendra un jour du terrorisme. D'autant qu'à force de crier au loup, bientôt plus personne n'aura peur de moi. Si tout devient moi, je ne deviens plus rien, ce qui est proprement insupportable. Je pense, en outre, que l'Occident aurait tout à gagner à remettre les choses dans leurs justes proportions. En somme, nous pouvons faire cause commune sur ce sujet. Pour ma part, je regagnerais en prestige à ne plus être confondu avec des phénomènes qui ne sont pas de mon niveau. De votre côté, vous gagneriez beaucoup à dédramatiser certains phénomènes, même quand il s'agit de crimes graves. En effet, si j'ai commencé cette partie de mon discours en insistant sur le fait qu'un tueur de masse n'était pas un terroriste et, de ce fait, était de moins en moins médiatique, je n'avais d'autre but que de souligner le risque que tout un chacun se présente comme étant l'un de mes obligés uniquement pour faire le buzz.

Était-il indispensable, par exemple, de qualifier de terroriste Yassin Salhi, auteur du meurtre de son patron en juin 2015, à Saint-Quentin-Fallavier, alors qu'il avait manifestement agi par vengeance personnelle, sous prétexte qu'il avait essayé de me faire porter le chapeau en criant *Allahou akbar* et en enveloppant sa victime d'un drapeau portant l'inscription de la Shahada pour tenter de maquiller son crime de droit commun ? Mettez-vous un instant à ma place. De nombreux criminels dérangés veulent commettre une action d'éclat afin que l'on parle d'eux. Les tueurs de masse aux États-Unis agissent dans ce but. Ils veulent être enfin quelqu'un le jour de leur mort parce qu'ils n'ont été personne tout au long de leur misérable existence. S'ils se suicident dans leur coin, sans tuer personne, leur mort sera tout aussi inintéressante que leur vie. Or il semblerait qu'aujourd'hui tuer le maximum de personnes ne suffise plus à se rendre intéressant. Il faut être un tueur, certes, mais de surcroît un tueur terroriste pour capter l'attention. Si n'importe qui peut sortir dans la rue avec un couteau et faire la une du journal de 20 heures pour peu qu'il se revendique de l'État islamique, ne serait-il pas plus sage de le priver de journal de 20 heures en laissant le compte rendu de son action là où il doit se trouver, dans les pages des faits divers du journal local ?

Qu'en pensez-vous ?

Pour ma part, je suis de toute évidence *une chose qui pense*.

Parfois, je l'admets, même si le phénomène est rare, vous pensez également. Récemment, j'ai été agréablement surpris quand, pour une fois, la qualification terroriste a été écartée. Le 23 août 2018, un habitant de Trappes, inscrit dans « le fichier de traitement des signalisations pour la prévention de la radicalisation à caractère terroriste » en raison d'une condamnation pour apologie du terrorisme, a tué à coups de couteau sa mère et sa sœur en hurlant, bien entendu, *Allahou akbar*.

J'étais soulagé de ne pas porter, une fois de plus, un chapeau trop petit pour moi. Mais voilà que mes obligés eux-mêmes se sont mis à me dévaluer. L'État islamique a de façon très officielle revendiqué l'action de ce déséquilibré. Il m'avait fait le même coup pendable avec le tueur de Las Vegas, celui qui du haut de sa chambre d'hôtel, avait abattu 58 personnes. Je sais bien qu'en période de baisse du chiffre d'affaires mes obligés ont tendance à revendiquer ce qui leur tombe sous la main, histoire de prouver qu'ils existent encore, mais encore faudrait-il qu'ils le fassent avec finesse. Si cela continue ainsi, l'État islamique serait bien capable de revendiquer rétroactivement l'assassinat de John Lennon ou même, pourquoi pas, celui de Kennedy.

Oussama Ben Laden, après les frappes américaines de 2001, était devenu excellent dans l'art de s'approprier sans vraiment le dire des actions qu'il aurait été dans l'incapacité d'organiser. Il se tenait au courant et, quand un attentat lui paraissait suffisamment séduisant, il félicitait dans un communiqué les frères l'ayant commis. L'État islamique, au prétexte que son porte-parole Mohammed al-Adnani avait, en septembre 2014, appelé à tuer n'importe qui n'importe comment, estime que celui qui fait n'importe quoi le fait en son nom. C'est un peu facile de s'approprier la folie des autres. Et puis ce n'est pas très nouveau. L'appel au meurtre généralisé trouve toujours des échos dans un public bien plus large que mes obligés. Les anarchistes français, bien éloignés de la délicatesse de Kaliayev, étaient pour bon nombre d'entre eux des Mohammed al-Adnani version laïque. Il suffit de comparer les conseils de ce dernier à ceux de mes obligés tueurs de bourgeois :

Si vous ne pouvez pas trouver d'engin explosif ou de munition, disait le porte-parole de Daesh, alors isolez l'Américain ou le Français infidèle, ou n'importe lequel de ses alliés. Écrasez-lui la tête à coups de pierre. Tuez-le avec un couteau, renversez-le avec votre voiture, jetez-le dans le vide, étouffez-le ou empoisonnez-le.

En 1887, dans le journal *L'Action révolutionnaire* que je lisais avec attention à l'époque, on pouvait lire que chacun devait agir « selon sa manière de voir, par le feu, le poignard, le poison, que chaque coup porté dans le corps bourgeois devait y faire une plaie profonde ». Un an auparavant, dans *La Lutte sociale*, il était conseillé aux servantes d'assaisonner la cuisine des bourgeois avec du poison et aux paysans de tuer le garde champêtre avec son propre fusil. De la sorte, le moindre accident de chasse pouvait être considéré comme un acquis de la révolution, et si la servante n'aimait pas son patron, à la manière d'un Yassin Salhi en jupon, elle n'avait qu'à descendre à la cave pour y chercher de la mort-aux-rats.

À la portée de tous

La tentation, des anarchistes aux électrons libres du jihad, de vulgariser mon usage, de le rendre pulsionnel et irréfléchi, est une épreuve que je surmonterai. Je sais bien qu'un jour, quelque part, un autre Hasan reprendra le flambeau et me fera briller de nouveau. Ma seule inquiétude est d'être le gardien d'un secret que j'ignore. S'il est le seul précepte occulte, c'est qu'il doit être mon talon d'Achille. Moi qui me croyais invulnérable !

Chapitre 9

Retour à Alamût

Le professeur Irvine McDowell reposa l'ouvrage du baron Silvestre de Sacy. Dans son cabinet de travail, des dizaines d'ouvrages sur la Perse, les sociétés secrètes, l'ismaélisme et l'ordre des Assassins formaient des piles à l'équilibre incertain.

Auteur de plusieurs ouvrages réputés sur la Perse antique, Avicenne, les nizarites et les liens étroits entre la philosophie grecque et l'ismaélisme, détenteur d'une chaire d'iranologie à l'université américaine de Stanford et à l'université anglaise de Durham, membre du Seminar für Iranistik de Göttingen et de l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris, le professeur travaillait depuis déjà trois ans sur la vie d'Hasan ibn Sabbâh. Il s'épuisait à rechercher, comme d'autres avant lui, les quelques fragments d'écrits des grands maîtres de l'ordre ou de quelques témoins privilégiés. Il savait certes qu'en 1265, lors de la prise d'Alamût par Houlagou, roi des rois mongols et petit-fils de Gengis Khan, les trente mille ouvrages de la grande bibliothèque de la forteresse des Assassins avaient été détruits. Auparavant, cependant, Houlagou avait autorisé l'historien Djoueïny et son équipe à étudier le contenu des ouvrages voués à la destruction. Il était donc possible que certains livres aient été sauvés des flammes, et parmi eux, pouvait-on espérer, des écrits sur le fonctionnement de l'ordre lui-même. Des notes autobiographiques de la main même de Hasan ibn Sabbâh n'avaient-elles pas été retrouvées en Inde au milieu du XX^e siècle par le savant Ivanow, preuve que l'espoir était permis ? Il y était fait état d'un secret du secret, al-bâtin al-bâtin, appelé le grand Teelis. Or, au cours de ses recherches, le professeur avait découvert que l'existence d'un grand Teelis était mentionnée dans les écrits de plusieurs chercheurs spécialistes de la Perse médiévale, avant et après la découverte d'Ivanow. Pour autant, aucun d'entre eux n'avait la moindre théorie sur la teneur de ce secret du secret, ce qui n'avait évidemment pas manqué d'éveiller la curiosité du professeur. Celle-ci fut considérablement attisée par une coïncidence troublante : les trois savants qui avaient axé leurs recherches sur la découverte du grand Teelis étaient morts assassinés.

Le premier d'entre eux, le Serbe Andrej Kovacevic, fut étranglé par un membre du groupe terroriste « La main noire » en mai 1912. L'organisation terroriste ne revendiqua jamais cet assassinat et l'assassin, tué lors de son interpellation, ne put expliquer son geste.

Le deuxième, le professeur Manfred Winkler, du prestigieux Institut für Iranistik de Vienne, fut abattu au pistolet-mitrailleur en pleine rue, le 12 juin 1985, par l'un de ses propres étudiants qui se révéla être un membre du groupe Abou Nidal. L'assassin fut supprimé quelques jours plus tard, sans doute par sa propre organisation. Cette action terroriste resta inexplicée. Manfred Winkler ne constituait manifestement pas une cible pour le Fatah-Conseil révolutionnaire.

Le troisième, un cheikh tablighi de Lahore, fut égorgé par un terroriste du Lashkar-e-taiba le 2 mars 2008. Là encore, l'incompréhension fut totale. L'assassin fut arrêté mais il garda le silence jusqu'à son exécution.

Le professeur, convaincu d'avoir fait une découverte importante, ne pensait plus qu'au grand Teelis. Il n'en dormait plus et remua ciel et terre pour être autorisé, avec une équipe archéologique, à faire des recherches sur le site même d'Alamût. Et maintenant, le grand jour semblait être arrivé. Son ami Bruce Craig, qui dirigeait les fouilles sur place, avait préféré ne rien dire de précis au téléphone mais avait insisté pour qu'il le rejoigne en urgence.

Dès le lendemain, Irvine McDowell s'envola pour Téhéran. Bruce Craig l'attendait à l'aéroport. Les deux hommes jouèrent la nonchalance. Rien ne devait éveiller l'attention des services iraniens. Dans la voiture, ils ne dirent que des banalités. Mais, comme les deux derniers kilomètres menant aux ruines du nid d'aigle ne pouvaient être parcourus qu'à pied, Bruce Craig put enfin se confier à voix basse au professeur. Il avait découvert, sous le dallage de l'ancienne grande salle de réception, un escalier étroit menant à un cabinet de travail. Le professeur faillit trébucher. Il regarda l'archéologue avec anxiété. Il n'osait pas poser la question qui lui brûlait la gorge. Il n'eut pas à le faire car Bruce Craig répondit avec un large sourire à la question qui n'avait pas été posée : non, le cabinet n'était pas vide. Il était même bien rempli. Mais le secret ne serait pas gardé longtemps. Il y avait fort à parier que sous peu des officiels iraniens pointent le nez.

À peine arrivé à Alamût, le professeur descendit dans le cabinet de travail. C'était une petite pièce de dix mètres carrés dont les murs étaient recouverts de livres de haut en bas. Le seul meuble était un secrétaire en bois à peine travaillé sur lequel reposait un encrier en étain. L'endroit était obscur mais parfaitement ventilé. Bruce Craig, qui connaissait bien le professeur, y avait installé un lit de camp et avait prévu des vivres et de l'eau en abondance, ainsi qu'un grand nombre de piles pour les quatre lampes torches qu'il avait disposées de manière à éclairer à peu près équitablement l'ensemble de la pièce. Après s'être assuré que le professeur ne manquait de rien, il remplaça les quatre dalles descellées sur l'ouverture de l'escalier en colimaçon qui menait au cabinet, trois mètres en dessous.

Irvine McDowell attendit quelques instants avant de se mettre au travail. Était-il possible que son rêve se réalise enfin ? Howard Carter, en découvrant le tombeau de Toutânkhamon, ne devait pas être plus ému que lui en cet instant. Les grands maîtres, et peut-être Hasan ibn Sabbâh lui-même, étaient venus dans cet endroit. Ils s'étaient installés à ce bureau et y avaient écrit l'histoire et les secrets de l'ordre que lui, Irvine McDowell, allait enfin découvrir.

La plupart des livres de la bibliothèque étaient des ouvrages de géométrie, de physique et de mathématique, mais deux rayons entiers contenaient des exemplaires, de différentes tailles et de différentes époques, de l'*Askhinai-risk*. Le professeur fit ainsi sa première découverte. Le guide d'endoctrinement de l'ordre avait évolué pendant les 185 ans de son existence et la dernière version ne comprenait plus 7 règles mais 9. La plus belle découverte était cependant à venir. Elle se trouvait sur une étagère, à portée de main, dans un coffret en bois recouvert de cuir. Le cœur d'Irvine McDowell faillit s'arrêter de battre quand il découvrit que le coffret contenait deux petits livres et divers feuillets épars. Personne n'avait, depuis 1265, posé les yeux sur l'œuvre maîtresse de Hasan ibnSabbâh, l'*Ilzam* ou l'*Art de convaincre*. Son existence était connue car Djoueïny l'avait mentionné dans son rapport au roi mongol Houlagou avant de détruire ce qu'il croyait être l'unique exemplaire. La pièce secrète sous la grande salle de réception avait donc servi à cela : protéger la mémoire de l'ordre dans l'hypothèse probable de la prise, un jour ou l'autre, d'Alamût. Le professeur feuilleta l'ouvrage. Il faudrait un peu de temps pour le traduire précisément, mais il s'agissait à l'évidence d'une version beaucoup plus élaborée de l'*Askhinai-risk*. Le second ouvrage, en revanche, constituait une surprise absolue. Il était également de la main de Hasan ibn Sabbâh et son titre était en lui-même une promesse : *Les Sept Préceptes de la méthode terroriste*. Ce fut avec fébrilité que le professeur, pendant deux longues heures, en fit la lecture.

Quand il parvint au septième précepte, « tu protégeras le grand Teelis », il se sentit soudain très las, comme si l'air commençait à se faire rare. Il mangea quelques fruits et but un peu d'eau, avant de tenter de déchiffrer les feuillets épars et jaunis dont l'auteur, découvrit-il, était le dernier grand maître de l'ordre. L'un d'entre eux était daté de l'année même de la prise d'Alamût. Le grand maître Rockn-ed-din mentionnait le siège de la forteresse et la pénurie de vivres qui le condamnait à la reddition. De longs passages, malheureusement, étaient illisibles. Un fragment de phrase captiva particulièrement le professeur : « Puisque l'ordre s'éteint, al-bâtin al-bâtin doit s'éteindre à son tour. » Il était suivi d'un long passage illisible puis de considérations politiques et sur la négociation possible avec Houlagou d'une reddition honorable.

Le professeur se sentait de plus en plus oppressé et fatigué. Il se força néanmoins à traduire les derniers feuillets dont l'encre était à moitié effacée. Leur contenu était incompréhensible. Il était question de l'échec de la création d'un dixième cercle, de « l'Union des schismes et discordes », d'un accord entre Ahura Mazdâ, le dieu des zoroastres, et Ahriman le maléfique pour un regroupement et une mise à l'isolement. Une phrase, de-ci de-là, avait survécu au temps et se détachait des empreintes devenues illisibles, comme si Rockn-ed-din avait appuyé plus fort sur le parchemin. Deux phrases, en particulier, semblaient avoir été écrites la veille :

Seul un poète en a le droit car il sait ce qui ne se prouve pas.
Chaque être humain ne devrait se poser qu'une seule question : que ferai-je après ma mort ?

Le professeur ne se sentait plus en état de continuer sa lecture. La journée avait été longue et épuisante, sa tête tournait de plus en plus et ses yeux se fermaient. Il ne parvenait plus à déchiffrer l'écriture à moitié effacée du dernier grand maître. Il décida de se reposer quelques instants sur le lit de camp avant de reprendre son travail. À peine eut-il fermé les yeux que les phrases énigmatiques de Rockn-ed-din se bousculèrent dans son esprit somnolent. Chaque mot était un pur-sang que son imagination débridée chevauchait. Il s'endormit en se souvenant curieusement de la mise en garde de Pascal et de saint Augustin contre la concupiscence de la pensée. Il ne faut pas chercher par orgueil à découvrir ce qui est au-delà de la compréhension humaine. Là était sans doute le sens du grand Teelis.

Les sept cuvées

Quand le professeur se réveille – ou pas –, Omar Khayyâm se tient devant lui, vêtu d'une simple robe blanche. Il porte sur son épaule gauche une besace qui semble assez lourde. Il la pose devant lui et en sort un flacon doré qu'il ouvre pour en verser le contenu dans deux coupes de métal blanc non poli.

Et le poète de dire :

« J'ai apporté pour notre long voyage sept cuvées spéciales. Chacune d'entre elles t'aidera à supporter ce que tu vas voir de tes yeux de mortel. Avant d'ouvrir le gouffre, bois la première cuvée. C'est une cuvée paradoxale qui développe dans le palais des sensations contradictoires, fruitées puis amères, douces puis fortes, sucrées puis salées, apaisantes puis excitantes. L'attaque est souple et soyeuse mais la finale est franche. C'est pourquoi je l'ai nommée la cuvée de Lao-tseu pour qui l'être et le néant s'engendrent, le facile et le difficile se parfont et le haut et le bas se touchent. »

Le professeur ne pose aucune question. Il prend la coupe et en boit le contenu très doucement pour en apprendre et retenir chaque arôme, jusqu'à ce que les tanins mûrs se fondent entre eux. Puis il rend la coupe vide à Khayyâm qui la replace dans sa besace avant de se tourner vers l'un des pans de la bibliothèque. Il doit actionner quelque bouton secret car la bibliothèque s'ouvre sur un chemin étroit qui s'enroule en descendant vers une lueur pâle. Le poète ouvre la marche. Le professeur le suit. L'air devient plus dense alors même que le couloir s'élargit. Puis ils se retrouvent à l'entrée d'un gouffre si large qu'ils peuvent à peine en distinguer la rive opposée. Un autre chemin s'offre à eux qui descend, comme le premier, en s'enroulant tel un serpent.

Omar Khayyâm guide le professeur jusqu'à l'orée du premier cercle. Depuis une plateforme qui le surplombe, celui-ci découvre un spectacle inouï. Une vallée grise s'étend à perte de vue. Son sol est craquelé et sec, comme des rides sur le visage d'une vieille et méchante sorcière. Rien n'y pousse et rien n'y poussera jamais. Une multitude d'hommes et de femmes marchent d'un pas lourd dans la même direction, par rangées innombrables de sept cent soixante-dix-sept âmes. Devant elles se dresse un mur de pierres gris aussi craquelé que la terre morte à leurs pieds et, quand une rangée l'atteint, les pauvres créatures, d'un même geste soudain, heurtent leur crâne violemment sur l'obstacle. Multiplié par sept cent soixante-dix-sept, le bruit bref et rude résonne jusqu'aux confins du troisième cercle. L'écho donne l'impression que des milliers de crânes décharnés viennent dans un même temps de s'ouvrir sur la pierre glacée. Un filet de sang coule sur le front des pénitents qui s'en retournent derrière les autres rangées. Chacune à son tour, elles subissent le même sort. Ce ballet perpétuel semble n'avoir aucun but, aucune raison d'être si ce n'est le châtement.

Le poète fait signe au professeur de le suivre. Ils descendent dans la vallée et s'approchent au point de percevoir le moindre détail. Le poète étanche alors la soif de connaissance de son compagnon :

Te voici dans les limbes,
le premier cercle des damnés

qui traînent et regimbent
à payer pour leurs péchés.

Leur châtement, pourtant, est de mise,
car s'ils n'ont pas de leurs mains tué,
à ceux qui terrorisent
se sont volontairement alliés.

Ainsi, en ce samedi de Pâques, le professeur découvre le cercle réservé à ceux qui, tels des moutons, ont suivi le mauvais berger mais n'ont pas fait couler de sang. Il veut en savoir plus en interrogeant une jeune morte de 16 ans qui vient de se cogner la tête contre le mur.

Elle porte un niqab noir et l'on ne perçoit que deux yeux vides de vie. Aucune lumière ne s'y reflète. Mais, quand elle se cogne la tête contre l'obstacle, le voile glisse de son visage d'une pâleur extrême. Sa joue gauche a été arrachée par un éclat d'obus. Elle porte à chaque bras un bébé d'à peine un mois. Ils sont desséchés comme des dattes au soleil de Ghardaïa. Les deux petites masses informes sont rabougries et totalement inertes. À l'approche du professeur, néanmoins, la jeune morte les serre contre elle, comme si elle pouvait encore les protéger. Questionnée sur sa présence en ces lieux de désespoir, elle accepte de lui répondre :

« À Raqqa, je me suis mariée avec mon promis Facebook. Il m'a engrossée, puis a été envoyé en Irak où il est mort en martyr. J'ai donné naissance à des jumeaux. Quand la bombe a explosé, je les tenais dans mes bras, comme aujourd'hui, et si leurs petits corps décharnés sont inertes c'est parce que leurs âmes innocentes, contrairement à la mienne, se sont envolées au paradis, de sorte que je suis deux fois punie. Je suis seule et maudite. Depuis, je me fracasse la tête sur le mur de ma bêtise, autant par châtement que par dépit. »

Irvine McDowell se détourne du triste spectacle. Omar Khayyâm, avec sa sensibilité de poète, comprend sa détresse et l'invite à s'asseoir sur une pierre noire qui tranche sur le sol gris. Il sort une deuxième fiole, les coupes de métal blanc, et lui dit en lui versant le précieux breuvage :

De cette liqueur, vin d'éternité... bois !
La somme des jouissances de la jeunesse, c'est ça... bois !
D'abord ça brûle comme du feu, mais ça brûle seulement les soucis,
C'est fait en vin de vie... bois !

Le professeur trempe ses lèvres dans l'élixir couleur de rose. Il s'agit de la cuvée Virgile, revigorante et puissante à souhait, à l'équilibre parfait, avec un nez de cerises noires et de cassis. Il a mis du temps à la créer au rythme de l'*Énéide*, en se souvenant que les Muses rendent parfois les châtements plus terribles que les péchés eux-mêmes. Mais il est temps de descendre par le sentier serpentant jusqu'au deuxième cercle. Il fait signe à son compagnon qui, l'âme moins lourde, se lève et le suit.

Le spectacle qui les attend dans le deuxième cercle est plus surprenant encore. Omar Khayyâm explique au professeur que le diable se venge en pervertissant les âmes pures parce qu'il ne peut rien contre Celui qui peut tout, à part gâcher Sa création. Il n'est pas un ange déchu. Il est un djinn, un esprit malfaisant. Les anges sont faits de lumière par Dieu lui-même qui est parfait et donc insusceptible de faire des malfaçons, à moins de l'avoir voulu. Dieu devait créer un génie du mal parce qu'il voulait que l'homme, sa plus belle création, disposât du libre arbitre. Il ne voulait pas fabriquer des marionnettes prédestinées. L'homme ne peut avoir conscience du bien que si le mal existe, ni du beau sans la laideur. Or Dieu voulait que l'homme eût une conscience et il a donc inventé le diable. C'est ainsi que le bien a engendré le mal, le beau a engendré l'envie et l'envie a engendré le vice et la luxure. Le deuxième cercle est celui de la luxure. Y sont jetés ceux qui n'ont terrorisé que pour en récolter des fruits charnels. Ils espéraient sur cette terre multiplier leurs femmes et leurs esclaves sexuelles et, dans l'au-delà, continuer de plus belle avec un aréopage de jeunes femmes en chaleur, qu'il s'agisse des houris promises ou de déesses dévergondées. Ils sont donc partis sur le chemin de leur concupiscence rejoindre une terre où il était possible de violer en toute impunité les mécréantes, où les femmes ne sont que des parts de butin, des conquêtes, des esclaves. Et même les femmes musulmanes, pour peu qu'on les épouse, deviennent des objets sexuels que l'on peut en outre additionner jusqu'à quatre. De temps en temps, il est même possible d'en répudier une ou deux pour changer une partie du cheptel. Nombreux furent ceux, explique le poète, qui rejoignirent ces dernières années une terre du prétendu vrai islam dans le but de satisfaire leurs fantasmes libidineux. Il y en eut des légions venant des quatre horizons. Ils n'étaient dans le fond pas trop certains de ce qui les attendait dans l'au-delà et se disaient que l'occasion était trop belle, grâce à Daesh, d'en profiter d'ores et déjà, au cas où le paradis serait chaste. Alors ils traquèrent sur les réseaux sociaux les poules de grains de 16 ou 17 ans qui vinrent les rejoindre et qu'ils épuisèrent avant l'âge. Ils prirent aussi des esclaves impies, des yézidies pour la plupart. Or tous ces êtres vils, étranges animaux mus par leur seule queue, étaient destinés au deuxième cercle, celui de la luxure.

Et c'est le spectacle de leur déchéance que le poète et le professeur contemplent en silence, avec satisfaction. Autant le châtement des damnées des limbes les a attristés, autant celui des luxurieux leur procure du plaisir. Ils y voient une œuvre de justice. Pourtant, la scène est horrible. Les nouveaux arrivants ignorent tout du sort qui leur est réservé. Tout au contraire se croient-ils parvenus au paradis promis. Les jardins sont aussi beaux que ceux décrits par Marco Polo et Amin Maalouf. On les fait s'asseoir sur des coussins de velours et une vision paradisiaque s'offre à eux. Ils regardent, fascinés et excités, des houris danser et chanter presque nues devant eux. Leurs danses et leurs chants sont d'une lascivité d'un autre monde. Leur désir dépasse en intensité tout ce qu'ils ont connu jusqu'alors. Ils croient se trouver au haut Firdaws et jouir de la récompense du martyr. Mais ils déchantent bien vite. Lorsqu'ils essaient de toucher l'objet de leur désir intense qui se tortille avec volupté sous leurs yeux, ils n'y parviennent pas. Leurs bras refusent de leur obéir. C'est alors que des esclaves yézidies se présentent, encore plus belles que les houris, et se mettent à califourchon sur eux, se frottent quelque peu pour attiser encore davantage un désir qui n'en a nul besoin. Puis elles sortent chacune le sexe du pantalon de leur future victime. D'un geste sec et précis, elles tranchent d'un coup de faucille les pénis tendus et font jaillir à la fois un jet de sang et un cri perçant. Puis elles crèvent leurs yeux et leurs tympans avec une lame très fine. Les voici condamnés à ne pouvoir plus jouir de rien pour l'éternité. Ils ne pourront plus toucher les corps chauds et animés, ni entendre les chants troublants, ni admirer les poses lascives, ni sentir leur sexe se durcir de plaisir. Il ne leur reste que deux choses jusqu'à la fin des temps : le désir à jamais inassouvi et l'odorat pour pouvoir sentir l'odeur de la merde. En effet, des êtres rabougris et gluants, sortis de quelque vase, les attrapent au lasso et les traînent jusqu'à un lac rempli d'excréments. Ils y sont plongés sans ménagement, l'un après l'autre. Ils reparassent brièvement à la surface, mais à force d'avaler des gorgées de fiente, ils s'étouffent et disparaissent dans la masse putride.

Les nerfs du professeur ont été mis à dure épreuve par ce spectacle écœurant et il est temps qu'Omar Khayyâm lui offre le contenu de sa troisième fiole. C'est évidemment la cuvée Milton, qui annonce le troisième cercle tout en rappelant le second, celui des damnés qui ont à jamais perdu le paradis promis. Ce vin est d'une grande finesse mais il est aussi très amer. Il s'achève sur une note persistante d'amande fraîche. Le

mortel qui y trempe ses lèvres garde à jamais un arrière-goût de mélancolie, une amertume qui ne peut pas se dissiper. Il lui faudra dorénavant chercher « ce qui peut le mieux adoucir la présente misère et rendre l'enfer plus supportable, s'il est des soins, ou un charme pour suspendre ou tromper, ou ralentir les tourments de ce malheureux séjour² ».

Le troisième cercle, celui des purs, est un bien curieux enfer. Les damnés s'y châtient eux-mêmes. Certains se poignardent sans cesse en gémissant. Ils placent soigneusement la lame froide sur leur ventre, l'enfoncent soudainement et se plient en deux au souvenir douloureux du passage de la vie au trépas, puis ressuscitent pour recommencer à se tuer de semblable façon.

Le professeur reconnaît, surpris, le plus juste des justes, Ivan Kaliayev. Ainsi celui qui avait épargné le sang d'innocents se trouve en enfer et non au paradis, ou du moins au purgatoire ? Omar Khayyâm lui rappelle qu'il a tout de même tué le grand-duc et son cocher deux jours plus tard. Or, quand la grande-duchesse vint lui rendre visite en cellule, même s'il refusa de l'avouer et de se repentir par orgueil, il regrettait profondément son acte et la culpabilité lui dévorait l'âme. Dès lors, son âme dévorée était vouée à l'enfer des remords. De plus, comme Jean-Paul Sartre l'a souligné, le plus lâche des assassins est celui qui a des regrets. Le poète souligne que cependant aucun châtement n'a été prévu pour les purs dans le troisième cercle. Le diable les aime trop. Lui aussi est pur puisqu'il ne sait faire que le mal. Ils sont certes captifs du troisième cercle mais uniquement parce que leurs âmes torturées troubleraient la tranquillité des âmes apaisées et de celles en attente de félicité.

Le spectacle qui s'offre maintenant au professeur le démontre suffisamment. Une morte d'environ 45 ans se roule sur le sol en gémissant et s'arrache les cheveux par poignées entières. Le professeur s'approche et, avant qu'Omar Khayyâm ait pu l'en empêcher, lui saisit le bras pour voir son visage. C'est alors qu'elle tente de lui mordre la cuisse gauche. D'un rapide mouvement de recul, il échappe à la morsure. La damnée, sur le sol glacé, reprend ses convulsions frénétiques en poussant des cris insupportables pour les oreilles d'un mortel. Omar Khayyâm sermonne son compagnon. Il ne doit plus jamais agir de façon aussi inconsidérée, d'autant qu'il n'a qu'à lui demander ce qu'il ignore. Irvine McDowell le questionne alors sur l'identité de la démente. Le poète lui répond qu'elle n'est pas démente mais continue de souffrir des remords qui, chose assez inhabituelle mais déjà vue, ont muté en métastases de contrition. Elle s'appelait Joëlle Aubron. Membre d'Action directe, elle tua en 1985 le général René Audran et, l'année suivante, le président-directeur général de Renault, Georges Besse. Pour une raison que seul le diable pourrait expliquer, son âme torturée a créé des cellules cancéreuses qui ont attaqué son cerveau. Alors qu'elle ne devrait plus souffrir puisqu'elle est morte, elle continue de s'infliger la même douleur atroce, à l'instar de tous ceux qui se poignardent dans le troisième cercle ou qui, d'une façon ou d'une autre, se flagellent. Le professeur vient d'ailleurs d'apercevoir, à vingt mètres de là, Andreas Baader qui se tire une balle dans la tête, tombe, se relève et recommence.

Le professeur trouve injuste le sort des purs. Le quatrième cercle devrait davantage lui convenir, lui promet le poète. C'est le cercle de la convoitise où se convulsent les âmes de ceux qui ont tué n'importe qui pour un lopin de terre que personne ne leur disputait vraiment. Ils pouvaient vivre heureux mais avaient décidé que l'indépendance pouvait seule leur apporter le bonheur, alors même qu'ils étaient indépendants de fait depuis longtemps. Les membres de l'ETA foisonnent dans ce cercle. S'y trouvent aussi des êtres encore plus détestables qui n'ont terrorisé que pour se donner de l'importance. Ils n'étaient rien, ne croyaient en rien, mais se disaient qu'en épousant une cause ils pourraient se permettre n'importe quel crime. Ils pourraient par exemple voler pour Allah et appeler cela la Ghanima, le vol licite des mécréants. Ils lèveraient des impôts révolutionnaires dont ils mettraient les trois quarts dans leur poche. Ils braqueraient des banques et n'épargneraient qu'une zakat minimale pour mener le jihad. Ils s'offriraient des villas somptueuses avec piscine en Corse, en Sardaigne ou en Sicile. Ils se vendraient au plus offrant, tout en faisant croire que leur cœur serait resté pur et fidèle à la cause.

Avant que le professeur découvre les damnés du quatrième cercle, il lui faut la potion magique, le breuvage des dieux, la fiole qui apaise les cœurs dévastés. Omar Khayyâm la sort de sa besace, cette cuvée de Dante, ce vin si puissant qu'il crée des hallucinations, avec son allonge franche et droite et sa finale épicée et charnue. Irvine McDowell le boit d'un seul coup de coude et voit immédiatement, tel qu'il est décrit par le Florentin, un serpent à six pattes bondir sur une âme damnée et s'y accrocher. Les pattes du milieu lui serrent le ventre, celles de devant lui saisissent les bras tandis que le serpent enfonce ses crocs venimeux dans les deux joues putrides de sa proie. Et ce n'est là qu'un châtement parmi tant d'autres. Les cris fusent de toutes parts. À droite, un cheikh autoproclamé se fait dévorer les chairs par une meute de loups. À gauche, Kadhafi, qui se rêvait en libérateur dictateur de l'Afrique, est écorché lambeau par lambeau par ses anciennes femelles gardes du corps. Au fond de ce tableau lugubre, Abou Nidal subit un sort tout particulier. Tous ses fidèles qu'il a fait exécuter viennent tour à tour déverser sur sa peau nue de l'huile bouillante. Il fume de toute part en hurlant à s'en briser la voix. À dix mètres à peine du professeur, Karim, du quartier des Trois-Ponts à Roubaix, le petit profiteur de guerre sainte qui criait *Allahou akbar* à chaque fois qu'il remplissait un sac d'or, est saisi par les cheveux. Un monstre difforme lui ouvre la bouche de force avec ses doigts crochus et lui vomit à l'intérieur un liquide jaunâtre et visqueux qui lui brûle les entrailles. Un autre lui arrache les yeux puis se met à pisser dans ses orbites creuses. Un troisième le retourne et lui fait ce que les démons incubes font habituellement, pendant qu'il hurle comme une truie qu'on égorge.

Mais voici venu le temps de tous les dangers. Le cinquième cercle est le plus sauvage, le plus imprévisible. C'est le cercle de la terreur sans limites, celui de la colère, de la haine et de l'extrême violence. Il enferme ceux qui ont terrorisé par haine ou par goût. Ils ont tué parce qu'ils aimaient cela ou pour venger des années de frustration. Omar Khayyâm a choisi, avant d'y pénétrer, la cuvée Byron. C'est un vin blanc qui marie le raffinement d'un cépage boisé à la rudesse des flots salés et rugissants. Sa finale est tendue comme l'arc de Cupidon et minérale comme l'eau vive sur la roche brute. Toute la force des océans s'y retrouve mais aussi le calme velouté d'un lac après la tempête. « Roule, sombre océan, profond et bleu, roule ! » clame le poète. « Et roule dans mon palais, enrobe-le de tes délices, vin sec et tenace, puis descend le long de mon gosier et tapisse ma trachée de ta caresse dorée. »

Le professeur et le poète trinquent à l'éternité du monde. Puis ils descendent dans le cinquième cercle. Après avoir traversé une plaine morne, ils arrivent devant une ville de béton. Il leur faudra beaucoup de prudence pour avancer sans être vus. Les voici parvenus à l'endroit où brûlent la haine sans logique et la violence sans limites des damnés sans réflexion qui n'attendent plus rien et ne recevront plus rien que des coups mérités. Ces monstres insensés, malgré leur misérable position, voudraient pouvoir tuer encore et encore, détruire encore, déchirer encore, démembrer toujours. Ils transpirent des torrents de sang épais et souillé qui ne suffisent pas à éteindre leur soif morbide.

Soudain, le bruit d'un moteur à plein régime rugit dans une rue déserte. Les deux compagnons se cachent derrière un muret. Un pick-up traîne des corps en lambeaux derrière lui. Il s'arrête. La créature qui en descend a un sourire figé et idiot. Elle s'approche des cadavres en putréfaction et se met à pleurer comme une hyène qui aurait perdu ses petits. Le professeur reconnaît Abdelhamid Abaoud. Omar Khayyâm lui explique

qu'Abaaoud est condamné jusqu'à la fin des temps à traîner derrière son pick-up les corps décomposés de ses parents. Mais voici qu'il a cessé de pleurer. Il se remet au volant et affiche de nouveau un sourire satisfait et stupide. Il redémarre en traînant sa charge mortuaire. Trois cents mètres plus loin, il s'arrête de nouveau, découvre comme si c'était la première fois les dépouilles de ses parents, se met à gémir puis reprend le volant.

Un peu plus loin se dresse une église. Des cris et des rugissements en proviennent. Le professeur et le poète y pénètrent et se camouflent derrière l'orgue de Barbarie dont le nom même annonce la scène à laquelle ils vont assister. Kermiche et Petitjean, les assassins du père Jacques Hamel, se poignardent l'un l'autre avec des couteaux de boucher qui leur déchirent la chair et les entrailles. Percé de toutes parts, Kermiche tombe dans une mare de sang, se redresse, glisse et tombe de nouveau. Il parvient enfin à se redresser et poignarde sauvagement son complice qui chute à son tour en hurlant. Et la scène se renouvelle sans cesse.

Les deux compagnons en ont assez vu. Ils se dirigent maintenant vers un stade gigantesque et assistent à une scène aussi étrange que terrible. Les trois terroristes qui se sont fait exploser à proximité du Stade de France, le 13 novembre 2015, se tiennent debout, à vingt mètres les uns des autres. Ils actionnent simultanément leur ceinture d'explosifs et leurs corps sont éparpillés en mille morceaux. Puis les morceaux glissent sur le sol à grande vitesse pour rejoindre le siège des explosions où les corps se recomposent, mais de façon grotesque. Le nez se retrouve à hauteur du nombril, un bras à la place d'une jambe, une oreille au milieu du front. Quand l'assemblage ridicule est achevé, mes obligés se font de nouveau exploser et la scène recommence. Dans une rue perpendiculaire, Salman Abedi, l'auteur de l'attentat de Manchester de mai 2017, se fait également exploser à un rythme soutenu. Au moment où son gros orteil a décidé de lui faire office de nez, le professeur et son guide tournent les talons, dégoûtés.

Ils arrivent sur une longue promenade bordée par une mer d'azur. Soixante-douze houris s'y promènent bras dessus bras dessous. Elles rient. Elles chantent. Elles sont si belles ! D'autres femmes et des hommes de tout âge les suivent. Ils sont soixante-dix. Soudain, Mohammed Bouhlel arrive à pleine vitesse au volant de son poids lourd et percute les promeneurs. Puis il descend de son camion et se met à hurler. Ses cris n'ont plus rien d'humain. Il vient de comprendre qu'il a écrasé les soixante-douze vierges qui lui étaient promises et soixante-dix de ses proches pour lesquels il croyait pouvoir intercéder.

Partout, dans la ville, les scènes d'horreur se multiplient. Sur une place, Robespierre est décapité toutes les dix minutes. Au passage d'un carrosse, un anarchiste français tente de lancer sa bombe cylindrique mais elle reste collée à ses doigts jusqu'à ce qu'elle lui explose dans les mains. Mohammed Merah s'est caché au fond d'une baignoire qui se remplit peu à peu de sang. Il tente de se redresser mais un puissant démon l'en empêche et il se noie dans le sang de ses victimes. Le démon vide la baignoire et le spectacle recommence. Merah se noie ainsi toutes les quinze minutes et ressent à chaque fois la peur panique de la noyade. Tel est son châtiment éternel. Le sort de Netchaïev, dévoré sans répit par des chiens au fond d'une ruelle, près des poubelles, n'est guère plus enviable. Abou Jihad, pour sa part, est entièrement nu. Un diabolin qui a pris l'apparence d'une esclave yézidie le viole en lui plongeant un fer rouge dans l'anus. El Zarkaoui, à genoux, habillé en combinaison orange, est égorgé. L'entaille sur son coup se referme peu à peu, permettant un nouvel égorgement, et ainsi de suite. Larossi Abballa, l'assassin d'un couple de policiers de Magnanville, est plongé au fond d'une cuve remplie de vipères à cornes qui le mordent sans répit, lui arrachent les yeux ainsi que des morceaux de joue et de cuisse. Les frères Kouachi sont contraints par des anges noirs munis de fourches chauffées à blanc de dessiner le Prophète. Puis, quand ils ont fini, ils se transforment peu à peu en statues de pierre, des modèles réduits des bouddhas de Bâmyân détruits par les talibans. La métamorphose est si douloureuse qu'elle leur arrache des cris d'orfraie. Chaque muscle qui se durcit leur provoque une souffrance insupportable. Dans un théâtre bondé, Amimour, Mostefai et Mohammed-Aggad, les assassins du Bataclan, vivent la même mésaventure que Mohammed Bouhlel, le boucher niçois. Ils entrent et tirent sur tout ce qui bouge, mais la salle n'est remplie que des vierges promises et des proches aimés.

Le poète et le professeur pénètrent ensuite dans une grotte. Un froid intense les saisit aussitôt. Ils suivent un long tunnel voûté qui les mène dans une vaste cavité naturelle, creusée à même la roche. Ils découvrent, au centre de cette clairière souterraine, un morceau de glace bleue d'une surface de dix mètres carrés. Ils s'approchent. Le carré de glace est évidé et, à l'intérieur, Amedy Coulibaly claque des dents pour l'éternité. La morsure du froid est aussi insupportable que les brûlures de la jahanam, la géhenne, ou même de la saqar, le feu intense de l'enfer de droit commun. Il y fait bien plus froid que dans la chambre froide de l'Hyper Cacher de la porte de Vincennes. Mais Irvine McDowell en a assez vu. Il saisit le poète par la manche et lui demande de quitter ce cercle maudit entre tous. Au moment où ils s'éloignent, trois griffons, sorte de dragons à queue de saurien, et dix manticores au corps de lion, au poil rouge, avec un aiguillon recourbé comme celui d'un scorpion au bout de la queue, se jettent sur Abou Bakr al-Baghdadi qui tentait de s'enfuir. Bientôt son corps n'est plus qu'une bouillie écœurante.

Les deux compagnons se reposent en dehors de la ville sinistre avant de descendre dans le sixième cercle. Voici venu le temps de la cuvée Shakespeare. Le sixième cercle est celui de la ruse et de la tromperie qu'il a si bien décrites. C'est un vin rouge presque noir qui monte à la tête et fait croire que tout vous appartient. C'est le vin des amoureux du pouvoir. Bu avec modération, il donne du courage. Aussi vrai que le pouvoir corrompt et que le pouvoir absolu corrompt absolument, il ne faut pas en boire plus d'une demi-coupe. S'il en buvait une coupe entière, le professeur croirait « qu'un ange vit dans l'enfer de l'autre » et « que le mauvais, un jour, brûle le bon », avant de se croire assez puissant pour prêter son âme au diable, qui ne rend jamais ce qu'on lui a prêté.

Le remède a été efficace. Le professeur se sent d'attaque. Et puis, il va voir le spectacle réjouissant du sort réservé à ceux qui, sans prendre de risque, trompent les autres pour les envoyer à une mort certaine. Certains croient néanmoins à une cause, mais d'autres non. Ce sont les tartufes du terrorisme qui tuent par procuration. Salah Nawin alias Nawal Haytham, le séducteur de Juliet-Ann, est arrivé depuis à peine un mois. Décédé en prison, il a troqué sa cellule provisoire pour une cellule éternelle. Le professeur et le poète le découvrent en étrange posture. Il est pendu par la langue, et bien pendu. Celle-ci s'étire considérablement, lestée par le poids de Salah Nawin. Tout à coup, elle s'arrache et le damné tombe lourdement sur le sol. Il se relève, fait des cercles avec sa tête comme si cela pouvait atténuer sa douleur, voit les deux compagnons et leur fait de grands gestes avec ses bras. Puis il ouvre grande sa bouche ensanglantée et peu à peu une langue y repousse. Elle vient à peine de retrouver sa taille originelle que la queue d'un long serpent noir, descendue de la voûte de la galerie, s'y enroule et la saisit. Salah Nawin est de nouveau suspendu à deux mètres du sol jusqu'à ce que sa langue, à force de s'allonger, finisse par craquer une nouvelle fois. Dans ce couloir sinistre faiblement éclairé, d'autres damnés subissent le même châtiment, tandis que des sifflements de serpent se font entendre de toute part. Le passé et le futur sont abolis. Seul existe le présent des tourments sans cesse renouvelés.

Les deux compagnons quittent le sixième cercle. Le professeur tremble de tout son corps. La cuvée Shakespeare n'a pas suffi ou il n'en a pas bu assez. Omar Khayyâm a sous-estimé son protégé : il a une bonne descente... aux enfers. La septième cuvée s'impose donc. C'est avec

beaucoup de respect qu'Omar Khayyâm sort la dernière fiole de sa besace en clamant des vers de son cru :

Voici la rosée du joueur de mots, de sons, de couleurs et de sens.

Voici la rosée du vrai et du caché, du subtil et du beau.

Voici la rosée qui rafraîchit les chants et les danses.

Voici la rosée d'une saison en enfer, la rosée de Rimbaud.

Et si ce vin est âpre,

s'il n'est pas digne du Paradis,

s'il n'y pousse ni en grains ni en grappes,

c'est qu'il a le goût de la vie.

Les deux amis font tinter leurs coupes l'une contre l'autre. Omar Khayyâm, solennellement, déclare, avant que leurs lèvres embrassent le rebord du calice de métal blanc : « Bois, car ceci est mon sang, le sang de toute poésie. »

Maintenant, la dernière épreuve se présente à eux. Le septième cercle est celui des grands prosélytes. Ils sont à l'isolement absolu. Le professeur et le poète ne pourront en voir qu'une infime partie car il est immense. Les distances entre les grands prosélytes sont considérables, par mesure de sécurité. Mais Omar Khayyâm sait où ils doivent aller. Ils marchent des heures dans un désert de sable blanc. Ils distinguent, sur sa surface scintillante, les traces multiples laissées par les ondulations des serpents et, de temps en temps, voient distinctement deux cornes en dépasser. Le dimanche de Pâques, ils atteignent, fatigués, un lac d'eau limpide. Une barque en bois de rose les attend. Tout est paisible. Le lieu ne ressemble pas à l'enfer. Il n'y a ni monstre, ni cris inhumains. Quand la barque arrive au milieu du lac, l'eau est si transparente que les deux amis n'ont pas besoin d'y plonger la tête pour en voir le fond. Et là, à trente mètres de profondeur, Oussama Ben Laden, dont l'une des chevilles est retenue par une lourde chaîne, tente de remonter à la surface en battant les ondes de ses bras et de sa seule jambe laissée libre. Il ouvre la bouche, comme un poisson, mais aucun son n'en sort, ou alors des sons inaudibles, emportés par les courants. Le grand prosélyte ne peut plus être entendu de quiconque. Il ne parvient même pas à troubler la surface paisible du lac.

Quand le poète et le professeur regagnent la rive, ils restent silencieux, assis en tailleur, à méditer et à goûter le silence réconfortant. Puis ils reprennent la route. Le désert blanc prend fin devant une chaîne de montagnes. Ils en commencent l'ascension, conscients que leur quête s'achève, et atteignent à la première heure du lundi de Pâques un pic rocheux plus escarpé que tous les autres. Le professeur reconnaît, à cent mètres devant eux, la forteresse d'Alamût. Elle est intacte. Ses tours se dressent, majestueuses. Les deux compagnons pénètrent avec respect dans la citadelle offerte. Ils entrent dans la grande salle des âmes perdues, là où se tenaient jadis les grandes réceptions de l'ordre, et ils le voient.

Hasan ibn Sabbâh est assis sur son trône modeste, parfaitement immobile, enfermé dans une cage de verre de deux mètres carrés. Sa barbe est grise et son regard absent. Omar Khayyâm l'appelle, il ne l'entend pas. Le poète se tient devant lui, il ne le voit pas. Là est son châtiment : l'enfermement le plus absolu pour l'éternité.

Omar Khayyâm se tourne alors vers le professeur qui croit distinguer la naissance d'une larme à l'orée de ses yeux.

Et le poète de dire :

Le mystère doit rester voilé aux esprits vils

et les secrets impénétrables aux fous.

Réfléchis à tes actes vis-à-vis des autres hommes ;

Il faut cacher nos espérances à toute l'humanité³.

REMERCIEMENTS

J'étais un peu anxieux de changer d'éditeur, mais l'accueil chaleureux du groupe Gallimard et des éditions Flammarion m'a réconforté.

Karina Hocine fut la première lectrice de ce livre et, une nouvelle fois, m'a fait confiance... Merci Karina.

Mais il restait du travail à accomplir... Le roman du terrorisme, ce n'est pas une mince affaire !

Alors Christophe Absi et Eva Bouts m'ont fait quelques suggestions pertinentes.

Quand les conseils sont bons, quoique têtu comme un Breton, je les suis.

Et voilà donc !

Non, pas tout à fait, car il y eut aussi Colette Malandain dans le rôle du commissaire Maigret traquant la faute d'orthographe, la répétition ou l'erreur de syntaxe.

Cette fois-ci, tous les feux sont verts... À vous de juger.

BIBLIOGRAPHIE

- Henry Corbin, *Histoire de la philosophie islamique* (1964), Gallimard, « Folio essais », 1986.
- Henry Corbin, *L'Imâm caché*, L'Herne, 2003.
- Dante, *L'Enfer*, 1472.
- René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.
- René Descartes, *Méditations métaphysiques*, 1641.
- Jean-Claude Frère, *L'Ordre des Assassins*, Grasset, 1973.
- Roland Gaucher, *Les Terroristes*, Albin Michel, 1965.
- Joseph von Hammer-Purgstall, *Histoire de l'ordre des Assassins*, 1818.
- Histoire du terrorisme*, sous la direction de Gérard Chaliand et Arnaud Blin, Fayard, 2004.
- Omar Khayyâm, *Cent un quatrains*, choix, traduction et présentation par Gilles Lazard, La Différence, 1995.
- Omar Khayyâm, *Les Quatrains*, traduction de Charles Grolleau, Allia, 2008.
- Omar Khayyâm, *Rubayat*, traduction par Armand Robin, Gallimard, « Poésie », 1994.
- Yossi Malman, *Le Mystère Abou Nidal*, Hermé, 1988.
- Christine Millimono, *La Secte des Assassins*, L'Harmattan, 2009.
- Yves Porter, *Les Iraniens*, Armand Colin, 2006.

TABLE

Préambule

- Chapitre 1. Le premier précepte : « Il me faut une cause »
- Chapitre 2. Le deuxième précepte : « Il me faut un ennemi »
- Chapitre 3. Le troisième précepte : « Je dois savoir me servir de mon ennemi »
- Chapitre 4. Le quatrième précepte : « Il me faut un héros »
- Chapitre 5. Le cinquième précepte : « Il me faut endoctriner »
- Chapitre 6. Le sixième précepte : « Il me faut une organisation »
- Chapitre 7. Le septième précepte : « Je dois protéger le grand Teelis »
- Chapitre 8. Le gardien du bâtin al-bâtin
- Chapitre 9. Retour à Alamût

Remerciements

Bibliographie

Notes

1. Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.

[▲ Retour au texte](#)

2. Omar Khayyâm, *Cent un quatrains*, traduit du persan par Gilbert Lazard, La Différence, 1995.

[▲ Retour au texte](#)

1. Omar Khayyâm, *Cent un quatrains*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

2. Le paradis est également désigné sous le nom explicite d'Al-Jannah, le jardin. De nombreux commentateurs du Coran estiment qu'il y a quatre paradis et non un seul : les Délices, le Refuge, le Séjour et le Firdaws. Ce dernier est parfois appelé le haut Firdaws pour insister sur le fait qu'il est le plus haut dans les cieux et le plus proche du Trône.

[▲ Retour au texte](#)

3. Omar Khayyâm, *Cent un quatrains*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

4. Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.

[▲ Retour au texte](#)

5. « Oui. »

[▲ Retour au texte](#)

1. Titre attribué à celui qui est ou qui fut le tuteur d'un jeune prince seldjoukide.

[▲ Retour au texte](#)

2. Les takfiris considèrent tous les musulmans qui ne partagent pas leur point de vue comme des apostats que l'on peut tuer.

[▲ Retour au texte](#)

1. Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.

[▲ Retour au texte](#)

1. Kaliayev, dans *Les Justes* de Camus, expliquant à ses complices qu'il n'a pas pu jeter sa bombe.

[▲ Retour au texte](#)

1. « Alors que le feu de l'enfance coulait dans mes veines j'ai lu que dans des temps anciens des hommes libres/S'étaient dressés bravement pour la Grèce et Rome/Trois cent trois hommes/Alors j'ai prié de voir encore nos chaînes brisées en deux/Et l'Irlande, depuis longtemps une province, être une nation, une fois encore. »

[▲ Retour au texte](#)

2. Omar Khayyâm, *Les Quatrains*, traduction de Charles Grolleau, Allia, 2008.

[▲ Retour au texte](#)

3. *Ibid.*

[▲ Retour au texte](#)

1. Omar Khayyâm, *Les Quatrains*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

1. Omar Khayyâm, *Rubayat*, traduit du persan par Armand Robin, Gallimard, « Poésie », 1994.

[▲ Retour au texte](#)

2. Dante, *L'Enfer*, 1472.

[▲ Retour au texte](#)

3. Omar Khayyâm, *Les Quatrains*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

Sommaire

1. Couverture
2. Identité
 1. Copyright
 2. Présentation
 3. Du même auteur
3. Le roman du terrorisme
 1. Dédicace
 2. Préambule
 1. Le premier empire de l'humanité
 2. Abdallâh, fils de Maimoun al-Kaddah
 3. L'art de la taqiyya
 4. Utopie de la non-violence
 5. Résistance n'est pas terrorisme
 6. On est toujours le terroriste de son ennemi
 7. Terrorisme et démocratie
 8. Terrorisme et révolutions
 9. Les États et le terrorisme
 3. Chapitre 1. Le premier précepte : « Il me faut une cause »
 1. Mon concepteur
 2. La nécessité d'un territoire
 3. La cause doit être compréhensible
 4. Nationalisme ou religion : à la recherche de la cause idéale
 5. Aimer la mort plus que la vie
 6. Le point de non-retour
 4. Chapitre 2. Le deuxième précepte : « Il me faut un ennemi »
 1. Bien choisir son ennemi
 2. La rationalité avant la haine
 3. Je m'épanouis dans la paix
 4. La taqiyya d'infiltration
 5. Les attentats de masse profitent aux dirigeants qui n'ont pas su les éviter
 6. Je me nourris de mon ennemi
 5. Chapitre 3. Le troisième précepte : « Je dois savoir me servir de mon ennemi »
 1. Action, sur-réaction
 2. Les eaux boueuses du non-droit
 3. Obliger mon ennemi à se servir de moi
 4. Comment lutter contre moi ?
 5. Justice et politique
 6. Infiltration, provocation et coaction
 6. Chapitre 4. Le quatrième précepte : « Il me faut un héros »
 1. Bien plus qu'un chef : un héros
 2. Incarner la cause
 3. Les héros authentiques
 4. L'action d'éclat
 5. Du héros au bourreau
 7. Chapitre 5. Le cinquième précepte : « Il me faut endoctriner »
 1. La certitude d'être dans la vérité
 2. La transmission sans relâche de la cause
 3. Les sept règles de l'Askhinaï-risk
 4. Le dévouement sans limite
 5. Le rêve de Hasan ibn Sabbâh
 8. Chapitre 6. Le sixième précepte : « Il me faut une organisation »
 1. « Le Ciel et l'Enfer sont en toi »
 2. Le cloisonnement et le secret
 3. Mettre à profit les compétences
 9. Chapitre 7. Le septième précepte : « Je dois protéger le grand Teelis »
 10. Chapitre 8. Le gardien du bâtin al-bâtin
 1. Tout ce qui terrorise n'est pas moi
 2. Pire que la guerre ?
 3. Une parodie de justice
 4. Le courage de mes obligés
 5. La guérilla et moi
 6. Mais je terrorise nécessairement

7. [À la portée de tous](#)
11. [Chapitre 9. Retour à Alamût](#)
 1. [Les sept cuvées](#)
12. [Remerciements](#)
13. [Bibliographie](#)
4. [Table](#)